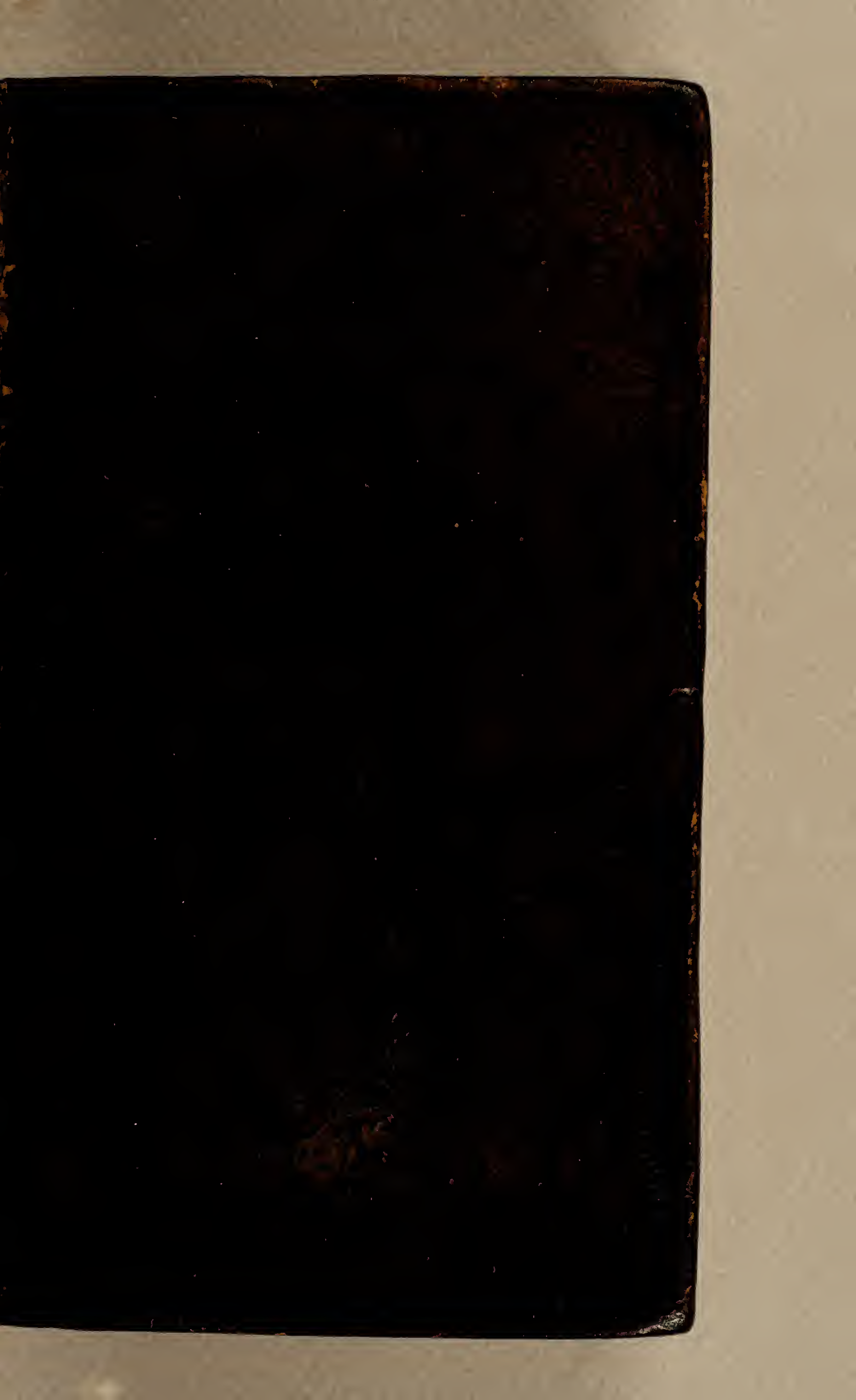



GAUDEO

see Huth Sale Catalogue
3d. Portion #2464

# RELATION
# DE
# DIVERS VOYAGES



## FAITS DANS L'AFRIQUE, dans l'Amerique, & aux Indes Occidentales.

*La Description du Royaume de Juda, & quelques particularitez touchant la vie du Roy regnant.*

La Relation d'une Isle nouvellement habitée dans le détroit de Malaca en Asie, & l'Histoire de deux Princes de Golconde.

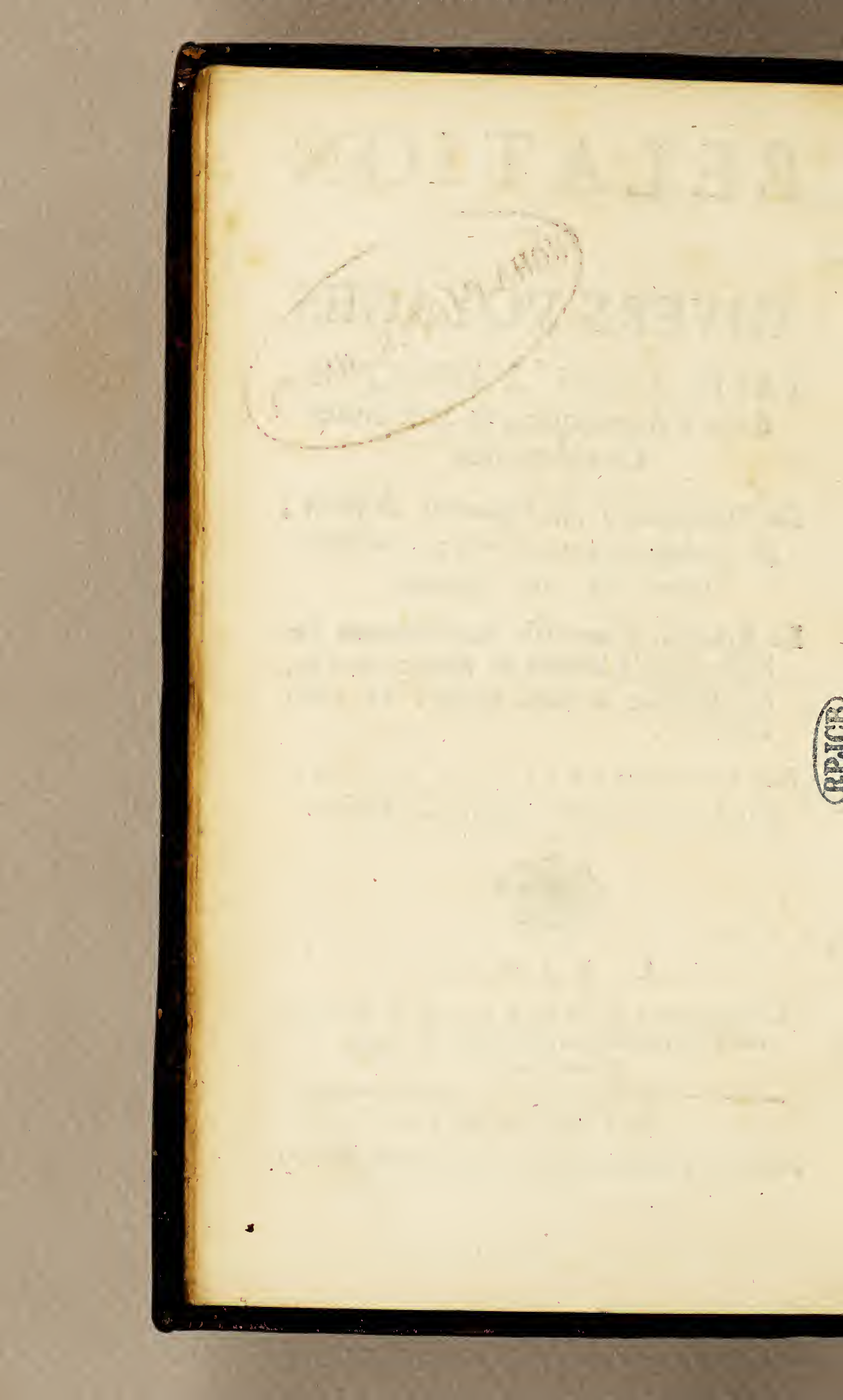
*Par le Sieur* DRALSE' DE GRAND-PIERRE, *ci-devant Officier de Marine.*



A PARIS,
Chez CLAUDE JOMBERT, ruë S. Jacques, au coin de la ruë des Mathurins, à l'Image Notre-Dame.

M. DCCXVIII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.*



# TABLE
## DES
## CHAPITRES.



---

SECOND VOYAGE

## TROISIE'ME VOYAGE

---

## QUATRIE'ME VOYAGE.



Fin de la Table.

## APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre ; *Relation de divers Voyages faits dans l'Afrique, dans l'Amerique & aux Indes Occidentales.* Comme chaque Relation de Voyages renferme toûjours quelque choſe de nouveau, ou de ſingulier, par rapport aux Deſcriptions des lieux, & aux avantures des Voyages, j'ay crû que l'impreſſion de ce Livre feroit plaiſir au public. A Paris ce premier Juillet 1716.

MOREAU DE MONTOUR.

## APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *cette petite Relation d'une Isle nouvellement habitée*, & j'ay crû que l'impreſſion en pouvoit être permiſe. Fait à Paris ce 10. Decembre 1716.

RAGUET.

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos Amez & Feaux Conſeillers les gens re-

nans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT, notre bienamé CLAUDE JOMBERT, Libraire à Paris, nous ayant fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer un Livre qui a pour titre, *Relation de divers Voyages faits dans l'Afrique, dans l'Amerique & dans les Indes Occidentales*, lequel il desireroit donner au Public s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour la Vile de Paris seulement; Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Jombert de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consecutives à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance; & à tous Libraires, Imprimeurs & autres, dans ladite Ville de Paris seu-

lement d'imprimer, ou faire imprimer, led. livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits & d'y en faire venir vendre & debiter d'autre impreſſion que celle qui aura été faite par ledit Expoſant ſous peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts, à la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beau caractere, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'expoſer en vente il en ſera mis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tréscher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur VOYSIN, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe

plainement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copiè deſdites preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûment ſignifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'éxecution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le premier jour du mois de Decembre l'an de grace mil ſept cens ſeize, & de notre Regne le deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

FOUQUET.

*Regiſtré ſur le Regiſtre* IV. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 106. *N*° 127. *conformément aux Reglemens & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris le* 20. *Janvier* 1717.

DELAULNE, Syndic.



# RELATION DE DIVERS VOYAGES FAITS DANS L'AFRIQUE, dans l'Amerique, & aux Indes Occidentales, &c.

## CHAPITRE I.

*L'Auteur s'embarque à Rochefort pour Buenos-Aires.*

DEz l'âge de seize ans, la passion de voyager me fit quitter la maison de mon pere, & je couru à Rochefort, pour m'y embarquer sur le premier Vaisseau. J'y appris que M. de Tilly, Lieutenant de Haut-bord, étoit tout prest à faire voile

ſur le Navire du Roy, nommé la Sphere, pour Buenos-Aires. Sans perdre temps, j'allay le prier de vouloir bien me recevoir ſur ſon Bord en qualité de Volontaire. Mon ardeur luy plut, & ne trouvant rien en moy d'ailleurs qui le rebutât, parce que j'étois beaucoup plus fort & plus grand, qu'on ne l'eſt d'ordinaire à mon âge, il accepta mes offres, & d'une maniere ſi gracieuſe, que j'en fus enchanté, & que je luy baiſay une de ſes mains, en luy laiſſant lire dans mes yeux le reſte de ma reconnoiſſance. Il me quitta, en m'ordonnant de me tenir preſt, pour nous embarquer le lendemain.

Ce jour-là fut un des plus agreables, que j'aye eu en ma vie, & je ne croy pas que je l'oublie jamais. Il faut avoir paſſé par ces ſortes d'experiences, pour connoître tout l'avantage de la jeuneſſe dans la facilité qu'elle a de ſe faire des idées riantes, & des eſperances flateuſes en certaines occaſions, où elle ne s'eſt point encore trouvée, & où une lueur nouvelle, qui ſemble celle de la fortune, ſe preſente à elle.

Cependant on avoit appareillé, & on mit à la voile, une demie heure aprés que je fus arrivé au Vaiſſeau. On ſe hâta

de profiter du vent, qui étoit alors extremement favorable. Je ne diray rien de notre route, parce qu'il ne nous y arriva rien digne de remarque. Je placeray d'abord mon Lecteur à Buenos Aires.

---

## CHAPITRE II.

### *De la Ville de Buenos Aires.*

CEtte Ville, qui appartient à l'Espagne, est scituée sur la Riviere de la Plata, à la Coste du Bresil, touchant à la Mer du Sud, nommée autrement Mer Magellanique.

Elle est environnée d'une plaine de cinq cens lieuës d'étenduë à la ronde, sans aucune colline qui la releve, & qui la diversifie; & ce terrain vaste a l'air d'un desert, d'autant plus qu'il n'y presente pour habitans, que des peuples feroces & barbares. Le corps de cette Ville est composé de huit ou neuf cens maisons, qui sont construites de terre & de paille, excepté quelques-unes, qui le sont de briques; mais il y en a peu de cette sorte. Il y a quelques Eglises & Convens, qui n'ont aucune magnificence, si ce n'est la Maison des Jesuites, chez qui on trouve des Chapelles couvertes

d'or, quoique ce métail ſoit auſſi rare en ce pays, qu'en Europe : ce qui ſurprend d'autant plus, qu'on ne voit rien de ſemblable chez les autres Religieux qui ſont à Buenos-Aires, Cordeliers, Jacobins, ny Peres de la Mercy.

Il faut diſtinguer entre les habitans ſauvages de cette contrée les Parágoyans, qui tirent leur nom du Paraguay, qui eſt une riviere, & les Goüaramis, qui habitent les rives du Paranas, autre fleuve. La Miſſion des Jeſuites s'étend chez les uns & les autres ; mais les derniers ſont preſque tous convertis à la Foy : & des autres il n'y en a qu'un petit nombre. On dit que les Goüaramis, avant leur converſion, avoient la connoiſſance d'un Eſtre ſuprême, qui a créé, & qui conduit toute la nature ; mais cependant ſans ſe faire aucune loy pratique, ny aucun culte, qui doit naître naturellement de cette connoiſſance. C'étoit parmy eux que couroit une prédiction touchant l'arrivée des Jeſuites dans leurs terres. On ajoûte que par-là ils ſe trouverent beaucoup plus diſpoſés à entendre docilement les Verités chrétiennes qu'on leur annonçoit.

Ces peuples, ainſi que quantité d'autres voiſins, dont on ne ſçait pas les noms,

ont sans doute les hommes les plus bar-
ares & les plus sauvages qui habitent la
erre; car si on en excepte les Goüara-
iis & ceux des autres qui sont conver-
is, nul d'entre ceux-cy n'a d'autre prin-
ipe de ses mœurs & de sa conduite,
u'un instinct feroce & sanguinaire, tel
ue celuy des bestes les plus carnacieres.
Leur vie est une course continuelle, mais
es plus vagabondes. Ils passent de lieux
n lieux, & s'y campent sous leurs ca-
anes de jonc, tant qu'ils y trouvent ma-
iere à leur brigandage, ou tant que le
azard les y arrête; aprés quoy ils tour-
ent d'un autre côté, sans changer de
ûës & de sentimens. L'injustice & l'in-
umanité les suit par-tout avec l'igno-
ance. Toute leur Police est de se choisir
n Chef d'entr'eux, & de luy obéïr
onctuellement; mais c'est, pour ainsi
ire, à condition qu'il leur commandera
uelques crimes. Ils vivent de leurs
hasses, & se vêtent de peaux de cerfs.
Leurs armes sont l'arc & la fleche, armée
'un os aigu tres-dangereux. Quelque-
ois ils se servent de frondes, avec les-
uelles ils lancent des pierres taillées ex-
rez, à peu prés de la forme d'une len-
ille, & de la grosseur & du poids d'un
euf. Outre cela, ils ont encore des maf-

ſuës & des lances. Ils ont toûjours un bras nud, pour eſtre plus preſts & plus diſpoſts à tirer leurs coups. Les Indiens, qui ſont convertis par les Jeſuites, ont l'uſage du fuſil : ce qui leur donne un grand avantage ſur les autres peuples, quand ils ſont en guerre avec eux. Ils en ſont ſans doute redevables aux bons Peres, dont l'Apoſtolat ne ſe borne point à la ſcience de la guerre ſpirituelle. Outre ce que j'ay dit de la Ville de Buenos-Aires, je me ſouviens d'y avoir remarqué que le Clocher des Jeſuites y domine toute la Ville par ſa hauteur ; il eſt bâti de briques, avec de la chaux du pays. C'eſt ce qui frappe le plus dans cette Ville, avec une fort belle Place d'armes, où on voit un Fort muni de ſoixante-dix pieces de Canon. A un quart de lieuë de-là, le Directeur de la Compagnie Royale de l'Aſſiente Françoiſe, a ſa maiſon ſcituée aſſez agreablement, & ornée d'un jardinage paſſable.

---

## CHAPITRE III.

### *Des Femmes de Buenos-Aires.*

CE que je conſiderai avec plus de plaiſir & plus d'admiration dans ce

ays, ce sont les agrémens du sexe, & abondance de tout ce qui peut servir à a nourriture. Les femmes y sont belles, ives, spirituelles, & galantes, & assez ien prévenuës en faveur des François, qui elles font volontiers des avances, omme si elles vouloient les consoler de incivilité de leurs peres ou de leurs ma-s, qui sont toûjours un peu dominés à otre égard par leur antipathie Espa-nole. Cependant, il faut rendre justice ceux qui habitent Buenos-Aires; je ne s ay point trouvés jaloux comme les utres, & ils ont même des usages assez rançois à l'égard de leurs épouses, à qui ous allions rendre visite avec beaucoup e liberté, & sans qu'ils le trouvassent nauvais. Il semble que quelque air de aris ait passé en ce pays, & qu'il en ait hassé celuy de la jalousie Espagnole.

Pour ce qui est des femmes, qui sont oûjours prêtes à favoriser le premier ve-u, il y en a en quantité en cette Ville, nais il y en a une partie, qui y est distin-uée; ce sont des Religieuses, qui ont iit paroître tant de goût pour la liberté, u'on a esté obligé de les mettre hors de eur Convent, comme d'une prison qui e leur convenoit pas. Elles ont encore onservé l'habit qu'elles portoient, mais

c'eſt la ſeule marque de la chaſteté qu'elles avoient voüée ; & au reſte, elles ne le portent, que parce que c'eſt une eſpece de voile qui les met en un ſens à l'abry de la cenſure, & leur conſerve toûjours une part dans un certain reſpect ſupeſtitieux. On leur a propoſé de ſe marier, mais elles n'ont eu garde d'y conſentir, parce que quand elles ſont une fois mariées, il faut qu'elles reſtent toute leur vie dans ce pays là, & qu'au contraire demeurant dans la condition de filles, elles peuvent aller où bon leur ſemble. La reflexion qu'elles m'ont fournie, & qui eſt fondée encore ſur d'autres exemples, eſt que le Convent n'eſt pas malheureux chez les Eſpagnols pour les filles, non plus que pour les hommes. Voilà le premier avantage que j'ay admiré dans ce pays ; venons au ſecond, qui eſt la bonté & fertilité naturelles du terroir.

---

## CHAPITRE IV.

*De l'abondance des biens de la terre à Buenos-Aires.*

D'Abord on y trouve des Rivieres, qui ſans doute ne contribuent pas peu aux fruits & aux beſtiaux, qu'on y voit en

quantité. Le fleuve de la Plata merite
bien qu'on en fasse mention. Il a soixante
lieuës de large à son emboûchure, &
douze devant la Ville. Ses bords sont des
prairies d'une beauté charmante, & d'une
grandeutilité, comme on peut s'imaginer,
puisque c'est la nourriture d'une troupe
innombrable de bœufs, & autres animaux
quadrupedes qui s'y voyent.

Le bœuf, qui est merveilleux, y est
si commun, que le plus beau ne s'y vend
qu'un écu, & le reste à proportion, si on
en excepte la poule, & tout ce qui demande
du soin. Cette volaille y vaut
trente sols piece, parce que tout ce qui
coûte de la peine aux Espagnols, est fort
rare, & par consequent fort cher. La
douzaine de perdrix n'y vaut qu'un real;
& pour les accompagner dans un repas,
on a à choisir des tourterelles, palombes,
canards, cerfs, & bîches: toute la campagne
étant couverte de ces differentes
especes de gibiers. Et ce qui peut servir
à un beau dessert n'y manque pas. On y
recuëille en abondance tous les fruits de
l'Europe, poires, pommes, prunes, cerises,
abricots, oranges, grenades, figues,
melons, & pêches. Cette derniere espece
de fruit y est si commune, que les
chardons ne le sont pas plus en France,

& qu'on ne s'y ſert point d'autre bois pour ſe chauffer, que celuy du peſcher. Au reſte, le bled y eſt excellent, & y vient preſque ſans peine & ſans frais. Ainſi voilà ſans doute ce qu'on appelle un pays fertile, mais il le ſeroit bien autrement, & ſes utilités ſeroient bien plus diverſifiées & plus délicieuſes, ſi les Eſpagnols étoient laborieux; mais en recompenſe ils ſont ſobres, & leur plus grand uſage en fait de nourriture, eſt une herbe, nommée Mathe par les Indiens, & Paraguay par les Eſpagnols; laquelle ils pulveriſent, quand elle eſt ſechée, & l'employent enſuite en guiſe de thé, avec cette difference, qu'ils boivent l'eau & l'herbe tout enſemble. Cette herbe eſt auſſi recherchée, qu'elle eſt commune. Ils prétendent que l'eau dans laquelle ils la font boüillir, eſt une boiſſon précieuſe, & ils en offrent ordinairement à ceux qui leur rendent viſite, de la même maniere qu'on préſente icy du caffé ou thé.

Outre les animaux, dont nous venons de parler, on y trouve des tigres & des lions; mais ce qui eſt plus agreable, des autruches, dont la chaſſe eſt un des grands plaiſirs des habitans de Buenos-Aires. Ils font cette chaſſe à cheval,

vec des chiens si bien dressés & si vîtes, qu'ils prennent cet animal à la course, quoiqu'il ait des aîles.

Je remarqueray icy en passant, que es Espagnols aiment beaucoup le cheval, & qu'ils y sont infatigables, du moins en ce pays. S'il leur faut du pain, du vin, du feu, & que cela ne se trouve pas chez eux ; s'ils rendent une visite ; s'ils veulent se promener, aller à la pêche, ainsi qu'à la chasse : tout cela se fait parmy eux toûjours à cheval. Cela paroît d'abord avoir un air de molesse, cependant au fond c'est une maniere fatigante, & de plus, c'est que fort souvent ils feront quarante-cinq lieuës, ou plus, avec cette monture, en un seul jour ; & il y en a même qui font ce métier pendant des dix ou douze années, sans en paroître alterés & affoiblis, quoiqu'ils le fassent tous les jours. Tels sont les Courriers qu'on envoye à Lima, lesquels en font le chemin, sans débrider, en un jour, quoiqu'il y ait de Buenos-Aires à cette Ville quarante-sept lieuës entieres, & qu'ils chassent devant eux soixante à quatre-vingt chevaux, à qui ils ne donnent rien à manger : ce qui fait voir encore, que ces animaux sont bien robustes dans ce pays-là.

On y en trouve une quantité prodigieuse, tellement qu'il n'y a point d'habitant, si miserable qu'il soit, qui n'en ait quinze ou vingt, lesquels ne luy coûtent rien à nourrir, parce que la campagne est trop spatieuse, & trop fertile, pour ne pas fournir *gratis* à la nourriture de ceux que les gens du pays prennent la peine d'élever; & par cette raison encore ils ne sont de nulle valeur, quand ils ne sont pas dressés; quand même on les a rendus propres au service, ils ne valent que deux ou trois pieces de huit, c'est à dire neuf livres de France. On en voit des deux & trois cens chez les personnes de distinction, qu'ils donnent à garder & élever à la campagne, à un homme, qui a soin de les amener, quand on veut s'en servir, & de ramener ceux qui n'ont rien fait.

Outre les chevaux, ils ont des mulets, qu'ils attelent à leurs carrosses, & qu'ils employent à porter les grosses charges; ils coûtent quelque chose de plus que les chevaux.



# CHAPITRE V.

## *Du Commerce.*

POur le Commerce, il peut ſe faire en ce pays avec gain & agrément, pourvû qu'on ſe mette en état de ne point craindre les Alcades, qui vous réduiſent à rien vos marchandiſes, quand vous ne les prenez pas comme il faut. Le ſecret de les rendre traitables, eſt le ſecret aſſez uſité pour tous les hommes ; je veux dire une certaine poudre de ſimpathie, qu'on appelle autrement le tour du baſton. Vous pouvez porter en ce pays draps, chapeaux, bas de laine & de ſoye, fils de Bretagne, & quelques autres ſoiries. Il faut encore obſerver alors de prendre les Eſpagnols à leur premier mot, parce qu'on ne marchande point avec eux.

Je ne diray qu'un mot de leur Police & adminiſtration judiciaire. Le Corps en eſt composé d'un Inquiſiteur, d'un Gouverneur, d'un Juge de Police, & de deux ou trois autres Conſeillers ; leſquels tous rendent la Juſtice, non ſelon la qualité de l'action dont il s'agit ; mais ſelon celle de la perſonne. La qualité de François en eſt une mauvaiſe pour celuy

qui a affaire à eux, ſoit qu'il attaque, ou qu'il ſoit attaqué. Je le ſçay par mon experience, ainſi que je vais le raconter.

---

## CHAPITRE VI.

### *Avanture de l'Auteur.*

LE jour que je deſcendis à terre, impatient de connoître la Ville & le pays, je fis rencontre d'un nommé Fortin, natif du Port de Rochefort, que j'avois un peu connu avant mon voyage ; nous fiſmes partie de nous promener enſemble, & nous allâmes d'abord voir la Place d'Armes, dont j'ay parlé. Aprés en avoir paſſé mon envie, & avoir ſalué le Gouverneur, qui ſe nomme Valdeſe, nous allâmes déjeûner ; enſuite dequoy, nous propoſâmes de faire un tour à la campagne, pour voir les bîches, cerfs, & les autruches, & autres curioſités du pays. Nous loüâmes pour cela deux chevaux, que nous payâmes chacun quatre eſcalins, & nous ſortîmes de la Ville, ſans autres armes que notre épée. Je n'avois aucun ſoupçon ny préſentiment de ce qui nous devoit arriver, d'autant plus que je voyois la même confiance dans Fortin, qui étoit beaucoup plus experimenté que

noy, & qu'en partant il s'étoit chargé le plusieurs marchandises, qu'il prétenloit trafiquer avec quelques Espagnols abitans de la campagne, comme bas de oye tres-beaux pour hommes & femmes, & quelques autres bijoux curieux, sans ompter trente deux pieces de huit d'argent des mines, valant cent trente livres le France. Mon camarade étoit tout oyeux, dans l'esperance qu'il avoit de aire quelque gain sur ses marchandises; & moy je l'étois de l'esperance de conenter ma curiosité. Nous fismes ainsi ne lieuë & demie dans la terre, sans ien trouver qui ne nous fit plaisir. Nous ous arrêtâmes pour contempler toutes es beautés dont j'ay déja parlé, cette aste étenduë de campagne des plus vertes, e nombre étonnant de toutes sortes d'animaux, & leur diversité. Il nous venoit ce sujet les plus belles idées du monde, usquelles l'ambition avoit beaucoup de art, & l'amour même y en avoit quelu'une; mais le moment approchoit que es idées tristes alloient succeder: car un uart d'heure aprés, comme nous avanions toûjours, nous trouvâmes en notre hemin deux Cavaliers Espagnols; & ette trouvaille fut des plus mauvaises. D'abord nous y fûmes trompés, & nous

ne les prîmes point pour ce qu'ils étoient. Ils étoient bien montés, & avoient l'air de bons bourgeois par leur mine & leur habit. Nous eûmes même la confiance de leur demander où ils alloient, & nous ayant répondu que c'étoit une partie de chasse qui les menoit, ils nous proposerent fort civilement d'en être. Ils ajoûterent qu'ils prétendoient nous bien divertir, & nous faire voir des choses plus curieuses que ce que nous venions de voir; qu'il y avoit même une utilité à se proposer pour nous dans cette promenade, où ils prétendoient trouver quantité d'œufs d'autruche, que nous pourrions lever avec eux, & les bien vendre ensuite en France, où ils sont rares. Nous taupâmes à la proposition, & nous entrâmes avec eux dans le bois. Ce fut à notre dam; nous n'eûmes pas marché un quart d'heure, que pour ouvrir la scene qu'ils avoient meditée, ils nous dirent que nous étions des chiens de François, qui ne venions en leur pays, que pour en enlever l'argent des mines, & les autres richesses. Et après quelques autres petits complimens de cette nature, ils nous présenterent le poignard sous la gorge, & nous demanderent la bourse. Comment nous deffendre? nous étions sans armes.

Nous

ous voulûmes fuir, & nous picquâmes
s chevaux ; mais bien mieux montés
ie nous, & habiles Cavaliers, ils nous
rent bien-tôt rejoint, & je vis l'heure
ie l'envie de ſauver notre argent, nous
oit coûter la vie. Cependant, quoi-
'ils paruſſent d'abord diſpoſés à nous
ignarder, ils ſe modererent, & ſe con-
iterent de nous dépoüiller ; mais ils le
ent bien, on ne peut pas mieux. Ils
nous laiſſerent que nos chemiſes & nos
evaux, qui ayant eſté dépoüillés eux-
êmes, prirent auſſi-tôt le chemin de la
ille, ſans nous attendre, & y por-
ent les premieres nouvelles de notre
anture. Bien-tôt nous la contâmes
us-mêmes au Gouverneur de Buenos-
res, & nous luy en demandâmes juſtice,
i pour la luy rendre à luy-même, dé-
cha auſſi-tôt huit Cavaliers, pour cou-
après nos voleurs, & les luy amener ;
is tout l'effet de ſa vigilance à nous
isfaire, fut que ces huit derniers fri-
ns, ayant trouvé les premiers, parta-
rent avec eux tout notre butin, & que
us n'en fûmes pas plus dédommagés de
tre perte. Ils ajoûterent même l'inſulte
l'injuſtice, en diſant que l'œuvre la
us méritoire qu'ils puſſent faire étoit,
dépoüiller les chiens de François ; &

le Gouverneur, ſoit qu'il connivât à leurs friponneries, ſoit par impuiſſance de les punir, borna là ſes procedures & ſa juriſdiction à notre faveur. Pour notre Capitaine, il fit comme le Pedan de la Fable, il nous fit encore de grandes reprimandes ſur la temerité avec laquelle nous nous étions avanturés de courir ſi loin ſans armes & ſans bonne compagnie. Nous devions gagner beaucoup, ſelon luy, à cette experience, qui nous apprenoit à marcher avec précaution en pays étranger. Je goûtay l'avis; & pour en mieux profiter, je ne ſongeay plus à contenter ma curioſité, que ſur le plan que je m'étois formé : c'eſt à dire, en la renfermant dans la connoiſſance des perſonnages rares dans leur eſpece, & dans la recherche des hommes originaux. Je me mis en queſte pour cela, le reſte du temps que je demeuray à Buenos-Aires; & voicy quelques découvertes que j'y ay faites.

---

## CHAPITRE VII.

*L'Auteur décrit les avantures d'un Pariſien nommé Deſmacis.*

J'Avois trouvé dans cette Ville un Pariſien, nommé Deſmacis, qui y étoit

rivé, environ quinze jours avant moy,
avec qui je m'étois lié si familierement,
ue nous étions presque toûjours ensem-
e. Il avoit fort dequoy me plaire; c'é-
it un voyageur de profession, & tel
e j'aurois eu la passion de me trouver,
ant vû presque tous les climats du
onde, & ne voulant se fixer à aucun,
ur joüir mieux tour à tour des uns &
s autres, les connoissant à merveille, &
parlant avec goût, & avec élegance.
avoit une memoire prodigieuse, beau-
up d'esprit, un corps sain & robuste,
air enjoüé que donne un temperam-
ent sanguin, & dont on joüit dans la
ssession de la plus parfaite liberté; avec
a beaucoup de sçavoir vivre & de sça-
ir-faire. Pendant les premiers quinze
rs de notre connoïssance, la familiarité
lla point jusqu'à la confidence de sa
t, malgré sa sincerité naturelle & son
lination. Pour moy, malgré les avances
je luy faisois, pour arracher quelque
noissance particuliere de ses avantures,
uy trouvois toûjours une retenuë qui
rêtoit sur le point que la chaleur de
conversation devoit m'ouvrir son cœur
qu'au fond, & me dévoiler tous ses se-
ts; mais je le mênageay si bien, j'eus
soin de luy plaire, j'étudiay si fort

les manieres & les qualités qui pouvoient forcer ſa circonſpection à ne me plus regarder comme un jeune homme, & à me traiter en homme fait, & digne de toutes les ouvertures de ſon amitié, qu'un jour nous promenant dans le Cloître des Jacobins à Buenos-Aires, & me charmant par tout ce qu'il me diſoit d'une infinité de choſes. Je l'embraſſay tendrement, & le conjuray de m'apprendre comment il pouvoit ſçavoir tout ce qu'il me diſoit, & d'où vient qu'il étoit encore avec cela inſatiable d'apprendre, & n'avoit point pris le party de s'arrêter en quelque endroit, pour s'y établir, & y joüir d'une fortune digne de ſon merite. Je ſuis, me répondit-il, l'homme du monde le plus heureux, & vous en allez juger ; car enfin, ajoûta-t-il, je vois bien qu'il faut ſatisfaire pleinement votre curioſité ſur mon ſujet. Eſcoutez-moy.

Je ſuis né Pariſien, fils d'un Savetier tres-pauvre, parce qu'il n'étoit pas fort habile, & que d'ailleurs il aimoit un peu à boire. Il n'étoit gueres ny dans la penſée, ny dans l'état de me donner de l'éducation, mais ma bonne fortune y ſupplea un peu. Je plus à un Prêtre, nommé Molſé, qui étoit notre voiſin, & il eût la bonté de me prendre chez luy, & de

n'enseigner à lire, à écrire, & un peu
e Latin ; comme il n'étoit pas fort riche
n science, il ne pouvoit pas m'en don-
er beaucoup. Cependant je luy suis in-
niment redevable, puisque ce qu'il
n'en communiqua, me mit en goût &
n état d'en attraper davantage. Je pris
n effet beaucoup de goût pour l'étude,
x je dévorois les livres, qu'il avoit soin
'emprunter pour moy de côté & d'autre,
x que je déchiffray moy seul, avec les
lemens qu'il m'avoit enseignés. Je me
s une vanité de me passer de Maître, &
e refusay d'aller au College, où il m'a-
oit proposé d'achever mes études. Je
assay ainsi jusqu'à l'âge de treize ans
hez luy ; & je puis dire qu'on ne voit
ueres d'enfant à cet âge aussi avancé
ue j'étois : car je parlois Latin, on peut
ire, tres-bien & tres-aisément. Je pos-
edois sur le bout du doigt mon Virgile,
non Horace, & beaucoup de Lettres &
'Oraisons de Ciceron; de telle sorte que
non bon Prêtre ayant parlé de moy d'un
r d'homme charmé, je me vis bien-tôt
ncore plus admiré des autres que de luy.
eaucoup de Prêtres sçavans de la Pa-
oisse me vinrent voir par curiosité, &
ne forcerent à ouvrir les yeux sur mon
nerite par l'attention satisfaite avec la-

quelle ils l'examinoient. Cependant mon bon homme de Protecteur, ou plutôt mon second pere, vint à mourir, & je me trouvay pour la premiere fois réduit à l'embarras de penser à ce que je deviendrois. Plusieurs Ecclesiastiques offrirent de me rendre service, les uns en me prenant chez eux, les autres en me plaçant dans quelqu'unes de ces places qu'on appelle Bourses de Colleges; mais dans toutes ces differentes conditions, on me laissoit entrevoir une espece de servitude, qui n'étoit point de mon goût. Quelque distinction qu'on me promit par honnêteté, je sentois bien que je serois toûjours valet ou cuistre. Tout cela me faisoit également peine: & m'étant ressouvenu qu'un jour un Prêtre fort spirituel, qui étoit Aumônier d'un Cardinal, causant devant moy avec le Prêtre Molsé, & d'autres, avoit dit, en me regardant: Ce petit bon-homme-là promet beaucoup; si j'allois encore à Rome, je l'emmenerois avec moy, & j'entreprendrois pour la curiosité du fait, de le mettre dans le chemin des fortunes qu'on fait dans cette Capitale de la Chrêtienté. Il a bonne memoire, & de l'esprit, il sçait déja plus de Latin, qu'on n'en sçait en ce pays-là, il y brilleroit; il ne luy fau-

droit plus qu'un peu de Langue Italienne & de manege, je suis persuadé qu'il apprendroit tout cela à merveille, & qu'il parviendroit. Ces paroles, qui n'étoient point sorties de ma teste, & qui avoient excité des desirs fort ambitieux, ne se representerent pas plutôt à mon esprit, qu'elles déciderent du party que j'avois à prendre. Je resolus d'aller à Rome tenter si ce qu'on m'avoit dit, ne seroit point une espece de prophetie. J'allay voir mon pere, à qui je portay dix Loüis d'or, de vingt que mon cher Prêtre Molsé m'avoit laissés manuellement à sa mort; & sans luy dire mon dessein, je l'executay sur le champ. Je partis de Paris, je passay à Lyon, je m'embarquay ensuite à Marseille, & j'arrivay enfin à Rome avec une Courtisane de France, que j'avois euë pour compagnie, & qui m'avoit défrayé pendant toute la route depuis Marseille. Cette fille, nommée Joncette, a eu trop de part à mes avantures, pour n'en pas faire mention. C'étoit une vraie Heroïne, quoiqu'elle fût assez tendre pour goûter les plaisirs; c'étoit cependant moins la volupté qui l'avoit jettée dans le desordre, que l'ambition. Je ne parle point de l'interêt, car son cœur y étoit insensible; je n'ay jamais vû une per-

ſonne plus genereuſe. Elle ne ſe propoſoit pas moins dans le commerce qu'elle faiſoit de ſa beauté, que de partager la puiſſance des hommes de la plus haute conſideration, juſques-là qu'elle me dit un jour, en me donnant des conſeils pour m'élever moi-même : que ſon projet étoit de captiver le cœur de quelque jeune Cardinal des plus papables, & de partager un jour avec luy l'éclat de la Thiare, ou que ſi elle ne réüſſiſſoit pas de ce côté, elle prétendoit par quelque moyen que ce fût, paſſer dans le Serrail du Grand Seigneur, & devenir ſa premiere Sultane. Elle ajoûta, que ſi j'étois ſage, je n'aurois pas de mon côté de moindres vûës pour ma fortune, & que je pouvois me flatter de la plus haute, ſi je voulois profiter de ſes conſeils & de ſes ſecours. Elle me tint ce diſcours dès le lendemain que nous fûmes arrivés à Rome ; & comme je n'étois pas moins ambitieux qu'elle, je me livray à tous ſes avis, & à ſa conduite. Elle convint avec moy, que je paſſerois pour ſon frere, & que nous nous donnerions pour gens qui étoient venus à Rome accomplir un vœu promis par notre pere, lequel nous en avoit chargés à l'heure de ſa mort.

Ce conte debité par elle dans l'occa-

ion, & soûtenu d'un grand air déduca-
ion & de sagesse, sans negliger pourtant
e soin de plaire, appuyé d'ailleurs d'une
lépense honnête, à quoy elle étoit en
tat de fournir, ayant apporté de France
lus de dix ou douze mille livres, tant
n especes, qu'en lettres de change, sans
compter qu'elle entendoit & parloit fort
oliment la Langue Italienne : cette hi-
toire, dis-je, fut crûë, & luy donna
es entrées telles qu'elle desiroit, dont
lle profita si bien, que dans peu de
emps on parloit d'elle, comme de la
plus aimable personne qui fût dans Rome;
ensorte qu'un Cardinal des plus jeunes,
& des plus considerables, eut la curiosité
le la voir. Il luy dépêcha un homme,
avec une lettre fort polie, par laquelle il
a prioit de vouloir bien venir chez luy,
par le carrosse qu'il luy envoyoit, & qu'il
avoit quelque chose de consequence à luy
apprendre.

Joncette devina d'abord ce que signi-
fioit ce message, mais elle n'en fit pas
semblant. Elle affecta d'en paroître éton-
née; & son air, en parlant à l'ambassa-
deur Mercure, étoit si bien composé,
qu'elle parut à ses yeux une Vestale des
plus agnés : ce qui la rendoit encore
plus belle. Il est constant que sa physio-

nomie étoit naturellement pudique & modeste, & elle avoit sçu retenir encore l'habitude de rougir à propos, pour donner plus de prix à toutes ses foiblesses. Cependant elle monta en carosse, & fut trouver son Eminence, qui la reçut par un escalier dérobé dans un cabinet magnifique. Dès cette premiere entrevûë, il en devint éperduëment amoureux, & fit son marché avec elle. Je n'entreray point dans le détail de cette passion, ny du reste de l'histoire de cette fille; nous en aurions pour trop de temps: Je vous diray seulement, que cette intrigue éminentissime dura cinq ans & demy, pendant lesquels cette fille amassa plus de cent mille écus en argent comptant, ou bijoux. Et le profit que j'en tiray moy, fut, que pendant ce temps-là j'eu tous les Maîtres qu'on peut donner aux jeunes gens de la plus haute qualité, qu'on veut élever parfaitement. J'appris la Danse, la Musique, les Mathematiques, les Armes, le Cheval, & le Dessein; après quoy on me donna un petit colet *per pretendere*, comme disent les Italiens: Et le Cardinal aimoit tant ma sœur pretenduë, qu'il veilloit lui-même à mes études, se faisoit rendre compte des progrez que j'y faisois, & enfin ordonna qu'on m'apprît le Droit

Cañon, afin que rien ne me manquât de
out ce qui peut être utile ou necessaire
lans les grands emplois de l'Eglise, auſ-
quels il me destinoit; mais je ne m'y
destinois pas moy, outre que j'avois hor-
reur de monter au rang des Ministres des
Autels, à la faveur d'une intrigue peu re-
igieuse, où j'étois de part pour quelque
chose. Mon amour naturel pour la liber-
é & pour le dégagement, croissant avec
nes lumieres, & me rendant plus clair-
voyant de jour en jour, & plus sensible
aux moindres apparences de l'esclavage,
d'assujettissement, & d'embarras : je ne
pûs, malgré tous les appas qu'on y étaloit
à mon ambition, me résoudre à prendre
e party de l'Eglise, où je croyois voir
un esclavage d'autant plus terrible, qu'il
n'y a pas moyen de s'en délivrer, ou d'en
adoucir l'amertume, que par des crimes,
esquels ne m'embarasseroient pas moins,
pour être secrets. J'avois sur-tout en vûë
une condition qui ne fit point paroître
enormes mes foiblesses & mes defauts, &
où on pût me tenir compte dans le monde
de mes moindres vertus ; & sur-tout où
e pûs me souffrir moi-même, & n'avoir
point à craindre les cruautés & les per-
secutions de la censure. Ainsi aprés avoir
dissimulé quelque temps, je resolus de

découvrir mes vrais sentimens à ma chere sœur, qui, après les avoir combattu un moment, eût la generosité de s'y rendre, & de me laisser la liberté de suivre mes idées, qui étoient de ne me fixer en aucun endroit, & de commercer petitement, mais agreablement, dans toutes les parties de la terre. J'avois eu soin, dans cette vûë, d'apprendre en secret, outre l'Italien, le Turque & l'Arabe, pendant mon séjour à Rome; & Joncette ayant eu l'honnêteté de me donner dix mille francs, je me trouvay tout d'un coup joüissant de la condition que j'aimois le plus: c'est à dire, libre & toûjours prêt à décamper. Je quittay ainsi Rome, en m'associant pour quelque chose avec des Marchands qui alloient dans le Levant, sur le même Vaisseau où j'étois. Je dis adieu à ma sœur de rencontre, laquelle m'accabla de caresses, & me fit voir en ce moment plus que jamais, qu'elle m'aimoit veritablement. Je sentis de mon côté notre séparation plus que je ne m'y étois attendu. Elle me fit de nouveaux presens, me dit qu'elle me sommoit partout mon honneur de l'aimer toûjours, ainsi qu'elle prétendoit faire à mon égard, & qu'elle vouloit que je luy jurasse de luy donner de mes nouvelles, dans quel-

e lieu du monde que je me trouvasse,
ûré que je devrois être sur-tout, que je
uverois toûjours en elle une véritable
ur. Nous fondîmes en larmes, en nous
ittant; mais tels que de grands cœurs,
us n'en étions pas moins resolus d'en
vre la voix qui nous appelloit chacun
notre côté. Celle qui se faisoit enten-
e à mon cœur, étoit celle de la liberté,
je l'ay suivie jusqu'icy avec succez.
La fortune a beaucoup favorisé mes
urses, & les a peu troublées. Il y a
esentement vingt-deux ans, que je passe
un climat à un autre, tantôt sur un
aisseau Italien, tantôt sur un Espagnol,
François, Anglois, ou Hollandois,
s m'assujettir aux loix de qui que ce
t, sans m'arrêter presque jamais un
oment plus que je ne veux en aucun
u, si ce n'est lorsque la necessité, qui
maîtresse de tout, me l'ordonne, tra-
uant assez lucrativement, pour me
re un objet dans chacun de mes voya-
s, & ne gagnant point assez, pour
re tenté de me fixer. Les grandes ac-
isitions que j'ay faites, & que j'estime
us que toutes choses, sont plusieurs amis,
stingués par leur probité & par leurs
lens, que ma bonne fortune m'a donnés
esque en chaque climat du monde. J'en

ay à Conſtantinople, à Pekin, à Goa, à Siam, à Batavie, à Fez à Maroc, au Mexique, à Kebecq, & dans toutes les Capitales de l'Europe, de qui je reçois de jour en jour de grandes lettres toûjours pleines des nouvelles les plus curieuſes & les plus importantes de tout ce qui ſe paſſe dans le lieu de leur ſéjour; & tous ces amis-là ſont choiſis, de maniere que dans le commerce de chacun d'eux, je trouve un agrément qui luy eſt particulier. Les uns ſont Chymiſtes, les autres Mathematiciens, ceux-cy Naturaliſtes, ceux-là Philoſophes-Moraux, ou Theologiens, & d'autres Politiques & Hiſtoriens; & tout ce qui vient à leur connoiſſance dans leur ſphere, m'eſt communiqué. J'ay même des femmes parmy eux, dont la liaiſon n'eſt pas moins douce; les unes ſont jeunes & belles, & dans les grandes intrigues; les autres ſont prudes & retirées, mais toutes ſçavantes ou ſpirituelles, & pardeſſus cela d'un bon caractere, d'une raiſon ſaine & enjoüée. Par elles j'apprends de temps à autre tout ce qui ſe paſſe dans le monde galant & poli de toutes les Cours differentes.

Ma chere Joncette, qui eſt à preſent dans le Serrail, a ſoin de m'informer de tout ce qui y arrive de curieux. Elle a

assé, comme elle s'étoit proposée, dans
e lieu aprés la mort du Cardinal qui
l'aimoit, & dont je vous ay parlé;
nais comme elle n'y est pas devenuë
remiere Sultane, ainsi qu'elle se l'étoit
romis, elle commence à songer d'en
ortir, & elle m'a écrit qu'elle m'atten-
doit, pour luy aider à le faire. Au reste,
ous ne sçauriez vous imaginer jusqu'où
lle a poussé ses projets en ce pays. Ne
ouvant se procurer tout l'éclat qu'elle
'étoit proposé, en partageant la puissance
lu Grand Seigneur, elle a ambitionné
eluy de le détruire; & par le moyen
d'un Vizir qui l'aimoit, & qui ayant
esté disgracié, est redevenu Bacha d'une
Province, elle a tenté de jetter l'Empire
Ottoman dans des divisions qui pussent
l'abîmer. Le Bacha en question a com-
mencé les mouvemens par sa révolte; &
l se trouva d'abord en si bon état pour
a soûtenir, qu'il y eut lieu d'esperer que
Joncette pouvoit réüssir dans ses desseins.
Cependant elle a esté trompée; le Bacha
a esté pris & étranglé: ce qui a déter-
miné Joncette de quitter le Serrail, &
de revenir dans la Chrêtienté. Elle m'a
écrit qu'elle prétendoit ramener avec elle
tous les esclaves Chrêtiens, hommes &
femmes, dont elle pourroit se faire suivre,

& que du moins elle ne reviendroit qu'avec une espece de triomphe, où la Religion auroit part. Je prétends y contribuer de tout mon pouvoir; & je fais état de me rendre à Constantinople pour cela avant trois mois.

Voila ce que me conta Desmacis, lequel me proposa de l'imiter, & de le suivre; mais quelque appas que j'y trouvasse, ils ne l'emporterent point sur ceux que je me proposois à venir joüir du fruit de mes voyages dans un séjour fixe, aussi agreable pour moy, que celuy de Paris; ainsi je remerciay Desmacis de ses offres.

Outre cet homme, qui m'a paru digne de la curiosité publique, à qui j'offre son portrait, je trouvay encore au même endroit plusieurs autres personnages rares, & qui m'ont paru également propres à exciter de ces attentions agreables, qui naissent de la surprise. Cependant, comme les meilleures choses ennuyent, quand elles se présentent en trop grand nombre, je ne parleray que d'un seul homme de cette espece. C'étoit un vieux Frere Convers, ou Laïque, dans le Monastere de .... nommé Bertheval, âgé de soixante-dix ans, qui passoit pour fort homme de bien; il étoit laid de visage, picoté de verole, de petits yeux, mais vifs, un

ont étroit, les joües assez pleines & ermeilles, le sourcil blond, de tempermment sanguin, la taille courte & renrcée, les épaules grosses, une physiomie naturellement hardie, quoique ouce d'ailleurs, l'air d'un homme disracié, qui paroissoit au travers de son njoüement naturel, beaucoup d'esprit, uoique peu orné, & n'ayant de luieres, que ce qu'en donne la grande exrience & les grandes fortunes; le cœur es meilleurs, & qui se seroit porté au en, sans l'inclination trop violente pour s plaisirs; au reste ayant alors assez de ligion, pour mourir en bon Chrêtien.

---

## CHAPITRE VIII.

*'Auteur parle du nommé Bertheval, Moine à Buenos-Aires, & autrefois Maltôtier à Paris.*

E fus d'abord frapé, quand on me dit qu'il y avoit un François Religieux ans une maison de Moines Espagnols; ce qu'on me dit de son sort passé, cheva de me donner la curiosité de le oir. J'allay donc le trouver, & il me parut dans sa personne tel que je viens de dépeindre. Ce que j'ay à ajoûter est,

qu'il me parut en effet bon Religieux, d'ailleurs tres-ſincere & naïf, & parlant aſſez bien en Eſpagnol ainſi qu'en François. Dès la premiere fois que je le vis, il ne fit point difficulté de me dire ſes avantures, & il me parla ainſi.

Je ſuis redevenu ce que j'étois dans mon origine, c'eſt à dire rien. Mon pere étoit un Barbier de Village, lequel m'envoya, dès l'âge de quatorze ans, chez ſon frere, Perruquier à Paris. Dès que je fus dans cette grande Ville, & que j'y vis cet éclat que la fortune y repand de tous côtés ſur les hommes les plus indignes, auſſi-bien que ſur le merite le plus parfait, je me ſentis également des deſirs & des eſperances frenetiques d'avoir part à cette ſplendeur ; & toute mon attention fut de trouver quelqu'un de ces momens heureux qui y menent ceux même qui ont moins de talens. Je n'en avois effectivement aucun ; à peine ſçavois-je lire & écrire : mais l'exemple d'une infinité de coquins fortunés m'encourageoit. J'apprenois qu'ils n'avoient réüſſi que par beaucoup d'audace & d'appetit, & je me ſentois aſſez de l'un & de l'autre, pour pouvoir leur être comparé : ils avoient de plus un peu d'arithmetique, & j'attrapay cette heureuſe ſcience en peu de

mps ; après quoy je me mis avec con-
ance ſur les rangs des Candidats de
Dame Richeſſe. Cependant comme elle
e venoit point au-devant de moy , il fa-
it la chercher , & il s'agiſſoit de pren-
re un bon chemin qui m'y conduisît.
'aſpirois pour cela à une Commiſſion ,
ien réſolu , ſelon les facilités que j'y
rouverois , de tromper le Roy & le peu-
le , & de m'enrichir ainſi aux dépens de
out le monde ; mais comment obtenir
ette Commiſſion ? je n'avois à moy , ny
naîtreſſes , ny confidens , ny Directeurs
e Maltôtiers. Je faiſois la barbe à un
Homme-d'affaires , nommé Durillon , &
'étoit-là la ſeule ouverture par où je pou-
ois m'initier aux myſteres de cette heu-
euſe magie qui l'avoit rendu opulent ,
& qui en fait encore tant d'autres en peu
le temps. Je tâchay donc de ménager
es bonnes graces , afin d'en tirer ce que
'en voulois. J'étois exact à courir chez
uy , dès qu'il vouloit ſe faire raſer ; &
mes raſoirs étoient toûjours en ſi bon état,
ainſi que tout le reſte de mon équipage :
e le ſervois enfin ſi fort à ſon gré , que ,
quelque difficile & brutal même qu'il
fût , je n'en eſſuiay aucune bruſquerie ,
& qu'au contraire il me marqua , ainſi
qu'à mon Maître , qu'il ne vouloit point

qu'on luy envoyât d'autre Frater que moy. Flatté ainſi de luy être agreable, je crus pouvoir faire la démarche de luy demander un employ; & autant par groſſiereté, que par adreſſe, je luy propoſay de faire ſur mes appointemens une penſion en faveur de qui il trouveroit bon, me propoſant bien de m'en dédommager par la ſuite. Il ſe prit à ſourire, à ma demande, & aux termes dans leſquels elle étoit conçuë. Puis tout d'un coup, m'enviſageant fixement : Tu as donc bonne envie de faire fortune, me dit-il; tu as raiſon, il n'y a rien de meilleur au monde; mais pour cela il faut être prêt à tout, & ne point faire le ſot: m'entends-tu, ajoûta-t-il? J'avoüe avec honte, que je ne l'entendois que trop, & que, quelque horrible que fût le ſens de ſes paroles, elles me flatterent infiniment. Je luy répondis donc, avec une confiance digne d'une ſi belle propoſition, qu'il pouvoit compter ſur moy, comme ſur l'homme le plus docile à tous ſes avis, & le plus dévoüé à toutes ſes volontés. Cela eſt bien, me répliqua-t-il; tu n'as qu'à regler tes petites affaires, & venir, dès aujourd'huy, ſi tu peux, demeurer avec moy: tu ſeras mon valet de chambre; & cette place-là vaut mieux qu'une Com-

iſſion ; bien des Valets de chambre de
ucs & Pairs, & de Princes même,
oqueroient de condition contre toy.
e courus auſſi-tôt chez mon oncle, à qui
contay la choſe avec tant d'yvreſſe &
e tranſports, qu'il ſembloit déja que je
uſſe un des plus gros Traitans, & qu'il
evoit reſpecter en moy les caroſſes, les
tres, les ameublemens ſuperbes, les
aiſons de ville & de campagne, la table
élicieuſe, & les habits magnifiques,
ont l'eſperance me troubloit la raiſon.
Ion oncle, qui étoit honneſte homme,
qui avoit du bon ſens, me donna quel-
ues avis prudens & chrêtiens ſur ce qui
e venoit d'arriver, & ſur la ſuite que
la pouvoit avoir ; mais je n'écoutay ce
i'il me diſoit, que comme le langage
une ſimplicité ruſtique ou bourgeoiſe,
ui n'eſt pas faite pour les grandes choſes.
e luy promis neanmoins, en le quittant,
e ne le point oublier, ny de ne le point
éconnoître dans le cours de ma fortune,
je croyois en cela luy faire une grande
race. J'entray ainſi chez M. Durillon,
ui me mit en œuvre dès ce jour-là, ſui-
ant les idées qu'il s'étoit faites de mon
rvice. Il m'ordonna de commander un
uper chez un Traiteur qui demeuroit
ès du Palais Royal, & de le faire por-

ter chez la . . . . . . fille d'Opera, où il avoit donné rendez-vous à deux autres Maltôtiers de ses amis, & à deux princesses du caractere, & de la profession de la premiere. Je ne vous diray point jusqu'où la volupté & la magnificence furent poussées dans cette partie. Tout ce qu'il y a d'exquis en boissons & en mets, y fut servi, & la joye des passions les plus folles & les plus outrées, y ajoûta tous ses rafinemens & ses ragoûts. Un détail là-dessus me meneroit trop loin, & vous feroit horreur. Cela ne m'en fit cependant alors aucune, quoique je fusse témoin de presque tout ce qui se passa en cette occasion. J'étois charmé de voir par experience, qu'on pouvoit se faire un cœur insensible à la vertu & à la pudeur, & se mettre en état par-là de se noyer dans les plaisirs, sans trouble & sans remords. Tout ce qui me restoit de raison en de pareilles occasions n'alloit qu'à me regaler en secret du plaisir de médire avec mes camarades, aux dépens de Messieurs nos Maîtres; à qui nous donnions tous les noms qu'ils meritoient, quoique nous eussions fort envie de leur ressembler.

Je passay ainsi huit ans avec un si digne Patron, uniquement occupé des

:aires agreables, où il alloit les soirs
pendre sur le sein de ses iris la joye in-
lente des traités funestes qu'il avoit me-
tés le matin, ou liquidés contre la Re-
ıblique. Jamais peut-être aucun hom-
e n'a moins merité les faveurs de la for-
ne, & jamais homme n'en a plus joüi.
étoit mal fait de corps & d'esprit, ses
ux petits & noirs étoient menaçans;
n front chargé de deux sourcils épais,
roissoit le siege de l'orgueïl & de l'ob-
nation; son silence étoit celuy d'un
eurtrier, qui dresse des embûches aux
ssans; ses discours étoient des décla-
tions de guerre contre tous ceux qui
étoient pas de sa classe. Il étoit gay,
ais c'étoit une gayeté d'yvresse & de
ngeance. Son ris étoit amer & cruel;
toute la politesse qu'il obtenoit de luy
ar crainte, n'alloit qu'à ne point insul-
r ouvertement. Il se courboit jusqu'aux
eds des Grands dont il avoit besoin; &
n'avoit que ce seul secret, pour cacher
mpudence qui éclatoit sur son visage,
qui étoit naturellement prête à insul-
r tout le monde. La noblesse, ou la
loire, sans argent, luy paroissoit une
lie, & la pauvreté un caractere de re-
robation.

Je luy ay entendu dire trois belles

ſentences, propres à le faire connoître: La premiere eſt, Que dans le monde il faloit être, ou le marteau, ou l'enclume. La ſeconde, Qu'il faloit faire des hommes comme des chevaux, en tirer tout ce qu'on pouvoit. Et la troiſiéme eſt, Que s'il y avoit un Paradis, il n'étoit pas fait pour les gueux. Au reſte, point de graces, point d'agrémens, point d'eſprit, même ſur les choſes qui étoient de ſa competence & à ſa portée. Son langage étoit un jargon, où on ne trouvoit, ny ſuite, ny principe; point de raiſonnement, point de termes convenables. On n'y pouvoit rien paſſer dans la rigueur, par rapport même aux premiers principes du bon ſens en fait du langage, que quelque boffonnerie, quelques maximes audacieuſes, qu'il avoit entenduës & apriſes de quelques mechans comme luy, & qu'il repetoit comme un écho. Cependant, un homme ſi mince, & ſi déteſtable, étoit par-tout bien reçu, partout réüſſiſſoit. Il n'étoit entré que dans les affaires les plus ruineuſes pour l'Eſtat, & il s'en étoit tiré par les plus grands crimes, avec des richeſſes immenſes, qui avoient ébloüis ceux à qui il appartenoit de le juger & de le punir. Quoique ſes vols augmentaſſent de jour en jour, & que,

ie, malgré ſon adreſſe à les cacher, plûpart fuſſent connus, il n'en avoit s moins de hardieſſe à ſe dire honeſte homme, & on le croyoit. Les reſtres même aimoient à établir une reitation ſi peu meritée; ils luy faiſoient éferer les Charges d'honneur, de Maruilliers, d'Adminiſtrateurs, & autres, ui ne ſe donnent qu'aux bons Citoyens. nfin, jamais bonheur ne fut plus comet. Ses enfans même, qui étoient en rand nombre, furent honneſtes gens, : il les pourvût tous avec diſtinction; s uns dans la Robe, & les autres dans Eſpée & l'Egliſe. Les plus illuſtres Iaiſons ne dédaignerent point ſon alance; mais ce que je n'admirois pas oins en luy, & ce qui étoit un exemle bien ſéduiſant pour moy, c'eſt que la aſſion qu'il avoit pour les femmes, ne rouvoit aucuns obſtacles auprès des plus imables & des plus délicates. Que n'ai-je oint remarqué à ce ſujet, du cas qu'on ait de l'argent dans le monde, & comien tout eſt facile avec ce métail? Né omme il étoit, avec la confiance la plus nſolente, il ſe plaiſoit à tenter les avanures les plus difficiles en amour, & elles uy réüſſiſſoient, Marchandes, femmes 'Avocats, de Gentils-hommes, d'Offi-

ciers, filles, veuves, ſçavantes, ignorantes, Bourgeoiſes, Payſannes, tout ſe rendoit à ſes pourſuites. Il n'y en avoit pas une qui ne reculât deux pas en arriere, à la premiere entrevûë, & qui ne fût dégoûtée de ſa figure; mais bien-tôt, dès qu'il avoit déployé les charmes de ſon coffre-fort, tous ſes defauts & toutes ſes laideurs diſparoiſſoient : Et quoiqu'il faille avoüer que de toutes ces maîtreſſes la plûpart n'étoient attachées à luy, que par les liens de l'intereſt, j'en ay vû pourtant quelques-unes l'aimer de bonne foy, juſqu'à ce que ſon inconſtance, qui éclatoit toûjours avec inſolence & perfidie, les guerit & les détachât. J'ay admiré là la corruption qui eſt répanduë parmy le ſexe, & qui a eſté introduite ſur-tout par la licence effrenée de ces hommes pécunieux qui ſe trouvent tout-puiſſans par les brigandages qu'ils ont faits dans l'Etat, & par l'appas de l'or & de l'argent, qu'ils étalent tant qu'ils veulent ; nul cœur ne tient contre cet appas. Je n'ay vû qu'une jeune fille, qui, quoique tres-peu riche, & ſubſiſtant en partie de ſon travail & de celuy de ſa mere, ait mépriſé les meſſages & les preſens que je luy portois de la part de Durillon. Sa beauté eſtoit prodigieuſe, mais ſa vertu le fut

ncore davantage. Voila quel fut l'hom-
ne, ſous qui je fis l'apprentiſſage des
eſordres que j'ay commis dans la ſuite ;
impunité avec laquelle il autoriſoit ſes
rimes, me ſéduiſit, & acheva de m'en-
urcir le cœur. Je ne tarday point, dès
ue je fus avec luy, de me livrer à tou-
es les tentations d'amaſſer du bien, & de
ne divertir ſelon mes forces & mes
noyens. Mes plaiſirs étoient des reve-
ans-bons des ſiens, & ordinairement ils
e me coûtoient rien, ils me valoient
nême quelquefois de l'argent, on parta-
eoit ſouvent avec moy les preſens que je
ortois ; j'avois ſoin de m'attirer ces ſor-
es de profits, & encore plus de les met-
re à part, & de les faire valoir. Je
oyois de plus en plus combien il m'é-
oit important d'être riche, pour pou-
oir ſuivre toutes mes idées ; & je me
âtois de le devenir, comptant pour peu
e choſe mon bonheur, tant qu'il ne ſe-
oit pas au degré de celuy de mon Pa-
ron ; au moins je tirois de luy ſans ceſſe
es Commiſſions, que je vendois, ou ſur
eſquelles je tirois des penſions. Je luy
onnois mon argent, dont il me faiſoit
ayer l'intereſt par ſes Compagnies ſur le
ied des autres emprunts les plus gros.
e me faiſois gratifier par tous ceux qui

avoient affaire à luy, & enfin je le volois lui-même, autant qu'il m'estoit possible. Il étoit fin, mais je ne l'étois pas moins ; & quand on est déterminé, comme je l'étois, on réüssit toûjours dans de pareils desseins, avec des gens aussi occupés, embarrassés, & incertains du compte de leur argent, que ces sortes d'hommes. Tout cela me fit, au bout de mes huit ans de services, un fond de quarante mille livres, ou environ, en comptant ; avec lesquelles j'eu la confiance de demander en mariage la niece d'un Sous-Fermier de sa connoissance. Cette fille devoit pourtant heriter de tous les biens de son oncle, qui n'avoit point d'enfans, & qui avoit déja plus de quatre cens mille livres de bien, quoiqu'il ne fût que de la basse classe des Traitans. Plusieurs choses concoururent à me faire réüssir dans cette affaire : premierement la laideur de cette fille, & l'inclination que je luy inspiray pour moy, & ensuite le credit de mon Maistre, qui paroissoit m'aimer, & qui disoit au pere de la fille, qu'il ne pouvoit mieux faire que de me la donner pour femme, mais sur-tout par la bonté qu'il eut de grossir mon bien par plusieurs obligations considerables, où il reconnoissoit avoir de grosses sommes à moy entre ses

aîns, le beau-pere futur n'allant pas s'i-
aginer, qu'elles étoient fausses, & que
en avois donné des contre-lettres à Du-
llon.

Au reste ils n'avoient les uns & les
tres aucune délicatesse sur mon état &
on extraction; la qualité de Valet de
hambre est un titre de noblesse parmy ces
Messieurs. Si je n'avois eu que des vûës
aturelles & reglées, en me mariant,
ne me serois jamais engagé avec la
mme que je prenois, quand même elle
uroit eu cent fois plus de bien qu'elle
avoit; car elle avoit encore plus de-
noy me faire enrager, & contribuer à
a perte, ainsi qu'elle a fait. Mais com-
e elle ne m'épousoit elle-même, que
rce-qu'elle se flattoit d'avoir avec un
omme comme moy une liberté entiere
e suivre toutes ses fantaisies, je ne son-
eois qu'à me mettre en état de suivre les
iennes par le moyen de son bien. Je
ommençay d'abord par songer à le faire
loir, & à l'accumuler; quelque con-
derable qu'il fût, il ne me paroissoit
our moy qu'une goute d'eau. Pour ne
oint vous ennuyer, je vous diray que
fortune seconda si bien mon appetit,
u'en moins de sept ans, je me trouvay
che de plus de quatre millions. Dès les

premiers pas d'une carriere si belle, je m'estois livré, comme vous pouvez vous imaginer, aux plus folles idées; mais alors la teste me tourna tout-à-fait : je ne crus plus avoir besoin du-tout d'œconomie, & la prudence même des plus hardis Maltôtiers, me parut indigne de moy. Je résolus d'outrer tout pour ma splendeur & mes plaisirs, & d'effacer en toute chose les gens les plus sensuels & les plus magnifiques. Je me fis bâtir deux maisons, ou plutôt deux Palais, l'un à la Ville, l'autre à la Campagne, à quarante lieuës de Paris; & toutes les richesses qui peuvent embellir l'Architecture, y brilloient de toutes parts, statuës exquises, tableaux de prix, glaces les plus cheres, dorures, parquets, marbres, porphires, cabinets de la Chine, tentures des Gobelins. J'avois des garnitures de cheminée, qui seules me coûtoient dix mille francs, & un cabinet de cedre avec un travail en relief d'or, lequel me revenoit à plus de trente mille. Tous les agrémens & les commodités que d'ailleurs le luxe & la molesse peuvent donner à une habitation, ne manquoient point aux miennes. On trouvoit dans celle de la campagne jardins délicieux en bocages, en parteres, en arbres fruitiers,

avois des salles vertes, des labyrin-
s, des canaux, des jeux de paulme &
billard, des meutes, une ménagerie,
des bains: j'affectois (je l'avoüe avec
reur) une espece de Royauté dans
n faste. Ce que je viens de vous dire,
st presque que les moindres traits de
folie, je la poussay jusqu'à me faire
ener des femmes de Grece, de Chy-
, & d'Alexandrie, parce que j'en-
dis dire, que les plus belles du monde
ient dans ce pays. Mon argent me
dit tout facile; un Corsaire Genois,
ui un Banquier s'adressa pour cela de
part, entreprit de me satisfaire, & en
it à bout. Ces femmes m'ont coûté par
r achapt & leur entretien environ cent
quante mille écus. J'avois déja passé
n envie du ragoût de toutes les galan-
ies de l'Europe. J'avois vû des An-
oises, des Espagnoles, des Italiennes,
Flamandes, qui, sans compter les
ançoises, m'avoient vendus leurs fa-
urs plus de six cent mille francs; car je
ulois être délicat & magnifique. En-
ite je fis venir des vins de Malvoisie,
Hongrie, de Canarie, de Traerback,
tre le Champenois & le Bourguignon
plus exquis. J'eu de tout ce que les
nymistes & les Distillateurs ont inven-

té de rare & de curieux pour la ſenſualité de la bouche. J'affectois d'enlever toutes les pratiques des Arts & des Inventions, pour ſaiſir celles de l'étonnement des ſpectateurs curieux, & des paraſites adulateurs. Ma vaiſſelle d'argent, qui étoit complette, & de près de cent mille écus, faiſoit du bruit, plus par le prix du travail, que par les richeſſes de la matiere. C'étoit, outre l'ordinaire, des vaſes, des urnes, des cuvettes, & autres pieces, telles qu'on en voit chez les perſonnes du premier rang. Tous mes draps de la plus belle toile de Hollande, étoient d'un ſeul tiſſu, & ſans couture; mes perruques du plus beau blond argenté, & égal dans tous les cheveux. Que vous dirai-je? vous ne ſçauriez vous imaginer aucunes des fantaiſies pueriles & outrées, qu'ont coutume d'avoir dans une grande fortune ceux qui s'y ſont élevés inopinément du plus bas état, que je ne les aye euës. Cependant, ſi j'avois toute l'extravagance d'un nouveau parvenu, & tout le faſte d'un Maltôtier, je n'en avois point, grace à Dieu, la dureté; j'aimois à donner, je ſentois dans l'occaſion tous les mouvemens d'une ame compatiſſante; je m'attendriſſois ſur les peines des miſerables, & j'en ai peu trouvés que je n'aie

ſoulagés,

ſlagés. Tout mon malheur eſt venu de
on goût pour la magnificence de ma
nité, & de ma paſſion pour les femmes.
aimois à me voir applaudi, careſſé,
miré ; & comme, pour y parvenir, la
ye la plus courte & la plus efficace eſt
poſſeſſion & l'étalage des richeſſes, je
e donnois encore pour plus riche que
ne l'étois. Vous concevez bien qu'avec
caractere & ce principe, je ne pouvois
nquer de revenir à la pauvreté où j'é-
s né. Il n'y a rien qui ſoit à plus haut
ix, & qui ſe vende plus cherement,
e ce culte continuel & univerſel que
mbitionnois, & que je me procurois
r ma dépenſe. Les paraſites, les fla-
rs, les amis de la fortune, ſont inſa-
bles ; le Perou ne ſuffiroit pas pour
urrir cette ſterile admiration & ce zele
tereſſé qu'ils ſemblent vous accorder ſi
lontiers. Je me ruinois ainſi agreable-
ent par ma table, mes équipages, mes
deaux, mes preſens ; & pour y fournir,
prenois de l'argent de tous ceux qui,
loüis de mon credit, m'en apportoient.
eſt une choſe étonnante que cet em-
eſſement qu'on a de porter tout ſon
en à un diſſipateur, tel que j'étois : &
la préciſément, parce qu'il fait beau-
up de dépenſe ; comme ſi cette dépenſe

estoit la preuve & la caution d'une richesse inépuisable. Je profitois de cette erreur par le principe d'une autre folie. Je croyois qu'on ne pouvoit jamais manquer de ressources pour le plaisir & les honneurs, en épuisant les fonds de l'un & de l'autre avec les Grands & les Belles. Ainsi je me vis bien-tôt hors d'état de continuer mes profusions, à force d'en avoir trop fait; mais ce qui hâtoit ma décadence, c'étoit le desordre de ma femme, qui plus pleine encore que moy de toutes sortes de passions, affectoit avec une espece de rage, de me surpasser dans l'art de se satisfaire. Elle avoit toûjours quelque Colonel, ou autre Officier d'Armée sur son compte; & comme elle ne pouvoit s'assûrer par son merite de leurs assiduitez & de leur attachement, il luy faloit sans cesse leur payer des contributions exorbitantes. Outre que je suis amateur de la paix, & que c'étoit une diablesse, je voulois étourdir la jalousie & la fureur que pouvoient luy causer mon indifference & mes infidelitez. Ainsi je luy fournissois tout l'argent qu'elle me demandoit. Enfin je me vis coulé à fond; & ce qu'il y a d'étonnant en cela, je me trouvay dans cet état, sans l'avoir presque prévû ny pressenti. J'appris alors

que c'eſt que le monde, & tous les
s qu'il nous donne. On ne s'apperçut
plutôt que j'allois tomber, qu'on ſe
a de contribuer à ma chûte, ou me la
e ſentir. Je me ſentis plein de rage,
premiers traits d'indifference & d'a-
don que je vis pour moy dans ceux
avoient le plus eu de part à ma bonne
une; & quoique le party de faire
queroute, m'eût fait horreur d'abord,
n'y déterminé cependant, afin de me
ver encore en état de faire envie à
x qui ne m'avoient abandonné, que
ce qu'ils croyoient que j'allois tomber
s la miſere. Je me hâtay de vendre
s mes fonds, & autres choſes que je
, & je fis encore près de cent mille
s d'argent. Après quoy je m'éclyp-
une belle nuit; je me retiray chez
bon homme de Province, à qui j'avois
du quelque ſervice, & dont j'avois
e bonheur de connoître toute la droi-
. Je luy confiay ma perſonne & mes
ris, & j'eu bien lieu d'en eſtre con-
; car mes creanciers, qui eſtoient en
e, & parmy leſquels il y en avoit
ne groſſe conſideration, me firent ſi
ſuivre & chercher, qu'ils me déter-
nt; & ils ne m'eurent pas plutôt en-
leurs mains, que ne pouvant arra-

cher de moy aucune partie de l'argent qu'ils m'avoient prêté, ils résolurent de me faire souffrir toutes les peines que je pouvois craindre de la part de la Justice. On me fit mon procez, & je fus condamné aux Galeres pour toute ma vie. L'argent fait tout parmy les malheureux; mon bon amy de Province sçut employer à propos auprès de mes Juges une partie de celuy que je luy avois laissé, & cela avoit adouci mon Arrest. Dès que je fus à la chaîne, & arrivé à Marseille, il se servit encore du même secret, & il brisa mes fers. On fit semblant que j'étois mort, & on me mit en liberté, moyennant vingt mille écus. Mon cher dépositaire me conduisit lui-même dans le Vaisseau qui devoit me transporter à Civita-vechia. Il eut soin de me rendre tout le reste de mon argent, partie comptant, & partie en lettres de change, qu'il m'avoit tirées sous un nom emprunté des Banquiers de Lyon, à prendre sur ceux de Rome & de Venise. Je me voyois ainsi encore en état de passer le reste de mes jours fort à mon aise; car je me trouvois encore près de cinquante mille écus. Mais outre que je ne pouvois me desaccoutumer du train de splendeur où je m'étois vû, je me sentois une pas-

n extrême d'y revenir, pour confon-
e les faux amis qui m'avoient aban-
nné, & les envieux qui avoient triom-
é de ma perte ; & cette passion s'ap-
yoit d'ailleurs d'un desir religieux de
uvoir payer tout ce que je devois ; &
ne point mourir chargé de restitu-
ns. Ainsi je résolus de chercher de
uvelles voyes, pour amasser du bien.
elle du negoce estoit naturelle & hon-
ste ; mais outre qu'elle étoit difficile
ur moy en pays étranger, dont je ne
nnoissois ny les personnes, ny les
œurs, ny les coutumes, ma mauvaise
oile m'en détourna, par la connois-
nce qu'elle me procura dans Venise
un homme, qui, quoique Marchand
i-même, étoit un joüeur de profession ;
étoit fort heureux au jeu, & il n'en
venoit presque point, qu'il n'en rap-
rtât ses poches pleines de ducats, qu'il
'étaloit avec un air de triomphe des
us séduisans & des plus tentatifs, &
telle sorte que lui-même me propo-
nt de m'associer avec luy pour le jeu,
taupay, & luy donnay d'abord deux
ens pistoles : c'étoit moderation de ma
irt, car il alloit à des assemblées où on
üoit l'or à tas. Cependant il m'appor-
quatre cens ducats de profit pour ce

jour-là ; & cela me mit tellement en goût pour le jeu, que je ne pus plus me retenir, quand il le falut. Vous entendez déja ce que je veux dire, c'eſt qu'excepté quelque alternative de gain que nous eumes depuis le premier jour de notre aſſociation, il ne fit plus que perdre ; & cela au point que je ne me vis pas cent écus de tout l'argent que j'avois apporté en Italie des débris de mon premier naufrage. J'eu alors quelque bon ſentiment de religion ; mais cela paſſa auſſi-tôt, & la rage de retrouver dans le monde ce que j'y avois perdu, me reprit. Je tentay pour cela pluſieurs voyes differentes : je me faufilai avec un Chymiſte, je n'y attrapay que de la fumée : je m'aſſociay avec de faux monnoyeurs, que j'allay chercher en Hongrie, & peu s'en falut que je n'y trouvaſſe une potence : je me mis enſuite avec une bande de filoux ; mais ils me dupoient moi-même, & j'étois leur beſte de charge. Enfin je vins dans ce pays, pour voir ſi en m'approchant des mines fertiles de l'or & de l'argent qui y ſont, je ne pourrois pas en détourner quelque heureuſe veine, & y retrouver cette richeſſe dont j'eſtois ſi avide ; toutes ces tentatives ont eſté inutiles, & ( grace à Dieu, ) car

npuiſſance deſeſperée de jamais reve-
à la poſſeſſion des biens de la terre,
a fait ouvrir les yeux ſur ceux du Ciel,
m'a donné l'envie de les acquerir.
ns ce deſſein, je me ſuis renfermé
ns ce Convent, où j'ay eu d'abord de
peine à m'accoutumer à la pauvreté
lontaire qu'on y profeſſe; mais enfin
n ſuis venu à bout, & je ſuis tran-
ille dans l'attente de mon dernier jour.
ainſi le Moine Bertheval finit ſon
toire; je finiray auſſi par elle la rela-
n de mon premier voyage, & je viens
ſecond.

---

## CHAPITRE IX.

### *Départ de l'Auteur pour ſon ſecond Voyage.*

E l'ai fait ſur un Navire nommé l'Eſ-
perance, & commandé par M. du
eſſis-Moreau, Lieutenant de Vaiſſeau
Roy. Il mit à la voile de la rade de
eſt le dixiéme de Novembre mil ſept
ns dix, avec quantité d'autres, tant
guerre que de commerce, dont les
s alloient à la Mabille, au Miſſipy,
ailleurs; & les autres conduiſoient M.
Phelyppeaux, qui alloit en Canada,

pour y commander au nom du Roy. Nous fismes route ensemble jusqu'à trois cens lieuës de Brest; après quoi nous nous séparâmes, avec les ceremonies accoutumées en pareil cas. Chacun tourna du côté où il alloit : M. Moreau continua sa route à l'Oüest quart d'Oüest, & nous commençâmes à découvrir les Isles Canaries le vingt-sixiéme de Novembre. Notre intention estoit d'aborder à ces Isles, pour y prendre des vins, & j'anticipois déja sur le plaisir de voir de mes yeux ces Isles si fameuses chez les Anciens, qui les ont nommé Fortunées ; mais dans ce moment, un Brigantin aïant esté apperçu de nous, nous prîmes le party de tourner de son côté, & nous lui donnâmes la chasse pendant deux heures ; mais ce fut inutilement, il sçavoit fuir à merveille, & il nous échapa. Un jeune homme, nommé Ador, qui étoit Volontaire comme moy sur notre Vaisseau, & avec qui je m'étois déja fort lié, & avec beaucoup d'inclination, s'étant alors approché de moi, me dit en riant : Si tous les Vaisseaux que nous rencontrerons, font la même manœuvre que ce Brigantin, nous aurons le chemin fort libre ; mais notre journal sera rempli de peu d'avantures glorieuses. Tout

ne, je ſuis fâché que nous ayons man-
é cette occaſion de nous battre, ſur
uelle j'avois compté. Eh patience Meſ-
urs, nous répondit le Pilote, qui
it entendu Ador, patience; je vois
is ou quatre Vaiſſeaux, qui pourront
us guerir de votre chagrin.
Nous tournâmes auſſi tôt les yeux, &
us vîmes en effet quatre Navires, qui
us aïant apperçus de leur côté, déta-
erent un d'entr'eux, pour nous recon-
tre. Nous le laiſſâmes faire, parce
e nous crûmes premierement qu'il n'é-
t que foiblement armé, & que les trois
tres pourſuivoient leur route; & en
ond lieu, que nous eſperions arriver
le ſoir même aux Canaries. Mais
n-tôt nous reconnûmes qu'il faloit dé-
npter: ce Vaiſſeau étoit Anglois, &
nté de guerre à cinquante quatre pie-
de canon, & deux cens cinquante
nmes d'équipage. L'engagement nous
ut fâcheux, notre Vaiſſeau n'étoit pas
noitié ſi fort, nous tâchames de nous
tirer par une ruſe; notre Capitaine fit
orer Pavillon Anglois, mais l'enne-
ne prit point le change, & n'étant
s temps de fuir, il en falut venir au
nbat avec lui. D'abord, pour faire
noiſſance, il nous ſalua de deux bou-

lets de canon, qui pafferent entre nos mats. Il prétendoit fans doute, qu'à ce prélude nous prendrions le party de ne vouloir point effuïer la piece toute entiere; car il s'arrêta là, comme pour nous laiffer le temps de déliberer, & nous voguâmes tranquillement enfemble pendant une demi heure, comme fi nous avions efté bons amis. Cela donna le temps à notre Aumônier de faire fon devoir, en tâchant de mettre à profit pour l'Eternité le peril prefent où nous étions, de perdre bien-tôt la vie. Après quoy M. du Pleffis-Moreau, notre Capitaine, nous aïant fait auffi fon exhortation militaire, qui fut courte mais vive, & dont on lifoit une bonne partie dans fes yeux, nous ne fongeâmes plus qu'à nous battre, avec réfolution entiere de vaincre, ou de mourir.



# ECOND VOYAGE.

## CHAPITRE I.

*)escription d'un Combat naval, où l'Auteur & ses compagnons sont faits prisonniers des Anglois.*

CHACUN prit son poste, soldats, & Matelots ; & nous ne fûmes prévenus que d'un moment par ennemy. Il nous envoya ses bordées, aute & basse ; nous lui répondîmes sur même ton. La mousqueterie se fit enndre ensuite de part & d'autre ; & on e peut voir un feu plus vif & plus connuel. Il en coûta mains, bras, & aintes jambes aux deux partis. C'est un bleau à voir une fois en sa vie, pour ontempler de ses yeux, & connoître par xperience tout ce qu'a d'affreux & d'innsé l'art funeste que les hommes ont inenté, pour se détruire les uns les autres. ien-tôt de tous les deux côtés gens qui, x heures auparavant, étoient sains & aillards, & qui goûtoient, chacun à eur maniere, la douceur de vivre, les ns en chantant, les autres en fumant,

ceux-cy par une converſation enjoüée, ceux-là par quelque rêverie agreable, ſe trouvent tout d'un coup dans les horreurs de la mort, des mats fracaſſés, des voiles miſes en morceaux, un Navire percé en vingt endroits, un bruit épouventable, une fumée épaiſſe & continuelle, ſont les moindres traits du ſpectacle tragique qui regnoit par-tout ; & j'avouë que je me fais un plaiſir de me les retracer, ainſi que l'yvreſſe prodigieuſe, qui nous y tranſportoit pour lors, pour confondre l'ambition des hommes cruels, qui oſent chercher de la gloire dans des actions ſi funeſtes, & ſi peu ſenſées, au lieu de vivre dans une paix inalterable, & d'affermir mutuellement le bonheur des uns des autres.

Cependant, pour revenir à mon recit, en finiſſant la morale, l'ennemy preſque auſſi maltraité que nous, ceſſa de faire feu, & alla gagner le vent, en s'éloignant de nous, afin d'avoir la liberté de ſe raccommoder, & de remettre ſes manœuvres. Nous crûmes qu'il quittoit la partie, & criâmes auſſi-tôt *Vive le Roy*, fort contens d'en eſtre quittes à ſi bon marché, quoiqu'il y eût un fort grand ravage ſur notre bord ; mais il étoit dit que toutes nos idées agreables ſeroient

ıſſes. L'Anglois revint à nous, une
ure après nous avoir quittés, c'eſt à
re ſur les huit heures du ſoir, lorſqu'à
ine nous avions ragreé notre Vaiſſeau.
fit mine d'abord d'en venir à l'abor-
ge ſur nous; mais il ſe raviſa, il nous
manda ſeulement avec un porte-voix,
où étoit notre Navire: nous lui répon-
mes par raillerie, qu'il étoit de Paris,
en même temps nous jettâmes notre
aloupe dans la mer, après l'avoir per-
e en pluſieurs endroits. Par-là nous dé-
argions notre Vaiſſeau, & nous eſpe-
ons de voguer plus legerement; après
ıoi, auſſi-tôt le combat recommença,
ec plus de violence & plus d'horreur
ıe le premier. Il fut déciſif, & nous
mes les malheureux, malgré le renou-
ellement de courage, avec lequel notre
apitaine, & tout ſon monde, ſe porta
l'attaque & à la deffenſe. Deux volées
canon nous enleverent notre Pilote &
otre maiſtre timonier, avec quatorze
ldats, & couperent en même temps les
ourbes & les eſtances qui ſoutenoient le
lancher de la d'hunette. Notre Capi-
ine M. Moreau fut bleſſé dangereuſe-
ent à la cuiſſe, & M. Deſigou, Capi-
ine en ſecond, de même à la teſte.
Un accident augmenta notre trouble;

le feu prit au foin que nous avions pour nos bestiaux. Il s'étoit allumé par de la poudre, que des soldats avoient imprudemment laissé tomber de leur cartouche; & il se trouva si violent, que l'ennemy crut que nous allions nous faire sauter, & dans cette idée il se retira de nous. Mais comme nous n'avions pas cette intention desesperée, nous mîmes au contraire tous nos soins à éteindre cet embrasement, & nous en vinmes à bout. Ensuite dequoi, l'Anglois nous aïant raproché, nous nous rendîmes, aprés avoir soutenu le combat pendant sept heures.

Mon sort fut un peu triste dans ce voyage; j'avois une épaule fracassée d'un coup de mousquet, & je me voyois prisonnier entre les mains d'ennemis les plus inhumains, je croy, qu'il y ait au monde. J'eus cependant le bonheur de n'en pas éprouver moi-même toute la fierté & la barbarie; mais l'experience que presque tout le reste de mes compagnons en firent, ne me permet pas d'en douter. Ils ne tarderent point à prendre possession entiere de notre Vaisseau, & de tout ce que nous avions; ensuite les trois autres Vaisseaux aïant rejoint celui avec qui nous avions combattu, ils nous disperse-

t dessus tous tant que nous étions de
sonniers, excepté notre Capitaine, qui
a sur son bord, à cause de sa blessure.
fus, avec Ador, du nombre de ceux
se trouverent déposés sur le Vaisseau
nous avoit pris. Nous fûmes présen-
au Capitaine, qui se nommoit Cha-
; nous lui fismes la reverence, & il
is complimenta de son côté, mais d'un
peu gracieux, sur la bravoure que
is avions montrée dans le combat. Il
sçavoit de bonnes nouvelles, car il
it esté blessé fort dangereusement.
tre compliment fait, nous nous reti-
nes fort impatiens Ador & moi, de
is entretenir, & de nous communi-
r toutes nos pensées sur la scituation
nous étions.

Nous ne pûmes nous empescher, dès
nous fusmes en liberté, de rire l'un
l'autre, en nous regardant. Nous
ns faits pour le coup comme des dia-
qui viennent du pillage. La fumée
tinuelle du canon, & la sueur, nous
ient enfumé le visage à merveille ; &
nais Bohemiens n'avoient eu le leur
n si beau brun. Nous usâmes, sans
geration, un seau d'eau chacun, pour
is débarboüiller. Mais il me semble
c'est bien dommage, me dit Ador,

de nous ôter un ſi beau fard, que la gloire nous avoit appliqué ; qu'en dites-vous, mon cher Dralſé ? car enfin je vous croy homme à eſtimer les choſes ce qu'elles valent, & l'honneur qui vous revient de la bleſſure que vous avez reçuë, meritoit bien ſans doute, que pour trouver cet honneur, vous vous empreſſaſſiez de quitter votre patrie & vos parens. J'entends l'yronie, lui repartis-je ; mais elle tombe ſur vous comme ſur moi. Si vous n'étes point bleſſé, ce n'eſt pas votre faute, & vous l'avez merité pour le moins autant que moi en tout ſens ; car quoique vous ne m'aïez point rendu confidence pour confidence, & que je ne ſçache point de votre propre aveu, qui vous étes : je ne laiſſe pas d'eſtre perſuadé par tout ce que je vois en vous, que vous avez quitté pour le moins autant que moi, & que vous n'aviez gueres de meilleurs raiſons, pour venir vous livrer aux caprices de la fortune & de la mer. Ador ſe prit à rire à cette replique, & m'embraſſant de tout ſon cœur : ah ! je ne prétends pas me donner pour plus ſage que vous, me dit-il ; je ſuis encore dans la jeuneſſe, comme vous, quoique j'aïe quatre ans davantage ; & par-là j'ai autant de droit de me méprendre, & de m'égarer. Cependant j'ai

à vous

vous faire voir une espece de sagesse
ns ma conduite, en vous y montrant
la necessité, & vous allez reconnoî-
, que j'ay une vocation mieux fondée
e la vôtre, pour estre avanturier &
yageur ; car je ne puis plus me dispen-
 de répondre à toute votre amitié,
oûta-t-il, & de vous dire tous mes se-
ets, comme vous m'avez dit les vôtres.
coutez-moy.

---

## CHAPITRE II.

### *Ador conte une partie de son histoire à l'Auteur.*

E vous apprends d'abord, que je ne
sçai qui est mon pere, ny quelle est
a mere. J'ay esté élevé par un Ermite,
ommé Sophronime, qui seul m'a tenu
u de l'un & de l'autre, ou, pour
ieux dire, qui m'a tenu lieu de tout ;
r il avoit pour moy tout l'amour que
Nature peut inspirer aux hommes
our leurs enfans, & il m'a fait plus de
en, que la fortune ne peut m'en faire.
t quel bien ne pouvois-je pas encore en
cevoir ? il n'y a point de lumieres, ny
talens qu'il ne pût me donner. Je ne
ai comme il avoit pû parvenir à ce

degré de perfection; mais il n'ignoroi
rien. Il vint à bout, presque en joüant
& sans que je m'en apperçusse, de m'ap
prendre huit Langues, avant que j'eusse
atteint l'âge de quatorze ans, le Chinois,
l'Arabe, l'Esclavon, l'Allemand, l'Es-
pagnol, le François, le Latin, & le
Hotentot. Il s'en servoit tour à tour
dans ce qu'il me disoit; il les parloit si
proprement, & passoit avec tant de fa-
cilité de l'une à l'autre, qu'il sembloit
ne parler qu'une Langue, & que je les
appris en effet, comme une seule. Il ne
m'en a fait remarquer la difference, que
lorsque ma memoire en estoit pleine, &
que j'en avois l'usage familier. Il tra-
vailla alors à me faire une theorie par-
faite sur tout ce que je sçavois par pra-
tique. Mon jugement formé, estoit en
estat d'agir avec force, & d'entendre
toutes les regles qu'il m'expliquoit; &
toute mon étude n'estant qu'une conver-
sation continuelle, aisée, agreable, di-
versifiée, rangea bien-tost chaque espece
de mes idées sous leurs principes gene-
raux, & leur donna la clarté fixe & na-
turelle, qui fait la science.

Mais mon cher Ermite ne se borna
pas à me donner celle des Langues, en
m'apprenant tous leurs mots; il m'ex-

quoit la nature des choses qu'ils si
ifient. Je puis dire que si l'étenduë de
on genie, m'avoit permis de répondre
ses soins, & de profiter de toutes ses
ons, il n'y auroit point de mysteres
ns la Philosophie & la Religion, que
n'entendisse, autant qu'ils peuvent
re entendus. Ajoûtez que je l'ay perdu
p tost. Ah, que c'est dommage! re-
s-je alors; un homme comme celui-là
devoit jamais mourir. Vous avez rai-
, répliqua Ador; mais je ne veux pas
e qu'il soit mort. Je dis seulement,
'il m'a quitté, & est allé, je ne sçai
. Il ne vous a donc point dit adieu;
vous n'auriez jamais sans doute con-
ti à cette séparation. Je vois bien qu'il
t dérobé de vous. Vous vous trom-
, Dralsé; continuez de m'entendre.
and j'eu l'âge de quinze ans: Allons,
dit mon cher Ermite, il est temps de
tir de ce lieu. Je vous ay fait con-
ître, autant que j'ay pû, le Ciel & la
rre; il vous reste à connoître les hom-
s. Cette connoissance n'est pas la
ins utile & la moins curieuse. Ils
t tous autant de tableaux, où vous
rrez vous étudier vous-même, & qui
s est, y étudier l'Auteur même de
nivers, qui y a mis les plus grands

traits de ſa miſericorde, de ſa juſtice, & de ſa puiſſance. Partons, il eſt temps; nous nous mîmes en chemin ſur le champ, il avoit tout préparé pour cela.

Mais, de grace, repris-je, avant que de partir, nommez-moy, mon cher Ador, le lieu où eſtoit ſitué votre Hermitage? En Allemagne, repliqua-t-il, preſqu'au fond de la Foreſt noire, ſur une éminence, au milieu d'une petite portion de terre, aſſez agreablement partagée d'eau & d'herbe, & où l'air étoit fort pur. Nous avions un autre Hermite, qui nous apportoit notre proviſion de pain pour chaque ſemaine, & quelquefois un peu de vin. Et de quel côté tournâtes-vous d'abord vos pas, je vous prie? Du côté de l'Italie; enſuite nous paſſâmes en Turquie: de-là nous parcourûmes l'Arabie, la Perſe, le Mogol, le Japon, & la Chine. D'où nous revinmes par la grande & petite Tartarie, la Moſcovie, la Pologne, la Suede, le Dannemark, la Hollande, l'Angleterre, l'Eſpagne, & la France. Je ne vous décriray point en détail, ny nos courſes, ny nos avantures; je vous diray ſeulement, qu'il prit ſoin de me faire remarquer en chaque pays ce qui s'y trouve de plus digne de l'attention des hommes. Il ſem-

oît qu'il avoit entre les mains une liste
e toutes les merveilles que la Nature &
s Arts ont produites en chaque endroit
e la terre, & que cette liste regloit tous
s pas. Aucun jour ne se passoit, qu'il
e me fist voir quelque chose que je pûs
voir le plaisir d'admirer; & ce plaisir
e pouvoit estre qu'un plaisir sçavant avec
uy. On eût dit qu'il estoit de tous les
emps & de tous les lieux, tant il con-
oissoit parfaitement les uns & les autres.
'ay pû m'instruire ainsi avec un si grand
ecours de tout ce qui fait le sujet d'une
nfinité de questions curieuses dans l'Hi-
toire. Il me montroit les endroits où nos
remiers peres avoient estably leur séjour,
près avoir esté chassés du Paradis ter-
estre, les lieux qu'avoient habité leurs
remiers descendans, ceux où les pre-
nieres Villes avoient esté bâties, les
Champs de batailles, où les fameux Con-
querans ont triomphé, la place des su-
perbes monumens, dressés à la vanité des
norts par celle des vivans, les Bois, les
Fleuves jadis consacrés par la superſti-
ion; en un mot tout ce qui a fait du
bruit dans le monde, & qui a esté connu
par un nom celebre.

Mais il ne se bornoit pas à satisfaire
ma curiosité; chaque observation deve-

noit par ſes ſoins une inſtruction pour moy. Les recits qu'il me faiſoit, n'étoient qu'une morale continuelle, envelopée ſous l'écorce agreable & amuſante des faits. Rien ne s'offroit à nos yeux, qu'il n'en dévoilât tous les principes à mon eſprit, & qu'il n'en tirât des maximes de conduite, que mon cœur eſtoit agreablement forcé de ſentir. Conſiderez, me diſoit-il, cet aſſemblage prodigieux d'eſtres differens, dont le Createur a formé le Monde; c'eſt par-là qu'il eſt permis de trouver de la beauté dans l'Univers. Ce ſont autant de traits par où la grandeur de Dieu même éclate; leur multitude & leur diverſité ſont de dignes objets d'admiration. On ſent, en les contemplant, le charme naturel & ſimple du vray merveilleux. Mais ſi vous regardez ce que les hommes y ont ajoûté, plus vous vous apercevez qu'ils ont voulu embellir le ſpectacle, & plus vous ſentez que l'horreur prend dans votre eſprit la place d'une paiſible admiration.

Le Monde, en ſortant des mains de Dieu eſtoit un theatre heureux, où regnoit la paix, la ſageſſe, la nature dans tous leurs charmes; les hommes en ont fait un theatre affreux, où regnent la diſcorde, la folie, & la cruauté, dans tous

ur desordre & leur amertume. L'histoi-
: des hommes, au lieu d'estre l'histoire
racieuse d'une famille unie d'animaux
eritablement raisonnables, qui sentent
ur dignité, & qui sçavent connoître &
mer le vray & le beau éternel, pour
quel ils sont faits, n'est plus qu'une
istoire horrible d'animaux forcenés, qui
estant réduits eux-mêmes à chercher la
loire & les plaisirs par-tout où ils ne
nt pas, ne songent, pour y parvenir,
u'à se tromper, & à se détruire mutuel-
ment.

A quoy est-ce qu'ont abouti, conti-
noit mon cher Hermite, tous les ou-
ages, tous les projets des plus grands
ommes, que l'Histoire Payenne nous
t fait connoître? Ont-ils orné la terre,
ont-ils enrichie? Ils l'ont dépeuplée,
l'ont ravagée par les actions sangui-
ires & impetueuses, qu'ils ont nom-
ées Conquestes. Leur pays, ainsi que
luy des estrangers qu'ils avoient vain-
s, n'en estoit dans la suite que plus de-
rt & plus sterile. Quelques monumens
tueux, élevés par l'Architecture;
elques portions de champ, mises en
rdins, pour parer leur demeure, &
ayer le foible repos qu'ils se donnoient,
uvent-ils dédommager par leur vain

éclat, renfermé dans un eſpace auſſi court que le leur, les vaſtes ruines, les ravages immenſes, que la ſterilité, la famine & la fureur, conduites par leur ambition & leur vengeance, y ont ſemées ? Comment ſe peut-il faire, que depuis cinq ou ſix mille ans que les hommes ſe ſuccedent les uns aux autres dans une erreur ſi groſſiere & ſi funeſte au ſujet de leur felicité, ils ne ſoient point parvenus encore à ſe détromper, & à vivre par les principes ſimples & ſages de la Nature ? Mon cher Ador, le plus grand bonheur que je puiſſe vous ſouhaitter, eſt celui-là.

C'eſt ainſi que Sophronime me faiſoit voyager, me découvrant plus de verités, que nous ne faiſions de pas. Mais vous attendez que je vous diſe où il me quitta; ce fut à Paris. Aprés avoir paſſé trois mois dans cette grande Ville, l'avoir conſiderée par tous les endroits qui la rendent ſi renommée ; il eſt temps de nous ſéparer, Ador, me dît-il, en m'embraſſant. Je n'ay point voulu vous préparer à cette ſéparation, & je ne veux point que vous en ſoyez troublé. Vous ne ſerez point heureux, tant qu'il y aura quelque choſe au monde, qui puiſſe vous fraper, & vous émouvoir extraordinairement. Rien ne doit eſtre ſurprenant ny

triſte

te pour un homme sage, que ce qui
t le dérôber à lui-même, en luy enle-
t la sagesse. Quiconque possede cette
esse, se possede lui-même, & tout le
e du monde en mesme temps. Perdre
qu'il ne peut point trouver en elle,
t ne rien perdre. Ainsi nous allons
s quitter; mais nous ne nous perdrons
, tant que nous ne nous éloignerons
nt de l'ordre & de la vertu : centre
reux & immuable de l'union éternelle
se doit trouver entre les hommes, &
rien au monde ne peut empescher
ils ne se rassemblent, quand il leur
ist. C'est pour vous apprendre le se-
t charmant d'une union si forte & si
e, que je vous ôte aujourd'huy ma
sence. Cependant ce n'est pas ma seule
on; je veux encore, en vous livrant
otre propre conduite, perfectionner
connoissance que vous avez de vous-
me, par l'experience que vous ferez
vos foiblesses, en vous laissant votre
ur pour seul guide, & votre raison
r unique appuy.

Vous pouvez juger, mon cher Dralsé,
je fus penetré jusqu'au fond de l'ame,
ne proposition si inopinée, & si fatale
r moy; mais j'eus beau le marquer à
cher Hermite, je ne pûs le fléchir.

J'employay en vain les careſſes les plus vives, les prieres les plus preſſantes, les larmes les plus triſtes. Vous oubliez ce que je viens de vous dire, me répondoit-il, notre ſéparation n'eſt qu'exterieure ; ſongez à ne jamais abandonner la vertu, & comptez par elle d'eſtre toûjours uni avec moy de la maniere la plus intime. Mais enfin, ajoûta-t-il, pour donner quelque choſe à votre foibleſſe, je vous promets de nous rejoindre dans peu, & de rendre à vos yeux & aux miens le plaiſir de nous revoir ; du moins telle eſt mon intention, & j'eſpere que le Ciel voudra bien s'y rendre favorable. Il ajoûta quantité d'autres choſes, pour me faire ſentir, que la triſteſſe ne venoit que de l'attachement qu'on a pour des biens qu'on peut perdre, & qu'ainſi la ſageſſe conſiſtoit à n'aimer que ce qu'on eſt ſûr de pouvoir retrouver par tout, & de ne perdre jamais. Ses diſcours me fortifierent, malgré moy, & je me trouvay en eſtat de luy obéir. Il m'ordonna de me rendre à Breſt, & de m'embarquer ſur le premier Vaiſſeau, que je trouverois preſt à faire voile pour l'Afrique, que je n'ay point encore vûë, non plus que l'Amerique ; d'avoir ſoin de parcourir tous les peuples de ces parties du monde, &

y eſtudier les differens moyens que la
ture & les paſſions leur ſuggerent pour
rvenir à la felicité, dont le deſir leur
: commun avec tous les autres hommes.
oilà comme je me ſuis trouvé votre
mpagnon de voyage.

De grace, Ador, dites-moy ? n'avez-
ous aucune connoiſſance du party qu'a
is votre illuſtre Hermite, en vous
ittant ? Sera-t-il demeuré à Paris ?
ura-t-il retourné à ſon Hermitage ?
ura-t-il continué ſes courſes ? C'eſt ce
'il a refuſé de m'apprendre ; & je n'y
pû penetrer, ainſi que dans pluſieurs
tres choſes, que j'aurois voulu ſçavoir.
ous pouvez bien vous imaginer, par
emple, que j'ay fait mon poſſible, pour
nnoiſtre ma race & mes parens ; mais
toutes les fois que je le luy ay deman-
, il ne m'a jamais rien répondu, ſinon
ie j'eſtois homme, & que cela me de-
it ſuffire ; que tous les hommes étoient
es freres & mes égaux, & que ce que
voisà faire, eſtoit de les aimer, & de
'en faire aimer. Je vous avoüëray ce-
ndant, que j'ay quelquefois ſoupçonné
ie j'eſtois ſon fils, parce que je me ſuis
ouvé beaucoup de ſes traits & de ſon
tion, quoique d'ailleurs j'ay peu de
jet de me flatter d'une parfaite reſſem-

blance avec luy ; car il eſtoit l'homme du monde, qui avoit le plus de grace & de nobleſſe dans ſa mine, ſon air, & ſa taille. Il parloit avec une facilité prodigieuſe ſur toutes ſortes de ſujets ; & l'on ne ſçavoit qu'admirer davantage dans ſes diſcours, ou du choix de ſes termes, de la force de ſes expreſſions, ou de la juſteſſe de ſes idées. On ſentoit juſques dans ſes geſtes & ſes regards, toute l'éloquence que peuvent avoir la verité & la vertu. Voilà par où je ne puis me reconnoiſtre ſon fils ; mais du reſte je le trouve aſſez en moy. C'eſt à dire, repris-je alors, que rien ne luy manque de tout ce qui peut rendre un homme aimable. Cependant, ſi vous étiez ſon fils, pourquoy vous le cacher ? pourquoy vous abandonner ? C'eſt ce que je ne comprends point, non plus que vous, me dit Ador ; ce que je ſçay, c'eſt que s'il s'eſt propoſé, comme il me l'a dit, de me faire connoiſtre par ma propre experience, combien j'ay de foibleſſes & de miſeres dans mon cœur, je ne m'y trouve que trop parvenu. Mes paſſions ſembloient reſpecter ſa preſence ; depuis que je l'ay perdu, elles m'aſſiegent inceſſamment, & je commence à m'entretenir agreablement de toutes leurs chimeres.

ſens de jour en jour affoiblir en moy ſentimens de moderation,de modeſtie, de ſageſſe, qu'il m'avoit inſpiré. Je us avouëray même,que je me ſurprends elquefois dans une eſpece de joye de abſence, comme ſi par elle je me trous délivré d'un objet importun; & il ſemble alors, que je me rendrois riule, en continuant d'eſtre ſage dans jeuneſſe où je ſuis.

---

## CHAPITRE III.

*Auteur & ſes compagnons ſont dépoüillés par les Anglois.*

A Cet endroit du diſcours d'Ador, nous vîmes Meſſieurs les Anglois pprocher de nous & de nos compaons priſonniers, dans le deſſein de nous poüiller tous; & comme ils n'y trouent point de réſiſtance, cela fut bient fait. Nous nous trouvâmes réduits à tre chemiſe, & à notre caleçon. Ce ectacle, qui n'eſt point agreable par y-même, ne laiſſa pas de paroiſtre tel Capitaine Anglois; car il en rioit de rt bon cœur. Nous commençâmes à rire de notre côté, Ador & moy; & enjoüement aſſez bizarre, & fort hors

d'œuvre, nous fut utile ; il nous tint lieu de merite auprès du Capitaine, lequel nous fit rendre à nous deux ce qu'on venoit de nous ôter. Il faut avoüer cependant, que nous fûmes redevables en partie de cette grace à l'Aumônier de son Vaiſſeau, nommé Surfé, lequel eſtoit un François Proteſtant réfugié, mais fort galant homme, & qui avoit pris tout d'un coup beaucoup d'inclination pour mon amy & pour moy. Nous n'eûmes plus ainſi notre propre affliction, pour faire diverſion à la pitié que nous cauſoit l'eſtat de nos pauvres Soldats & Matelots.

Cependant nos Anglois continuoient leur route pour la Guinée, dont leur deſſein eſtoit de parcourir la Coſte. Ils moüillerent, en paſſant à l'Iſle S. Yago, & ils y reſterent onze jours, c'eſt à dire juſqu'au vingt-un de Decembre.

---

## CHAPITRE IV.

### *Deſcription de l'Iſle S. Yago.*

CEtte Iſle appartient aux Portugais, qui n'y ont pas grand commerce. Neanmoins quoiqu'elle abonde,

ſtant qu'aucune autre terre en toutes les
mmodités de la vie,elle porte d'excel-
ns fruits de toutes ſortes preſque, & en
antité. Un bœuf n'y vaut qu'un écu ;
le mouton & la volaille, qui y ſont
alement communs, s'y vendent à pro-
rtion. Il s'y trouve beaucoup de Per-
quets, qu'on a le plaiſir de dénicher
i-même, quand on veut. Il ne faut
ur cela qu'aller dans les Bois, où ils
nt leurs nids ; on les y prend facile-
ent, tandis que leur pere & mere
lent autour de vous. On y voit de
ême grand nombre de Singes.

J'y ay vû un fruit fort curieux, il ſe
mme Banal ; on le coupe en cinquante
orceaux, & on y trouve la forme d'un
rucifix parfaitement bien déſigné, &
ſſi-bien que dans un pain à chanter.

Au reſte, pour toutes Places fortes,
Citadelles, les Portugais n'y ont
'un petit Fort muni de dix huit Pieces
canon, avec un Monaſtere de Reli-
eux de Saint François. Je ne diray rien
s mœurs des habitans ; on connoît
lles des Portugais, & ſur-tout leur
u d'inclination pour les François.

Nous nous flattions, que les Anglois
ous laiſſeroient dans cette Iſle, en nous
ndant la liberté à tous tant que nous

estions de prisonniers, mais notre espe-rance fut deçuë ; il n'y eut que notre Capitaine M. du Plessis-Moreau, à qui ils permirent de s'embarquer sur un petit Navire, qu'ils envoyoient à l'Isle de la Barbade, à cinquante lieuës près des Isles Françoises de l'Amerique.

---

## CHAPITRE V.

*L'Auteur décrit le traittement cruel des Anglois à l'égard de leurs prisonniers.*

APrès le départ de M. Moreau, nos Anglois leverent l'ancre, & mirent à la voile pour le Cap de Monte, commencement de la Coste de Guynée, à vingt lieuës de S. Yago. Nous y arrivâmes le jour de Noël, vingt-cinq Decembre. Là les Anglois partagerent entr'eux toutes nos boissons ; & ils s'en donnerent si bien à cœur joye pendant plusieurs jours, tandis que nous continuïons notre route le long des Costes de Guinée, que le Capitaine qui montoit notre prise s'égara, & fut perdu de vûë pendant quelque temps, parceque la débauche avoit fort dérangé les manœuvres : ce qui allarma fort son frere, qui estoit Capitaine du Navire Anglois où j'estois, &

luy avoit confié le Commandement
la prise. Dès que celui-là eût cuvé
vin, il s'apperçut de sa faute; & pour
couvrir, il jugea à propos, avec son
nseil, d'accuser les François prison-
rs de s'estre révolté contre luy. Et
ur mieux persuader à son frere, que
a accusation estoit juste, il fit mettre
nq François aux fers, comme auteurs
incipaux de la prétenduë révolte.
Cette cruelle imposture n'eut que trop
succès pendant un temps; car le Ca-
taine du Vaisseau où j'estois, se fiant à
ut ce que luy racontoit son frere, entra
ns une si grande fureur, qu'aussi-tost,
r son ordre, on lia les pauvres accu-
s, on les mît tous nuds, & on les foüet-
de la maniere la plus sanglante. Ils
erent même, par un jeu plus barbare
ue le supplice, frotter les playes de ces
uvres malheureux avec du vinaigre &
u sel. Nous autres pendant ce temps-là
tions, comme on peut juger, dans tous
s mouvemens les plus vifs, que peuvent
nspirer la compassion & le ressentiment.
es Anglois s'en seroient bien-tost aper-
us à leurs dépens, si nous avions eu la
orce comme le courage; mais il ne nous
estoit que la voye des remontrances &
es prieres, & nous en usâmes. Elle nous

réüssit ; Ador se joignant à nos Officier
prisonniers, alla trouver le Capitain
Anglois, & luy parla si éloquemmen
sur la cruauté qu'on exerçoit contre cinc
hommes, qui n'estoient qu'accusés, &
non convaincus, & qui, selon toute apparence, estoient innocens, ainsi qu'ils le
protestoient eux-mêmes, que l'Anglois
sentant bien en effet au fond de son ame,
qu'il estoit peu vrai-semblable que dix-neuf prisonniers François, qui estoient
sur la prise, eussent osé se révolter contre
quarante Anglois qui y estoient, envoya
querir son frere aussi-tôt, pour l'interroger une seconde fois sur toute cette affaire. Ce fourbe osa soûtenir son mensonge, mais non pas si bien, qu'Ador ne
remarquât dans ses yeux & ses gestes de
ces traits presque imperceptibles par où
la verité qu'on violente, & qu'on veut
cacher, se decele. Il en dit un mot à
notre Capitaine, & luy persuada d'interroger quelques Anglois de l'équipage de
son frere, pour voir s'ils quadreroient
tous dans leurs réponses au sujet des accusés : expedient, luy disoit-il, qui est
juste, & qui ne peut avoir rien de desagreable pour vous ; vous en punirez plus
hardiment les coupables, ou vous reconnoîtrez l'innocence, & n'aurez point à

s reprocher d'injuſtice contr'elle.
Ce qui fut fait. On fit venir cinq ou
Anglois, qui dépoſerent d'abord tous
tre les priſonniers François qui étoient
la priſe. Mais le Capitaine les ayant
acés de les faire mourir, s'ils oſoient
mentir, & les ayant même fait déja
cher au même endroit où nos pauvres
uſés avoient eſté ſuppliciés : auſſi-tôt
ngeant de langage, ils avoüerent que
prétenduë révolte n'eſtoit qu'une im-
ture, que ſon frere avoit forgée, &
ils s'eſtoient engagés d'appuyer par
nplaiſance pour luy, afin de luy ſau-
les reproches qu'ils méritoient de s'ê-
ſoûlés & égarés comme ils avoient
t. Alors le Capitaine nous marqua ſon
agrin de tout ce qu'il avoit fait ſouffrir
nos François; mais c'eſt toute la répa-
ion que nous en eûmes. Nous réſo-
mes entre nous d'en dreſſer notre pro-
s verbal, auſſi-tôt que nous ſerions en
erté, & de le préſenter à Mr de Phe-
peaux, General des Iſles de l'Amerique
ur le Roy : ce que nous avons fait.



## CHAPITRE VI.

*Converſation de l'Auteur avec Ador.*

CEpendant nous continuions notr route ; & comme nous n'avions au tre choſe à faire dans notre priſon, Ado & moy, que de nous entretenir, & d nous communiquer tous nos ſentimens & toutes nos idées, nous ne paſſions preſqu pas un moment, ſans goûter enſembl cet innocent plaiſir. L'eſprit & la ſcienc d'Ador y mettoit mille charmes pour moy ; & j'en eſtois avide au point que je ne paſſois pas un moment de ſilence à mon amy, & qu'afin de l'obliger de par-ler, je luy faiſois coup ſur coup mille differentes queſtions. Je ne rendrai point compte icy de toutes nos converſations ; je diray ſeulement qu'elles eſtoient preſ-que toutes morales, Ador m'avoit mis dans ce gouſt-là. Que nous importe, di-ſoit-il, de ſçavoir tout ce qu'enſeignent les Phyſiciens, ou les Mathematiciens ? les derniers trouvent beaucoup plus de certitude & d'évidence que les premiers dans leurs connoiſſances ; mais les uns ny les autres n'y trouvent point la veritable utilité qui leur eſt neceſſaire. On admire

talens, mais à quoy se réduisent-ils?
Arts les plus beaux qu'ils ayent dé-
verts & appris aux hommes, ce sont
doute la Médecine, l'Architecture,
a Peinture, la Navigation, la Poësie,
Arithmetique; car toutes les autres
nces sont renfermées en celles-là com-
leurs parties ou leurs effets.

Or, je demande si toutes ces lumieres
ous ces prétendus secrets ont contri-
de quelque chose au bonheur de
mme? au contraire, ils l'ont rendu
heureux, en le tirant hors de lui-
ne; ils ont multiplié ses besoins sous
exte d'y pourvoir, & luy ont substi-
des plaisirs trompeurs & dangereux
plaisirs purs & tranquilles qu'il peut
ver au fond de son cœur, & dans sa
on. Tous les chefs-d'œuvre des Pein-
& des Statuaires, l'élevation, la ri-
se, & la force des Bastimens, ou des
delles, les beaux & galans Ouvrages
Muses, les Boutiques de la Chymie,
Atteliers de la Marine, les Manu-
ures des Crystaux, ou des Draps:
es ces utilités prétenduës & si admi-
, n'ont point encore pû rendre sur la
e la santé, la liberté & la joye plus
munes qu'elles y estoient avant que
Physiciens & les Mathématiciens se

fuſſent mêlés de nous rendre heureux. J
ne prétends pas dire cependant que to
ces Arts n'ayent rien que d'inutile ou d
mauvais ; mais je dis qu'ils ont peu d
choſes de bon, & qu'il n'appartient qu
la Morale, de leur donner du prix, à
d'en faire de vrais biens. C'eſt elle q
met toutes choſes dans ſon vray rappo
avec le bien ſouverain, qui peut nou
rendre parfaitement heureux.

---

## CHAPITRE VII.

*Converſation de l'Auteur, d'Ador, & d*
*Surfé, Aumônier du Vaiſſeau Anglois.*

UN jour que nous en eſtions ſur cett
matiere, le Miniſtre Proteſtant, qu
eſtoit de notre converſation, dit à Ador
Vous ne parlez point de l'Hiſtoire ? que
jugement en portez-vous ? en regardez
vous l'étude comme un amuſement ? n
vous ſemble-t-il pas même, qu'elle fai
une conſiderable partie de la Morale ? I
n'en faut pas douter, reprit Ador, puiſ
qu'elle nous fait connoiſtre les hommes
& que par-là elle nous apprend ce qu
nous en devons attendre de bien & d
mal. Les hommes ſont pour nous l'ob-
jet le plus intereſſant de notre conduite

ſocieté & la reſſemblance que nous
ns enſemble, ſont pour nous un en-
ement & un attrait invincible, qui
s uniſſent à eux, & font dépendre en
lque façon notre ſort du leur. Les
nmes ſont, ou nos maiſtres, ou nos
rieurs, ou nos égaux, ou nos peres,
nos enfans, ou nos voiſins, ou nos
citoyens, nos amis, ou nos ennemis,
Rois, ou nos ſujets. L'Hiſtoire
s apprend à les connoiſtre dans ces ſi-
tions differentes; par conſequent elle
is marque comme il faut nous con-
re avec eux tous, & ce ſecret décide
bonheur de la vie. Vous voyez,
ûta Ador, que je conſidere ſur-tout
ſtoire par le ſoin qu'elle prend de
s peindre les hommes; les curioſitez
elle ſe répand ſur tous autres objets,
ntereſſent bien moins. C'eſt en m'ou-
nt le cœur & l'eſprit humain; c'eſt
la diverſité infinie des portraits
elle m'en fait, que je la trouve digne
mon attention. Et vous devez encore
er par-là qu'elle nous doit paroiſtre
ucoup plus agreable & plus utile,
ınd elle nous fait connoiſtre nos con-
nporains, en expoſant dans un beau
r à nos yeux tous leurs traits & leurs
actères. Si bien reprit Surfey qu'un

voyageur ne peut mieux faire à votr
gré que d'étudier & connoître à fon
tous les hommes qu'il a occasion de voi
en les saisissant par les traits originau
& singuliers qui les distinguent des au
tres, & une memoire abondammen
fournie de ces portraits curieux vou
paroît une recolte digne d'un homm
d'esprit qui voyage : je suis dans ce sen
timent continua Surfey & je m'en sui
fait une regle que je suis autant qu'i
m'est possible par tout où je me trouve
j'ay eu soin de grossir mon recueii
des observations que je fais sur les hom-
mes beaucoup plus que des descriptions
des terres & des clochers, des combats
ou des naufrages, à moins que dans les oc-
casions je ne retrouve l'homme dans
quelque point de vuë nouveau, si vous
voulez je vous liray dès ce moment
quelques-uns de ces caracteres histori-
ques que je me suis tracé, & j'espere
qus vous y trouverés quelques traits as-
sez curieux & assez propres pour donner
lieu aux reflexions interessantes qu'on y
peut faire sur le cœur humain, & sur
l'étude de ses vices & de ses vertus. Il
n'eut pas plutôt fait cette proposition
que nous le prîmes au mot, & sans au-
tre preambule il nous lut ce qui suit.

CHAPITRE.

# CHAPITRE VIII.

*rfey lit plusieurs portraits historiques.*

DAns le dessein que je forme de peindre les hommes qui me paroî- nt dignes d'attention, il est assez na- rel que je commence par le portrait un de mes meilleurs amis, les traits sont curieux, il se nomme Saintois, n'a point ce qu'on appelle une naïs- nce illustre ; mais son cœur est des us nobles. Son pere qui étoit un Mar- and passablement riche n'a rien épar- é pour luy donner une éducation di- nguée, & le fils n'a rien oublié pour profiter : amoureux de la gloire jus- es dans les moindres choses, il peut flatter d'en avoir goûté toutes les uceurs : il étoit brave, éloquent, roit, agile, vigoureux, de la plus bel- taille & de la meilleure mine, dan- nt bien, chantant encore mieux, iiant presque de toutes sortes d'instru- ens, faisant des armes & montant cheval en perfection ; mais ce qui

eſt beaucoup plus eſtimable & plus ra-
re, il étoit équitable & bien faiſan
quelquefois juſqu'à l'excés & toûjou
ſans oſtentation. Il n'avoit que 14. an
qu'allant joindre ſon Regiment où il éto
Enſeigne ſur les ſept heures du ſoir
fit rencontre dans un chemin creu
qui étoit près d'une forêt, de tro
voleurs qui auſſitôt le fuſil bandé ſur l
lui crierent de vingt pas qu'il eut à me
tre pied à terre ainſi que ſon valet, &
à leur laiſſer ſon équipage & tout c
qu'il avoit dans ſes poches. Saintois r
leur repondit qu'en fondant auſſitôt ſu
eux dont il en renverſa un ſur le carrea
d'un coup de piſtolet, & comme ſo
valet en eut fait autant à un autre, i
ſe virent bientôt ſans peril, le troiſié
me ayant pris la fuite auſſitôt : il alloi
continuer ſon chemin lorſque le voleu
qu'il avoit abbatu l'ayant prié de s'ap
procher de lui lui dit : les trois voleur
que vous venez de rencontrer, Mon
ſieur, étoient encore à leur apprentiſſa
ge & le déſeſpoir les y a portez, nou
ſommes tous trois freres, également dé
ſolez de nous voir ainſi que notre pere
qui eſt Gentil-homme, reduits à la der
niere extremité par la barbarie de no
creanciers, & n'ayant pû trouver de re

ede à son mal ni au nôtre dans la bour-
de ceux qui se disoient nos amis,
us avions resolu d'en trouver aux dépens
tous ceux qui nous tomberoient entre
s mains, jusqu'à ce que nous fussions
état de ne plus voir notre sort à la
scretion des hommes inhumains, après
oi nous étions resolus de quitter un
étier qui ne nous a jamais parû qu'-
nteux & detestable; je vous conjure,
onsieur, si le Ciel vous a donné une
e plus tendre qu'au commun des hom-
s quand vous passerez au village pro-
ain de ne point du tout parler de ce
i nous vient d'arriver à tous, & de
rmettre de plus qu'avec le secours de
tre valet nous puissions remonter sur
s chevaux & retourner chez nous,
i & mon frere en cas qu'il ne soit pas
rt de sa blesseure. Saintois touché de
discours accorda non-seulement ce
'on lui demandoit, mais même recon-
isit ces deux malheureux chez leur pe-
auquel il donna cent cinquante louis,
deux cens qu'il avoit, en lui faisant
croire qu'il avoit obligation de la vie
ses enfans, qui au peril de la leur,
oit-il, l'avoient tiré des mains des vo-
urs. Saintois m'a dit avoir vû ensuite
ns les troupes les trois freres sur le

pied des plus honnêtes gens de l'armé
& très bien établis, il ajoûtoit que l'un
d'eux l'ayant reconnu l'avoit abordé d'un
air de reconnoissance mêlée de crainte
& avoit voulu lui rappeller la memoire
de l'avanture ci-dessus, mais que lui
Saintois, avoit toûjours repondu com
me ne sçachant rien de ce qu'on lui vou
loit dire. Je lui ay reproché en cett
occasion & en plusieurs autres sembla
bles que par trop de generosité il s'ex
posoit à de grands inconveniens, il m
repondoit, qu'il vaut mieux être dup
& même victime de sa bonté qu'esclav
de sa prudence.

Voici un autre trait de cette bonté
Il joüoit fort heureusement & gagnoi
presque tout ce qu'il vouloit, ce qu
aidoit beaucoup à fournir à ses liberalitez
mais lorsque ceux qu'il avoit dépoüillés
trouvoient trop incommodez de leur per
te il ne manquoit jamais de leur faire re
venir au moins une partie de leur argen
sans qu'ils sceussent de quelle maniere
de quelle part ni pourquoi il leur éto
rendu. Je sçay d'origine qu'un jou
ayant gagné vingt-six mille livres à u
Officier fort honnête homme, mais pe
riche, & par consequent fort embarass
d'une si grosse perte, Saintois au sort

là seance s'en alla avec precipitation
z un Religieux de sa connoissance
e les mains duquel il remit dix mille
s, avec ordre de les porter incessam-
nt chez l'Officier en question, & de
dire que c'étoit un present d'une per-
ne qui l'estimoit, mais qui ne vouloit
être connuë, ce qui fut executé sans
jamais cette bonne action ait été
larée à d'autre qu'à moi qui l'ay sceu
Religieux. Je l'ay vû plusieurs fois
order quatre, six, dix Pistolles à des
s inconnus qui par bonheur pour eux
toient avisez de conter leur peines &
r besoins dans des lieux où il étoit,
ce qui est de singulier c'est qu'à l'air
t il faisoit plaisir, il sembloit que ce
lui qu'on obligeoit, la bonté étoit
caractere de son cœur, & la simplité
ui de ses actions. Ces deux vertus
oient en lui tout le merite du senti-
nt & de la reflexion, mais on ne s'en
percevoit point, on croyoit que ce
étoit que l'effet du temperamment, &
nvie qui ne poursuit volontiers que la
oire qui se connoît & qui joüit de son
lat, ne scavoit par où l'attaquer, tant
son exterieur badin & enjoüé on le
oyoit incapable de retour sur lui dans
bien qu'il faisoit.

Il sembloit en effet d'abord n'avo
d'autre passion que le plaisir & l'amus
ment, d'autant-plus qu'il avoit mil
talens pour se les procurer : la joye nai
soit dans un lieu dès qu'il y paroissoit
& son industrie féconde à la ranimer pa
tous les charmes de la nouveauté & d
l'esprit ni laissoit jamais place à la tie
deur ni au degoût, ses yeux seuls aussi dou
que brillans & qui sembloient toûjour
sourire, une serenité charmante qui re
gnoit sur son front, son action vive &
aisée suffisoient pour dissiper l'assoupis
sement que cause l'ennui, sans compte
les charmes de sa conversation où or
étoit égallement touché du son de sa
voix, de la finesse & du jeu de ses pen-
sées & de ses bons mots, ainsi que de la
justesse & de la précision de ses raison-
nemens. Je l'ay vû dans une partie de
campagne prendre vingt formes differen-
tes & toûjours agreables, qui successive-
ment rejoüissoient la compagnie d'une
maniere d'autant-plus picquante que la
surprise en étoit presque toujours, tan-
tôt il paroissoit en paysan & il en imi-
toit si-bien le langage, l'air, les manie-
res, la danse, le raisonnement, les postu-
res, que tout le monde y étoit trompé,
jusqu'aux paysannes auprès desquelles il

ngeoit & aufquelles il faifoit à croi-
u'il étoit du voifinage & qu'il étoit
à leurs devertiffemens du Diman-
pour leur faire l'amour & les deman-
en mariage : tantôt déguifé en Bo-
ien ou en Aftrologue il faifoit cou-
toute une ville après lui & à la fa-
r du jargon d'Horofcopeur, qu'il en-
doit à merveilles, il attrapoit mille
ets perfonneles du tiers & du quart,
chant leurs affaires d'amour, d'am-
on & d'interêts, & venoit enfuitte en
aler fes amis autant que la difcretion
ui permettoit. Il étoit admirablement
rni de tout ce qu'il falloit pour ces
es de déguifemens & de furprifes. Je
çai comme il avoit fait, mais il parloit
s les patois de France, fçavoit toutes
chanfons & toutes les danfes champê-
, joüoit des Goblets à merveille &
bloit avoir les mœurs de tous les états:
avoit été homme de Theatre il auroit
cé les meilleurs Comediens.
Avec un caractere fi charmant joint
merite qu'il avoit d'ailleurs, on peut
er qu'il plaifoit beaucoup aux Dames,
is par malheur pour elles elles lui plai-
ent peu, je dis même les plus belles:
eur trouvoit toujours quelque chofe
détruifoit l'impreffion que pouvoit

faire leur beauté : dans l'une c'étoit la fierté, dans l'autre l'ignorance; en celle-ci la soif de l'argent, en celle la l'amour du faste : dans la plupart peu de pudeur & de delicatesse & passablement de fausseté & de perfidie, & dans les autres une vertu trop sauvage & trop rude, presque dans toutes des caprices & des humeurs à faire perdre patience.

Il a aimé une fois en sa vie, & justement la personne à qui il s'est adressé étoit la plus propre du monde à lui persuader par son experience qu'il ni avoit point de femmes veritablement aimables. C'étoit une vraye beauté pour le corps, & en apparence son ame étoit pour le moins aussi belle. Pendans trois mois qu'il vit cette Venus assidûment il n'y decouvrit rien, ni dans ses actions, ni dans ses paroles, qui ne lui parût également raisonnable & charmant. La Princesse fut pendant tout ce temps d'une humeur parfaitement égale, toûjours gaye, toûjours complaisante & gracieuse elle perdoit au jeu sans impatience, elle parloit avec bonté à ses domestiques, passoit sans peine des huit jours entiers dans sa maison sans sortir & sans voir d'autre personne que Saintois, paroissoit peu curieuse de sa parure, peu entêtée de ses charmes

rmes, & enfin se livroit également
c pudeur, délicatesse & franchise aux
nsports de son Amant; ainsi Saintois
ioit alors qu'il s'étoit trompé, & qu'il
it enfin trouvé une femme capable
imer & de se faire aimer toute sa
par un honnête homme; mais à pei-
les trois mois étoient expirez dans un
doux enchantement qu'il lui fallut
onter : la Belle devint d'abord ja-
se, & il lui fallut essuïer toutes les
arreries & les orages de cette folle
sion; car ce n'étoit point une jalou-
tendre, languissante, taciturne; c'é-
t des fureurs, des injures, des re-
oches, & même par-cy par-là quel-
es petites égratignures qui commen-
ent à impatienter Saintois, lorsque
it à coup la Belle revenuë à sa pre-
ere scituation tranquille & enjoüée,
ommença de nouveau à faire avec
intois le personnage le plus tendre,
plus carressant & le plus délicat, ce
i les reconcilia; mais ce n'étoit qu'une
isse crise que ce moment de calme,
bien tôt le mal en prenant une autre
me n'en fût que plus terrible. La Belle
se guérit de ses convulsions jalouses,
'en tombant dans celles de la coque-
ie la plus insolente; ce n'étoit plus

que minauderies agaçantes pour tous ve-
nans, qu'airs devergondez, que dif
cours libres : elle ne gardoit aucun
bien-féance, & tout chapeau étoit bo
pour fes parties de plaifir, dans lefquelle
elle n'obfervoit ny repos ny mefure
Saintois étoit au defefpoir de cette con
duite, car il l'aimoit de bonne foy ; mai
enfin aprés avoir fouffert quelque temp
il prit fon party & la planta-là, fort re
folu de ne plus être amoureux de fa vie
& de goûter dans une parfaite libert
tous les plaifirs tranquilles qu'il pour-
roit trouver dans l'ufage diverfifié d
fon enjoüement & de fes talens, ainf
qu'il avoit fait jufqu'alors.

Je lui demandois un jour s'il croyoi
en effet qu'il n'y eut aucune femme ve-
ritablement aimable : non, dit-il, j
n'ay point cette idée, mais je ne veu
point me donner la peine d'en cherche
de ce caractere, parce que j'y perdroi
trop de temps, & qui pis eft, je pour-
rois m'y méprendre comme j'ay fait : i
s'eft tenu parole & n'a point aimé de-
puis : ce qui m'a paru toûjours incon
cevable dans un homme auffi tendre &
auffi vif que luy ; il femble qu'il fu
né avec l'amour propre, le plus Philo
fophe qu'on puiffe fe faire dans l'étud

n Epicurianiſme ſenſé & judicieux. plaiſir le conduiſoit comme tout le e des hommes, mais ce qui le diſtin- oit, c'étoit de ne s'attacher qu'à ce- qui vaut toûjours mieux que ce qu'il it coûter, & dont on peut joüir par it, & cet art heureux paroiſſoit l'ef- de ſon temperamment autant que ce- de ſes reflexions. Il diſoit ſouvent les hommes avoient inventé avec rit bien des ſortes de ſecrets, mais 'ils n'avoient jamais travaillé à celui ſe rendre heureux ; j'aime mieux, ûtoit-t'il, & je préfererois ſans heſi- (ſi on m'offroit cette alternative) merois mieux le ſort d'un Païſan, n, réjoüy & robuſte, que celui d'un nce, qui peut avoir le même tempe- nment & les mêmes qualitez, mais i ne peut jamais en joüir ſi facilement. ue ſi on m'objecte que mon choix en a ne marque aucun goût pour la ire, je réponds que je ne connois nt d'autre gloire que celle de me dre heureux ; car celle de rendre les res heureux, qui conſtamment eſt ſo- e & la ſeule digne de l'homme, ſe- t fauſſe elle-même, ſi je ne trouvois n bonheur joint au bonheur des au- s : & d'ailleurs on eſt bien-faiſant par

l'inclination, & non par le pouvoir de faire du bien.

Si ce qu'on nous dit des hommes du premier âge du monde eſt vray, on peut dire que la nature avoit formé Saintois de la trempe de ces premiers hommes : la nature dans ſa pureté & ſa ſimplicité, dominoit & agiſſoit dans toutes les idées de cet homme, dans ſes ſentimens, dans ſes expreſſions, dans ſon boire, dans ſon manger, du moins à fort peu de choſes prés : il étoit d'une ſincerité qu'on ne trouve point ; elle parloit hardiment par ſa bouche même ſur les choſes qui ne lui étoient pas avantageuſes ; elle ne ſe taiſoit que lors qu'elle auroit paſſé pour impudente & ſcandaleuſe : il diſoit ſans peine, je ſuis fils de Marchand, mon pere avoit telle Enſeigne, vendoit telles marchandiſes, &c. & cela avec naïfveté, mais à propos & ſans affectation devant mêmes des Officiers d'Armée les plus glorieux, devant les femmes les plus fieres de ſa connoiſſance. Les raiſons de ſa conduite en ce point, étoient qu'on ne gagnoit veritablement rien à ſe déguiſer & à ſe donner pour ce qu'on n'eſt pas, & enſuite que l'avantage de la naiſſance étoit purement politique & arbitraire, & nul-

nent naturel ; il prétendoit , comme
eſt facile de le connoître , que le nom
Gentilhomme étoit un nom de for-
ne & d'état , & non de merire & de
oire , ſe trouvant une infinité de gens
rtueux d'une naiſſance obſcure , & une
finité de Nobles qui ſont tres-impar-
ts & tres-vicieux. Au reſte l'air riant
nt étoit accompagné tout ce qu'il di-
t & tout ce qu'il faiſoit , empêchoit
ſots les plus fougueux de ſe ſoulever
ntre lui ; dans ces occaſions malgré les
éjugés ridicules dont le monde eſt
ein ſur le fait de la diſtinction & de
nportance.

Outre qu'il étoit auſſi intrepide que
odeſte , enjoüé , & qu'une épée ne
uroit pas mieux démenti que le meil-
ur ſyllogiſme , ainſi que quelques gens
nt reconnu à leurs dépens dans l'oc-
ſion ; car les gens les plus aimables ne
nt pas univerſellement aimez , il y a
s hommes qui ſemblent faits pour haïr
merite & lui nuire , & Saintois en a
ouvé.

Un jour un de ces ſortes d'animaux
i n'ont de l'homme que les paſſions
les erreurs , & qui fiers d'un vain
zard de naiſſance qui les a rendus
ches & puiſſans , ſe croient pleins de

lumieres & de vertus, & ne peuvent souffrir dans un roturier une vraye gloire qu'ils n'ont pas; cet homme (dis-je) ainsi fait voulu turlupiner Saintois sur son extraction peu noble, mais d'une maniére si forte, qu'on voyoit bien qu'il lui cherchoit noise : Monsieur, lui dit mon Ami, d'un air gay & assuré, quelle est vôtre intention dans le langage que vous me tenez, est ce pour me faire reconnoître icyq ue vous êtes Gentil-homme d'extraction & que je ne le suis pas, il faut que vous ayez une grande disette d'honneur, si vous vous contentez de celui-là, & vous n'aurez pas de peine à m'y faire consentir; je reconnois & vous cede tous les droits que la Police & les Loix ont attaché à vôtre naissance & à vôtre état. Est-ce pour vous venger de quelque tort pretendu que je vous ay fait, vous n'avez qu'à m'aprendre ce que c'est que cette injure, & je la repareray; car la noblesse ne m'a point appris à être in uste non plus qu'orgueilleux : enfin est-ce par zele pour le bon ordre & par charité pour moy ; craignez-vous que je n'oublie mon origine & le nom de mon pere, & que cet oubli ne me fasse faire quelque sottise; tout le monde pourroit vous garantir que

e tomberay dans aucune méprise là-
us ; il n'y a personne dans l'Armée
ne me connoisse pour fils d'un Mar-
nd, tant on me l'a entendu dire de
; tous vos ancêtres ont part à vôtre
ine : souvenez-vous aussi hardiment
celuy qui a précedé le premier Gen-
omme d'entr'eux, que je me sou-
ns du dernier Roturier des miens ;
s peut-être ou sans doute, pour
ux dire, ce n'est qu'une belle ému-
on qui vous sollicite de vous mesurer
c moy, & vôtre turlupinade n'est
un deffy adroit à qui de nous pa-
ra meilleur Citoyen & plus digne
servir le Roy ; allons il faut vous
ntenter dans un desir si noble, & dans
moment même il se leva & sortit en
ant à son Turlupin : Vous voyez bien
endroit de la Ville de . . ( la France
siegeoit alors & il faisoit fort chaud )
là une place admirable pour nous
ntrer nos Lettres de noblesse l'un à
itre ; je porte toûjours les miennes
ec moy, n'oubliez pas les vôtres, sui-
z-moy ou me precedez si vous pou-
z : comme il y avoit une quantité de
jeunes Officiers presens à cette propo-
on, il fallut y tauper, & l'antago-
te de Saintois ne pût reculer : il affecta

même un air fort déliberé ; mais Saintois le mena si prés du feu & avec tant de rapidité, que nôtre homme se trouva bien tôt hors d'haleine, & si abbatu de crainte & de fatigue aprés quelque moment de bonne contenance qu'il ne pût gagner sur luy, de figurer d'avantage dans une Scene si desagreable. Saintois appercevant sa manœuvre, ne pût s'empêcher dans le premier mouvement d'un orgüeil qui se venge, & qui triomphe de l'appeller plus d'une fois, & de luy dire en le turlupinant, qu'il prioit sa noblesse de vouloir bien secourir un peu sa roture ; mais bien tôt aussi modeste qu'à l'ordinaire, il le revit sans l'insulter.

Cependant l'Officier étoit enragé, & comme il appartenoit à gens de consequence, cette affaire fût funeste pour la fortune de Saintois, lequel n'eut pas plûtôt découvert l'injustice qu'on luy rendoit dans cette affaire, qu'il prît les devant de toutes les mauvaises significations qu'on lui pourroit dénoncer,& plein d'une indignation déterminée, quoy que tranquille, il ajusta ses affaires de son mieux, & sortit de France, malgré les facilitez que quelques personnes luy offroient de pouvoir se justifier & se main-

: il dit à ceux qui luy conseilloient
ester, qu'il n'y avoit plus de plaisir
ervir quand on n'étoit pas sûr de
re à ses Maîtres, qu'il ne vouloit pas
laisser la tentation de luy faire des
stices, ny luy s'exposer à les souffrir;
leurs, ajoûta t'il, est-ce du bien ou
a gloire qu'il s'agit de chercher? du
j'en ay déja assez, pour la gloire
n'en connoît que le nôm parmy ceux
la prisent le plus, & ce qu'elle a de
n'est pas attaché à une sorte d'état
d'employ plûtôt qu'à un autre; l'i-
gination que le monde se fait là-des-
, est l'une des plus grandes folies qui
egne. Je luy ay entendu dire à ce
et d'un air d'extase dont j'étois frap-
ah! qu'il y a une gloire douce &
e dans une certaine vie simple &
nmune, & qu'on est malheureux d'i-
orer ce secret!

Ainsi Saintois se retira avec envi-
400 mil livres en Lettres de Chan-
& Pierreries, il passa en Suisse,
Hollande, en Angleterre, & de-là
Suede, en Dannemark, en Prusse,
Vienne, à Venise, à Rome, & en
en Savoye, & il a eu l'agrément
ns toutes ces Cours d'y voir l'estime &
goût des plus honnêtes gens se dé-

clarer pour luy dés ſon arrivée, le ſolliciter à demeurer avec eux, & le prévenir de faveurs pour l'y engager : ſa ſocieté par tout a paru délicieuſe comme elle avoit fait en France ; on y'a été frappé de ſon caractere qui étoit celuy d'être bon & aimable au plus haut degré, & il n'eſt ſorty d'aucun lieu ſans y laiſſer des regrets tendres & vifs : il s'étoit fixé en Piedmont dans une vallée charmante où il s'étoit acheté une maiſon qu'il avoit renduë toute riante, & le vray rendez-vous des plaiſirs innocens & des jeux tranquilles. Tous les Païſans des environs l'aimoient comme leur Seigneur & leur Pere, & les gens de la premiere qualité ſe propoſoient comme une partie de plaiſir le plus exquis de le venir voir & de ſe renfermer dans le cercle d'amuſemens nobles, gracieux & ſpirituels, que ſa Philoſophie bien-faiſante & naturelle luy avoit fait, c'étoit toûjours un nouveau charme de voir ſa liberalité qui ne finiſſoit point, & qui prenoit chaque jour une forme nouvelle, pour ſe déguiſer & agir plus librement ; car comme il diſoit, les vertus ont beſoin du ſecret, & leur éclat leur nuit preſque toûjours.

Il eſt mort enfin à ce que j'ay appris,

ſa mort ainſi que ſa vie a été le
nphe de la generoſité, ainſi que de
ifference qu'il avoit pour les fem-
il a été victime de l'un & de l'autre.
ny les Gentilshommes voiſins du lieu
demeuroit Saintois, il y en avoit un
mé Barſino, qui avoit une jeune
toute des plus belles : un Cavalier
mé Lorcſtan la recherchoit en ma-
e, & il l'auroit obtenuë de ſon pere
avoit eu du bien ſuffiſamment : car
voit ſçû plaire à la Belle ; Saintois
bien-ſeance vint rendre viſite à cette
ille, & la jeune perſonne n'eut pas
ôt jetté les yeux ſur luy qu'elle en
int folle : l'Amant s'en apperçut &
plaignit ; ſa Maîtreſſe luy répondit
l ſe trompoit, mais l'air & la ma-
e de cette réponſe ne luy perſuade-
que d'avantage qu'il avoit raiſon
ſe plandre : il crut d'abord que Sain-
triomphoit de l'infidelité qu'on luy
oit ; mais l'ayant examiné il reconnut
ontraire, il vît que mon Amy bien
de répondre favorablement à la
ne Barſino affectoit & de la voir
insſouvent, & d'être tres-peu galant
fort diſtrait ou diſſipé en ſa preſence ;
ſi loin de s'en défier comme d'un
val, nôtre Amoureux luy confia au

contraire toutes ſes peines comme à un Amy, & Saintois qui aimoit fort ce Cavalier répondant à ſa confidence d'une maniere qui n'appartenoit qu'à luy, luy fit preſent de 100. mil livres pour le mettre en état d'obtenir ſa Maîtreſſe pour Epouſe : il l'épouſa en effet dés qu'il eut montré ſa nouvelle richeſſe à Barſino, ſa fille n'ayant ozé s'en dédire aprés avoir montré autrefois à ſon pere beaucoup d'empreſſement pour ce mariage ; mais la jeune femme reſolut de ſe venger & du Mary trop amoureux, & de l'Amant trop indifferent ; elle diſſimula ſon deſſein environ trois mois, aprés quoy une nuit que ſon Epoux devoit ſouper chez Saintois, elle ſe fit prier d'être de la partie, & y ayant été admiſe elle les empoiſonna tous deux pendant le repas, ſon mary qui en rechappa l'a fait punir de ſon crime, mais Saintois en mourut au bout de dix jours, aprés avoir fait voir par ſes actions & ſes paroles tous les ſentimens de religion qu'on pouvoit attendre d'un auſſi honnête homme, & avoir laiſſé tout ſon bien aux pauvres & à l'Egliſe par un Teſtament dont furent Executeurs les plus honnêtes gens de la Ville de....

Surfey s'étant arrêté dans cet endroit

dit : cette peinture que je viens de
faire eſt peut-être trop étenduë &
lâche pour un caractere hiſtorique
ant l'idée que je m'en fais, mais je
e ſuis pardonné en faveur de mon
ié pour Saintois, dont il me ſeroit
de rappeller toute la vie ; mais voicy
tres portraits qui ſont plus ſuccints
ui ont plus de rapport à ce que je
uis propoſé en faiſant mon Recüeil,
eſt de le remplir de caracteres ſin-
ers ; mais tous differens, autant qu'il
ſeroit poſſible, & dont les traits ne
ent qu'eſſentiels, ſans entrer dans
létail didactique, donnez moy en-
audience pour un moment : Voicy
ue porte la ſuite de mes Obſerva-
s manuſcrites.
J'ay connu une femme alors âgée
viron 35. ans, & ne ſubſiſtant que
nêtier qu'elle faiſoit, tantôt de porte-
à la halle & aux marchez, tantôt
emme de journée pour les blanchiſ-
es, & tantôt de Revendeuſe ambu-
ire de fleurs & de fruits ſur le pavé ;
ne dit qu'elle avoit été la plus jolie
onne de Paris, & aimée ſur ce pied-
les plus honnêtes gens, qu'entre-
es elle avoit été la favorite d'un
ſeiller d'Etat, homme d'eſprit &

d'un goût délicat, lequel ſe ſervoit d
ſes Conſeils dans ſes affaires, autan
que de ſa beauté & de ſes charmes dan
ſes plaiſirs : elle avoit encore cette pre
miere fois que je l'ay vûë beaucoup d'a
grémens dans le corps ; elle avoit de
yeux noirs à fleur de tête les plus dou
& les plus brillans du monde, ſes trait
grands & à la Romaine n'étoient poin
effacez, ſes couleurs fort belles étoien
encore vives & animées, ſes dent
étoient les plus blanches du monde & le
mieux rangées, & elle avoit le ris tou
chant & gracieux : ſon front chargé d
quelques rides & ſon embonpoint u
peu alteré avec certain air reſolu & ca
valier, étoient les ſeuls choſes qui con
venoient à l'état preſent où elle ſe trou
voit pour ſon eſprit : ayant eu la cu
rioſité de luy parler, afin de la con
noître par cet endroit, je trouvay qu'ell
ne ſçavoit ni lire ny écrire, mais qu'ell
n'en avoit pas moins toutes les con
noiſſances que donne le plus grand uſag
du monde aux perſonnes les mieux éle
vées & les mieux nées ; elle ſçavoit à
merveille tout le manege de la Cour &
le jeu des paſſions ; elle connoiſſoit le
vertus & les vices, & leurs plus déli-
cates differences, elle parloit de Reli

& de Politique beaucoup mieux
bien des gens qui passent pour n'y
pas ignorant ; on luy trouvoit là-
is certains traits sur tout & certai-
dées qu'on voyoit bien ne luy avoir
être communiquez , que par des
ts du premier ordre ; ce contraste de
ersonne & de sa condition me parut
matique & inconcevable : je trou-
seulement qu'elle étoit audacieuse,
& entreprenante & sans aucune des
lesses de son sexe , pour le faste , la
lesse & la reputation : & ces diffe-
& singuliers caracteres , me paroiss-
nt le commentaire & l'explication
irelle de la bizarrerie singuliere de
sort & de son personnage. Je luy ay
ndu dire , que la vertu & la gloire
ent plusieurs formes & toutes arbi-
es excepté la gloire & la vertu du
istianisme , & que les rolles extraor-
ires n'appartenoient qu'aux grandes
s ; que la figure que nous faisons
s le monde étoit l'affaire des hom-
dont le devoir étoit de voir si nous
ns dans nôtre rang , & que c'étoit à
qu'il s'en falloit prendre , si nous
ns plus malheureux que nous ne le
itions , mais que pour nous nô-
affaire étoit de regler nôtre cœur

& de le faire à l'épreuve des injustices & de la misere, en ne fléchissant sous d'autre joug que sous celuy de la necessité; elle ajoûtoit que l'assujettissement au qu'en dira-t'on, quand nôtre conscience n'est pas de son côté, est la plus sotte & la plus lâche servitude du monde; j'ay appris dans la suitte que cette femme étoit passée en Allemagne peu de temps aprés avec un Gentilhomme Allemand qui s'étoit épris du reste de ses charmes, & qu'ensuite ayant quitté cet homme qu'elle n'aimoit pas, elle s'étoit donnée à un Prelat de ce Païs, fort distingué en tout, lequel aprés l'avoir tenuë sur le pied de maîtresse pendant dix ans, luy avoit donné pour récompense la direction d'une Communauté de Filles où elle avoit signalé sa sagesse & sa pieté, & y étoit morte en odeur de sainteté deux ans aprés.

Elle avoit la réputation d'avoir été fort desinteressée & fort libre dans ses amours, ne s'étant jamais livrée à qui que ce soit pour de l'argent, & ne se faisant pas de peine de quitter un Amant riche qu'elle ne goûtoit plus pour un moins opulent qui luy plaisoit davantage; ce qui a sans doute encore contribué aux passages qu'elle a fait plus d'une

ne fois de l'aiſe & de l'abondance à
pauvreté.

Voicy ce que m'a raconté la Barre,
eſt un de mes amis, d'une avanture
il a eue.. Dans mon voïage d'Alle-
gne, m'a-t'il dit, j'eus pour compa-
e juſqu'à Vienne un homme qui ſe
nmoit Savila, & qui me paroiſſoit
tout homme de diſtinction, car ſans
npter ſa mine & ſa taille qui étoient
plus grandes avec un embonpoint
une phiſionomie qui en relevoit la
bleſſe, il avoit encore tous les agré-
ns du bon ſens le plus délicat & de
ſage du monde le mieux entendu :
avoit avec luy ſa fille nommée Ba-
e, laquelle étoit la plus aimable per-
ne de ſon ſexe que j'aye vûë : ſa
uté qui étoit parfaite avoit pour ca-
tere ſingulier d'être la plus touchante
beautez ; aux premiers regards qu'elle
is jettoit, vous euſſiez crû d'abord
r dans ſes yeux l'amour qui vous
doit les bras, enſuite il ſembloit que
pudeur s'y oppoſoit avec toute ſon
terité, & enfin on reconnoiſſoit que
raiſon avec la politeſſe & l'eſprit,
cidoit de tous ſes ſentimens & de
manieres ; ainſi l'eſtime ſe déclaroit
ur elle, autant que l'amour & la

paſſion qu'elle inſpiroit , étoit de ces paſſions auſſi raiſonnables qu'impetueuſes , qui ne laiſſent aux honnêtes gens ny liberté ny ſcrupule , & qu'on croit devoir éterniſer pour ſon honneur autant que pour ſon plaiſir. Je l'éprouvay par moy-même bien tôt , j'en devins amoureux éperdûment ; & par conſequent je me trouvay d'abord le plus miſerable des hommes , dans la crainte que j'eus que la condition , les biens & les idées de cette belle fille ne fuſſent au deſſus de ma fortune , & ne ſe trouvaſſent contraires à l'idée que j'avois d'en faire ma femme. Cependant ma crainte fut bien-tôt diſſipée , je vis cette belle fille répondre avec une reconnoiſſance tres-tendre & tres-naturelle à tous mes empreſſemens , & ſon pere les approuver & m'en tenir compte d'une façon à me remplir de la plus douce eſperance ; car il me déclara plus d'une fois d'un air à me faire entendre que je pouvois profiter de la déclaration , que ſon intention étoit de donner ſa fille & tout ſon bien à un homme d'honneur & de merite , ſans aucune reflexion ſur ce qui pourroit luy manquer d'ailleurs , & l'aimable Batilde qui étoit preſente à ces diſcours , me paroiſſoit y conſentir de

cœur, je la trouvois seulement alors
s contrainte & plus timide qu'à
dinaire ; mais comme elle n'en étoit
moins tendre, je ne m'avisois pas de
craindre ny de rien soupçonner, &
n'ouvris sans differer au pere & à la
, sur la resolution où j'étois de de-
ir, si je pouvois, gendre de l'un &
ux de l'autre.

A cette déclaration ouverte, Savila
troubla, puis se remettant me dit :
ous faudra acheter mon alliance,
nsieur, peut être plus cher que vous
pensez & tout l'amour que vous avez
ir ma fille, la consideration de tous
charmes & de son bien, ne tiendra
t-être pas contre ce que je vais vous
prendre de son pere. Je suis homme
onneur, & je défie personne de dire
de prouver le contraire ; cependant
suis ce qu'on appelle dans monde in-
ne & abominable, je suis Boureau de
n mêtier, on m'a connu pour tel
ns les Villes de . . . & de . . . & la
bité dont je me suis picqué dans cette
ce, qui semble n'appartenir qu'à un
quin, n'a servi qu'à me faire con-
tre davantage, ainsi que la beauté &
lucation de ma fille & mon bien
est fort considerable, car j'ay plus

de cent mille écus : il étoit temps que je quittaſſe une profeſſion ſi odieuſe , & dans laquelle je ne ſuis entré que par les raiſons que je vous apprendray tantôt ; j'ay ma fille à pourvoir , & ma fille m'eſt chere plus que toute choſe ; j'ay pour cela entrepris de luy trouver un mary qui fut capable de l'aimer comme elle merite malgré la connoiſſance de ma condition que je croy ne luy devoir point cacher , afin qu il n'y ait plus d'excuſe au dégout qu'il pourroit prendre pour elle par une délicateſſe tardive ; dans ce deſſein j'avois reſolu d'aller demeurer en Pologne , afin d'y pouvoir plus facilement paſſer pour ce que je ne ſuis pas , non aux yeux de celuy que je prendray pour gendre , que je ne veux point tromper,mais aux yeux des autres , & cela pour l'amour de luy-même ainſi que de ma fille ; c'eſt à vous de voir preſentement ſi mon alliance vous convient.

Ce diſcours me troubla d'abord & me fit de la peine , diſoit la Barre , mais j'étois ſi amoureux de la fille , que je fis grace de tout au pere , & que je fus fort ingenieux à ne luy rien trouver de mépriſable : ainſi je répondis à Savila qu'il pouvoit compter ſur moy ,

me ſur un gendre qui toute ſa vie
neroit & l'honoreroit ainſi que ſa
, plus que toutes choſes au monde.
rs Savila me dit en m'embraſſant
transport & la larme à l'œil ; j'oſe
que je vous en eſtime davantage,
nd je vous vois capable de me juſti-
dans vôtre eſprit, & de ne vous point
ter à ce que vous dicte la prevention
tre les gens de mon état : Permettez-
en me loüant de blâmer tous les
mes des erreurs & des préjugez in-
s dans leſquels ils donnent ; j'ay été
rreau & j'ay fait mon devoir, qui eſt
mme dans tout autre état qui puiſſe
anter de la même choſe ! j'ay executé
obéïſſance ce que m'ordonnoit la
ice, mais avec tous les ſentimens
xigeoient la compaſſion & la charité
étienne : J'ay donné à tous ceux que
lois ou que je fuſtigeois de quoy les
duire & les ſoulager, je n'ay jamais
ſé l'aumône à aucun pauvre, j'ay
rre les familles qui cachoient leur
gence, & je les ay ſecouruës par
mains tierces, je n'ay jamais man-
au Service Divin, & je n'y ay ja-
s aſſiſté qu'avec l'humilité du Pu-
ain, je n'ay jamais levé les yeux ſur
tre femme que la mienne, je n'ay

jamais passé les bornes de la modera-tion dans mon boire & dans mon man-ger, j'ay observé tous les jours de jeûne & d'abstinence ordonnez par l'Eglise, & qui plus est j'ay bû avec patience toute l'ignominie attachée à ma condi-tion; je ne vous fais point ce détail de ma conduite pour me parer d'une vaine gloire à vos yeux, un homme qui est capable d'embrasser la profession de Boureau ne doit pas être vain; c'est pour rendre honneur à Dieu qui peut se communiquer à ceux mêmes qui pa-roissent moins dignes de la societé. Je vous diray même par cette raison que je ne me suis trouvé veritablement de religion, que depuis que j'ay paru re-noncer à l'honneur du monde par mon état, il faut vous apprendre comme j'y suis entré.

Je m'étois marié par inclination, & j'aimois ma femme de la maniere la plus forte, je voulois la rendre heureuse, & je n'avois que peu de bien, c'étoit un grand embarras, car je voyois & je l'é-prouvay dans la suite, que la plupart des états qui sont propres à amasser promptement des richesses sont dange-reux pour la conscience, & que les au-tres qui peuvent convenir à un honnête

ne sont steriles ou ne fournissent
de quoy subsister simplement ; il y
peu où l'on puisse en même temps
facilité faire son salut & sa for-
, & dans ceux-là il faut des talents
ne étoile que je ne me trouvois pas :
ivis donc d'abord la necessité qui
jetta dans les commissions , mais
sortis bien-tôt en fremissant des ma-
s infames & des tentations de vols
s'y trouvent ; je passay ensuite au
ce d'un grand Seigneur avec qui je
s pas long-temps , parce qu'il fal-
être son Mercure infatigable & à
e épreuve , sujet à essuyer les plus
ux caprices & à servir les pas-
les plus insensez. Si je n'avois
t eu de femme ou que je ne l'eus-
as aimée comme je faisois , j'aurois
-tôt pris le parti de la guerre , en
bornant au seul agrément de la gloire
s'y trouve ; mais encore un coup je
ois être riche pour la mettre parfai-
nt à son aise : ainsi aprés avoir de-
ré long temps sans rien faire , &
r ainsi épuisé ce que j'avois de res-
ces , & aprés avoir perdu patience
les contradictions & les contre-temps
j'essuïois dans quelques autres partis
j'avois pris, l'idée de me faire Bour-

reau me vint & je la ſuivis, me propo-
ſant ( ainſi que j'en ſuis venu à bout)
d'y amaſſer du bien & d'y conſerver en
même temps le veritable honneur qu
eſt toûjours attaché à la vertu & à l
Religion ; à la verité la mort de ma
femme & l'enfance de ma fille, n'on
pas peu aydé à me faire vaincre ma re
pugnance pour cet état dans lequel en
fin je ſuis devenu riche, ayant eu l
ſoin de mettre à profit dans le com
merce tout ce que je gagnois : encor
une fois c'eſt à vous de voir ſi un homm
comme moy vous convient pour beau
pere. Au reſte, ma fille ignore le ſecre
que je viens de vous apprendre, j'ay eu
ſoin pour le luy cacher de la faire éle
ver juſquà l heure qu'il eſt dans un Con
vent dont je la viens de tirer ; ſi vou
l'aimez vous ferez comme moy, vou
la laiſſerez éternellement dans l'igno
rance ſur ce point. Je luy proteſtay
tout de nouveau que rien ne me dégou
toit dans ſon alliance, & qu'au con
traire tout m'y charmoit, & qu'au reſt
je ſuivrois tous ſes avis.

Ainſi nous ne ſongeâmes plus qu'à
nous mettre en état de celebrer mon
mariage, & j'avois le plaiſir de voir que
ce bon-homme ainſi que ſa fille, s'en
faiſoient

ent un qui brilloit dans toutes leurs
eres & leurs actions, de l'esperance
étoient de me voir dans leur fa-
; bien-tôt ils eurentun domesti que
lus propres, bon équipage, bons
les, bonne table, & le tout à
intention pour me faire honneur &
ndre heureux ; il me suffisoit pour
ontent de la possession de l'aimable
le, qui commençoit à aimer aussi
ment que moy & en qui je dé-
rois tous les jours de nouveaux
nes, je luy trouvois des mœurs les
pures, une raison la plus délicate,
it le plus orné, sans compter des
auxquels je ne m'étois pas attendu;
voit une voix divine, joüoit de
urs sortes d'instrumens, sçavoit fort
ent l'Histoire & la Fable, & par-
res-bien la Langue Italienne, enfin
enchanté de mon sort, lors qu'il
gea tout d'un coup.
on beau-pere futur deux jours avant
marqué pour mon mariage, reve-
de faire ses dévotions dans une
de Religieux, trouva en son che-
un criminel qu'on menoit au sup-
, le Boureau qui le conduisoit avoit
alet de Savila & le reconnut, il le
, & luy dit que s'il vouloit luy faire

plaisir il viendroit dîner chez luy · qu'il
tâcheroit de le bien regaler & qu ils re-
nouvelleroient connoissance. Savila vou-
lut feindre de ne pas connoître ce Bou-
reau, & il faisoit d'autant plus d'efforts
pour cela, que deux bons Bourgeois se
voisins étoient presens au mauvais com-
pliment qn'on luy faisoit, mais la ma-
niere dont il se deffendoit étoit si em-
barrassée, qu'il n'en persuada que mieu
la verité qu'il vouloit combattre, d'au-
tant plus que le Bourreau indigné de l
délicatesse de Savila, luy fit un détail d
faits qui ne marquoit que trop qu'il l
connoissoit.

Bien-tôt les témoins de cette ren-
contre la publierent, & tout Vienn
sçut avant la fin du jour, que Savila ce
étranger nouvellement arrivé, qui avo
si bon air & qui faisoit une si belle fi-
gure avoit été Boureau; mais ce qui l
fit plus de peine ainsi qu'à moy, c'e
qu'enfin le bruit parvint aux oreilles c
Batilde, & qu'elle fut instruite d'un
funeste secret. Elle prit aussi-tôt son pa
ty, & resoluë de se renfermer pour ja-
mais dans un Couvent; je m'y oppos
en vain, de tous mes efforts: en vain
luy jurai qu'elle ne m'en seroit pas moi
chere, & qu'elle me paroissoit si est

ble, que je la prefererois à la fille
n Roy : en vain je pleuray, je gemis,
la menaçai de me tuer. Elle ne quitta
int son dessein, & sçut même m'y
re entrer, tant elle sçût employer de
ces & de charmes pour me faire voir
'une fille délicate comme elle, ne pou-
it point en prendre d'autre dans une
reille occasion, & que tout l'amour
e nous pourrions avoir l'un pour l'au-
, ne pouvoit jamais tenir long-temps
ntre de semblables dégoûts. Ainsi dés
lendemain nous partîmes de Vienne,
nsi qu'elle en avoit prié son pere, &
s que nous fûmes arrivez à .... elle
manda l'habit de Religieuse au Cou-
nt des .... & le receut en y portant
mil écus pour dote ; quatre jours
rés son pere en fit autant dans le Mo-
stere de ... qui est dans la même Ville
quel il donna 30. mille livres, aprés
avoir distribué prés de 200. mille aux
uvres & aux prisonniers. Il me voulut
re present de trente mille écus, mais
le refusay ; je ne songeai qu'à partir
cessamment & à pousser mes Voyages
plus loin qu'il me seroit possible, pour
siper le chagrin mortel que m'avoit
usé le mauvais succés d'un amour si
dre & si cher.

Surfey s'arrêta en cet endroit, & nous dit : je croy qu'en voilà assez pour cette fois, nous recommencerons quand vous voudrez : pour le present on nous annonce des choses qui interressent plus nôtre attention ; en effet on découvroit trois Vaisseaux François qui étoient élancez sur la côte où ils étoient venus pour la traite des Negres, & nos Anglois se preparoient à les attaquer, l'ordre fut donné un moment aprés pour cette attaque ; on força de Voile & on les chassa jusqu'au lendemain aprés midy qu'on en prit un nommé l'*Industrie*, & commandé par M. Verdier, & les deux autres s'échaperent. Aprés cette capture, les Anglois pour diminuer le nombre de Prisonniers François qui se trouvoient sur le bord où j'étois, nous firent passer Ador & moy avec une vingtaine d'autres dans un petit Bâtiment nommé le d'*Artre*, monté de 8. Canons & de 25. hommes d'Equipages : & afin que nous ne fussions pas en état de les embarasser par quelque revolte : on nous jetta au fond de cale avec les fers aux pieds, en nous joignant deux à deux, scituation affreuse, où nous souffrîmes plus que je ne puis dire, un Prisonnier ne pouvant se remüer, sans que son Compagnon se remuast en

e temps & l'un & l'autre ne le pou-
sans se trouver tres - incommodés
ers qui étoient fort gros, sans comp-
dégoût & l'horreur de l'air sombre ;
ffé & empesté que nous respirions
ce cachot , & la faim & la soif
n nous y fit souffrir : car nous n'a-
s que deux onces & demie de bis-
par jour avec un verre d'eau cha-
, & il faisoit un chaud épouventa-
Nous fûmes dans cette situation de-
le vingt-cinquiéme Janvier jusqu'au
ze Février, ce qui épuisa tellement
atience de quelqu'un de nos compa-
ns, que sans Ador & moy qui les
mpêchâmes , ils auroient mis le feu
Vaisseau pour finir leurs miseres par la
t ; nous étions en état de leur donner
lque consolation, parce que nous ne
frions pas tant : une jeune fille An-
se que le Capitaine de ce Vaisseau
it amenée avec luy, & à qui Surfey
s recommanda en nous séparant, ayant
soin de nous, & nous ayant obte-
la liberté d'aller quelquefois respirer
le Pont, où Ador la réjoüissoit par sa
versation & son chant, & nous pro-
ant outre cela de temps à autre quel-
s secours de viande, de biscuit, &
me de vin.

Cependant nous pensâmes perir ce même jour d'une autre maniere, un flot qu'on appelle un Dragon d'eau attaqua nôtre Vaisseau & pensa l'abîmer, c'est une espece de tourbillon gros comme une petite Ville, lequel se forme dans la Mer, & se roule entre deux eaux, si on n'y prend garde un Vaisseau tout à coup surpris & accablé des vagues qu'il souleve & qu'il lance, se couche, se renverse & s'enfonce dans la Mer; celui-ci nous creva plusieurs voiles, & fit horriblement pencher nôtre Vaisseau sur le côté de Stribord, nous nous en sauvâmes en le crevant à coups de Canon, qui est le seul remede en pareil cas.

---

## CHAPITRE IX.

### *De la Ville de Sestre sur la côte de la Guinée en Affrique.*

LE 27. nous moüillâmes par les douze brasses fond de vase, au bourg ou Ourade de Sestre, qui est scitué sur la même côte de Guinée par les 25. degrez du Nord, où nous prîmes

rafraîciſſemens & reſtâmes juſqu'au
me Février
à tous les Vaiſſeaux Anglois s'étant
mblez, nous retrouvâmes Surfey
Miniſtre Proteſtant, qui nous
ura la liberté de deſcendre & de voir
ïs. On nous mit dans une Chaloupe
nous entrâmes à la ſuite du Capi-
Anglois dans la Riviere de Seſtre
eſt aſſez belle Ce Capitaine alloit
ſalüer le Roy du Païs, & lui de-
der à la faveur de quelques preſens,
ermiſſion de prendre du bois ſur ſes
res; nous vîmes ainſi Seſtre, qui eſt
Bourg ſcitué ſur le bord de la Mer,
poſé d'environ cent caſes de Negres
z bien bâties & peuplées; dés que
re Chaloupe y fut abord, le Miniſtre
Roy qui y fait ſa reſidence, vint au
ant du Capitaine Anglois, le ſalua
e mena dans ſa caſe qui eſt beaucoup
s grande que les autres, on nous ap-
ta pour rafraîchiſſement des fruits du
s. Je remarqué une aſſez grande place
rée dans le quartier du Miniſtre, où
peuples ont coûtume de tenir Con-
; j'y vis alors plus de trente Negres,
, à ce qu'on me dit, diſputoient entre-
ſur le Dieu qu'ils adorent, qui
t autre choſe qu'un Serpent, il ſe

trouve de ces animaux en grande abon-
dance & d'une grosseur considerable dans
le Païs : on les voit rouler dans tous les
Villages, & entrer familierement dans
les cases des Negres qui ont grand soin
de les nourrir ainsi que je l'ay veu au
Royaume de Juda en Affrique aussi bien
qu'à Sestre.

Aprés avoir visité ce lieu, nous nous
embarquâmes sur nôtre Chaloupe, &
continuâmes à monter la Riviere pour
nous rendre auprés du Roy même de ce
Païs ; il demeure environ une lieuë
dans les terres. Dés que nous y eûmes
mis pied à terre nous vîmes paroître plus
de mille Negres qui venoient au devant
du Capitaine pour nous conduire chez le
Roy, nous le trouvâmes dans son Pa-
lais couché sur des nattes, ayant à ses
côtez deux douzaines de ses femmes ; dés
qu'il nous vit, il se leva & vint au de-
vant du Capitaine Anglois, qui s'avança
de son côté & lui fit la reverence, ainsi
que nous tous qui le suivions ; ensuite il
nous fit asseoir sur des nattes qui sont
les sieges du Païs, & nous fit servir
par ses domestiques des Figues, des Ba-
nanes, des Patates, & des Ananas pour
nôtre dîner, n'ayant rien de meilleur
à nous offrir : mais nous avions eu soin

orter des provisions : l'habillement
e Prince étoit à peu prés comme ce-
d'Arlequin de toutes sortes de cou-
; & passementé de plusieurs livrées :
air n'en étoit pas moins grave &
eux. Nous le vîmes manger, ainsi
plusieurs de ses sujets, & nous trou-
nes qu'ils le faisoient d'une maniere
avide & fort mal propre, ajoûtez
ela quantité de grimaces & de con-
sions, dont ils jugent à propos d'ac-
npagner cette action, ce qui n'est
une petite tentation de rire à leurs
pens, mais dont il faut bien se donner
garde, car ils n'aiment point le mé-
s, non plus que les autres hommes,
ils ne se feroient point un scrupule de
n venger par quelque coup secret, s'ils
le pouvoient autrement; une de leur
ndes qualitez étant d'être dissimulez
tant que vindicatifs.

Ils ne sont pas moins jaloux : les
nmes du Roy le servoient à table, &
es craignoient si fort sa jalousie, qu'el-
n'osoient jetter les yeux sur nous,
rce que s'il s'en étoit apperçu, il n'y
roit point eu de remission pour elles;
dultere & tout ce qui y a rapport étant
goureusement puni chez ces peuples.
u reste il y a parmy eux des hommes

trés-bien faits & des femmes fort belles, à la peau prés qui eſt noire.

Nous nous mîmes à raiſonner ſur ce que nous voïons Ador, Surfey & moy, & chacun de nous faiſoit ſa reflexion ſur le caractere ſingulier de ces peuples : qui ſont les premiers hommes, diſoit l'un, qui ſont venus habiter ce Canton aride & brulé ? quelle fut leur raiſon en fixant leur ſéjour dans un pareil climat, lors qu'ils pouvoient en choiſir tant d'autres plus beaux ? Fut-ce pour fuïr des Ennemis, & pour joüir de la ſolitude & de la liberté, ou dans la vûë de ſe faire une domination à l'exemple de celles qu'ils voyoient établies ailleurs ? Sont ils venus dans cette region toute de ſuite, d'un même pas & ſans interruption dans leur chemin, ou ſi c'eſt par progrez & à meſure que le premier lieu de leur habitation ſe trouvant trop peuplé, ils s'en déchargeoient par des Colonies qui paſſoient ſucceſſivement à la Terre la plus prochaine ? Croyons-nous que nous autres Européens puiſſions nous faire ainſi tout d'un coup à l'air & au Soleil de ce Pays ſi different du notre ? Mais pourquoy, diſoit l'autre, ces peuples n'ont-ils pas entrepris de rendre leur habitation plus

ble & plus fertile qu'elle n'est ?
n d'entre-eux depuis le premier
'à present, n'a-t'il rien vû dans
res Terres qui pût luy faire desirer
son séjour leur ressemblât ? N'y a-
pas même des endroits chez-eux,
beaux, & plus heureux que d'au-
& cette connoissance jointe au goût
rel pour une scituation agreable
eur a-t'elle jamais fait naître au-
des idées par où les Arts ont com-
cé pour y parvenir ! La terre leur
ne des fruits, elle peut encore leur
donner d'autres : il s'y trouve du
& de l'eau, ils en sçavent l'usage,
vient qu'ils se sont bornez aux pre-
es & simples utilitez qu'ils y ont
vé, & qu'ils n'y ont pas ajoûté
le travail & l'industrie ? en un mot
vient que le desir de conserver sa
& d'en joüir, se trouve moins sça-
parmi eux que parmi nous : car
n ils pensent & raisonnent ainsi que
les autres hommes, & sur tout ils
sont pas moins sensibles à la peine
u plaisir ; peut-être est-ce sagesse,
renions-nous ensuite, que cette vie
ple & negligée qui nous choque en
, notre partage est de sçavoir acque-
, le leur est de joüir : leur joüissance

n'est pas si diversifiée, mais elle coût moins : il ne s'y trouve point de raffinemens, mais en faut-il pour la nature ? l'experience fait voir que les homme peuvent vivre de fruits & d'eau, que l sommeil peut les délasser sur une natt ainsi que sur le duvet & le lin, qu'un caverne les met à l'abry des orages & de la foudre, encore mieux qu'un Palais : que les Bergers sont plus sains & plus robustes que les Rois : qu'ils goûtent de tous les plaisirs des sens aussi bien qu'eux, & même plus sensiblement qu'ils joüissent & d'une maniere plu vive, de ceux de l'amour, de la curiosité, de la nourriture, de la promenade, leur ame qui est bornée a moins d'objets les saisissant mieux & n'en empoisonnant jamais la douceur par le desir d'en outrer l'usage.

Ainsi le gain que nous croyons avoir fait pour nôtre felicité par les découvertes de la molesse & du luxe, est effectivement une perte. Nous avons en cela troqué comme des sots des satisfactions simples, mais pures, durables, indépendantes des phantaisies, des modes, & des évenemens, que nous pouvons enfin nous procurer par tout, & qui n'ont rien de fâcheux ny de cri-

dans leurs circonſtances, leurs
& leurs ſuites contre des ſatisfac-
compoſées avec travail & à grand
qui ſe détruiſent les unes les au-
que peu de perſonnes peuvent ſe
rer, qui dépendent d'un hazard
ieur à nos deſirs & à notre pou-
naturel & qui ne vont jamais ſans
rs, ſans crainte, ſans repentir. Ces
es donc qui ne ſont point dans le
ie inſenſé où nous ſommes ſur cet
e; doivent-ils en être moins eſti-
de nous, lorſqu'au contraire ils doi-
nous en paroître plus dignes d'en-

ſt ainſi que raiſonnoit Ador; mais
noit-il, ſi c'eſt un bien pour eux,
ne il en faut convenir, d'ignorer nos
es prétenduës & nôtre faſte, cela
ffit point; & je voy avec compaſ-
d'autres endroits par où ils ſont
eureux. Ils ont un inſtinct juſte &
pour cette vie; mais ils ont une
n tenebreuſe ſur le fait de l'immor-
; la même nature qui les a retenus
l'ordre par rapport à leurs corps
n'ont point accablez de nouveaux
izarres beſoins; les a aſſujettis à
s ſes foibleſſes & ſes erreurs, au
de leur ame à laquelle ils ne ſont

aucune attention, qu'ils ſemblent
pas connoître & qu'ils proſtituent ind
gnement à des objets ridicules dont
ſont leurs dieux ; ainſi ce qu'ils ſemble
avoir de ſageſſe n'eſt qu'un heureu
hazard pour les bagatelles, mais qui
s'étend point à leurs plus grands int
reſts & à leur affaire capitale, & q
nous laiſſe toûjours le droit de les rega
der moins comme des hommes que com
me des bêtes, d'autant plus malheureu
qu'ils retrouvent aſſez de raiſon pou
connoître le crime & trop peu pou
aimer la vertu. Mon ambition, ajoû
Ador, ſeroit d'être aſſez puiſſant pou
armer une Flotte nombreuſe, &
remplir d'hommes ſages & braves, av
leſquels je pûs faire la conquête de c
Pays & en changer heureuſement tou
la face, en y introduiſant les meilleur
Loix & les plus belles connoiſſances
la Religion. Je ne ſçay point commen
pareils projets n'entrent point dans l
tête de nos Princes qui ſont amou
reux de la gloire, rien ne me paroîtro
plus glorieux que l'execution d'une ſem
blable enterpriſe.

C'eſt de cette maniere que nous paſ
ſions le temps à nous entretenir de c
peuples, n'ayant rien de mieux à fai

ce ſujet ; car nous n'avions pas la li-
rté de nous écarter & de courir com-
e nous l'aurions bien voulu, pour nous
ſtruire plus à fond de leurs mœurs, de
urs coûtumes, de leur habitation, ou
leur gouvernement.

---

## CHAPITRE X.

*uite du Voyage de l'Auteur, la liberté luy eſt renduë & à Ador, ils quittent Surſey, & partent pour la Martinique. Deſcription d'un Poiſſon monſtrueux.*

DE's que nos Anglois dont nous étions toûjours priſonniers eurent
it ce qu'ils avoient à faire, ils remi-
nt à la voile, & prirent la route du
ap de Corſe, éloigné de Seſtre d'en-
iron 250. lieuës : Quand nous fûmes
la côte de la Malaguette, nous decou-
rîmes un Vaiſſeau François accompa-
né d'une priſe qu'il avoit faite, chargée
e Negres ; & auſſi-tôt les Anglois pri-
ent le party de luy livrer combat. Ce
aiſſeau François étoit le Ceſar de
antes, commandé par le Sieur de Caſa-
y & monté de vingt Canons & de cent
inquante hommes d'équipage, lequel

aprés avoir eu la chaſſe & s'être deffendu pendant vingt quatre heures ſe rendit avec ſa priſe.

Ce jour malheureux pour le Sieur Caſaly fut heureux pour Ador & pour moy ; ce Capitaine Anglois ayant ordonné de nous tirer de nôtre fond de cale & de nous ramener ſur ſon bord avec l'agrément de n'être plus priſonniers, pour ainſi dire, que ſur nôtre parole, dequoy Surfey qui nous aimoit veritablement parut charmé, d'autant plus qu'il y avoit beaucoup contribué.

Le 22. Fevrier nous moüillâmes au Cap de Corſe qui eſt ſur la même côte de Guinée, & diſtant d'environ 40. lieuës du Royaume de Juda ; ſur ce Cap on y trouve des Hollandois, des Danois, les Anglois y ont quelque choſe mais peu ; les Hollandois y ont un Fort muni de quatre-vingt pieces de canon avec trois cens hommes, bien bâti, & bien ſcitué pour garder les mines d'or qu'ils y ont découvertes, & qui ſont environ quinze lieuës avant dans le Pays ; les Danois y ont auſſi quelques Mines & un Fort ; mais cela n'eſt pas ſi conſiderable, le reſte des Habitans eſt composé de Noirs ; nous reſtâmes là juſqu'au douze de Mars, les Anglois

y partagerent

artagerent entre-eux Officiers, Ma-
ts, Pilote & Soldats, tout le butin
ls avoient faits sur les François en
ant, & eurent soin d'y celebrer le
venir de leurs Victoires en se saou-
honnêtement pendant plusieurs
rs : j'avoüe que je m'ennuyois fort de
e sorte de joye quand ils s'y li-
ent : cela aigrissoit beaucoup le
grin de nôtre prison & l'impatience
nous voir libres ; nous n'eûmes ce
heur que lors qu'ils partirent du
de Corse ; ce jour là ils nous mi-
Ador & moy avec plusieurs autres
une des prises qu'ils avoient faites
mmé l'*Industrie*, & nous dirent qu'on
s alloit transporter à la Martinique
r échange contre des Anglois pri-
niers de la France ; nous prîmes en
t le chemin de cette Isle, tandis qu'ils
noient une autre route, nous em-
ssâmes fort tendrement Sursey, dont
t le monde n'avoit receu que des
rques d'honnêteté ; il se promit en
ns disant adieu, que nous nous
rouverions, & son esperance n'a point
vaine, ainsi qu'on verra dans la
te de cette Relation. Nous par-
es ainsi du Cap de Corse respirant
doux air de la liberté, nôtre joye

ne fut troublée que par une avantur
fort triste que nous vîmes de nos yeux
il y avoit parmy les Matelots du Vaif
seau où nous avions été pris un nom
mé Adriain-Philippe qui passoit pou
fort habile dans son mêtier, & que pa
cette raison les Anglois avoient ten
enfermé au Cap de Corse jusqu'
nôtre départ pour s'en servir malgr
qu'il en eut, aprés avoir tâché inuti
lement de l'y engager de bonne vo
lonté. Ce pauvre garçon s'étoit échap
justement la nuit & au moment qu
nous levions l'ancre, & s'étoit aussi-tô
jetté à nâge dans la mer pour nous ré
joindre, mais un maudit Chien de me
s'étant trouvé sur son passage l'attaqu
& luy emporta une jambe, dont il f
un si grand cry que nous en fûmes tou
reveillez dans nôtre Vaisseau. Nous nou
jettâmes sept ou huit dans nôtre Chalou
pe & tournâmes vers l'endroit d'où nou
avoit paru venir ce cry, mais nous n
trouvâmes que la jambe du malheureu
Matelot que le Requien avoit sans dout
lâché dés qu'il nous avoit senti prés d
luy : nous le pleurâmes comme un
victime de l'inclination qu'il avoit pou
la France.

Le 20. de Mars nous passâmes le

ne équinoctiale par les 24. degrez
longitude, avec un petit vent Sud-
ieſt qui nous dura juſqu'au 25. &
i ne nous menoit pas d'un grand train,
nt il ne faut pas être ſurpris, parce
e les calmes regnent journellement
ſque à la hauteur de la ligne; mais
nt cependant nous n'enragions pas
oins; parce qu'on y eſſuye une chaleur
eſſive qui ne manque jamais de cau-
des maladies & des morts. Elle
us enleva dans cette occaſion un
mme de nôtre Equipage, & comme
mer eſt le ſepulchre des marins, on
etta celuy-cy, ce qui me donna oc-
ſion de voir un poiſſon monſtrueux
i parut à nos yeux dans le moment
'on faiſoit la derniere ceremonie au
davre dont je parle. Le poiſſon étoit
la figure d'une Raye, tigré ſur le dos
ſembloit couvert d'écailles, ſa groſ-
ur étoit prodigieuſe, il paroiſſoit auſſi
ge qu'une des plus grandes chambres
'il y ait; de fort anciens Navigateurs
i étoient avec nous, dirent qu'il n'en
oient jamais vû de pareil.

Cependant outre les chaleurs, nous
mes bien-tôt à eſſuyer la faim, & le 8.
Avril le Diſtributeur du biſcuit vint
us annoncer que nous n'en aurions

plus deſormais que trois onces & demi
chacun par jour, nous avions Ador &
moy une aſſez bonne reſſource cont
ce mal. C'étoit une fort groſſe bou
teille d'eau des Barbades dont nou
avoit fait preſent Surfey ; mais ne pou
vant en refuſer aux autres qui en avoien
beſoin auſſi-bien que nous ; elle fu
bien-tôt épuiſée, & nous n'eûmes plu
rien à leur donner que l'exemple de l
patience pour adoucir leurs peines, qu
étoit le ſeul ſecret qui nous reſtoit pou
ſoûtenir les nôtres.

---

## CHAPITRE XI.

*Arrivée de l'Auteur à la Martinique*
*Expedition de Flibuſtiers où il a part*
*Son retour en France : Rencontre d'u*
*Sauvage curieux dans le Vaiſſeau.*

ENfin le 12. May 1711. nous arri-
vâmes à l'Iſle de la Martinique
que je regarday dans le moment com-
me un vray Port où je pouvois goûte
le plaiſir d'être à l'abry de tous les maux
que j'avois eſſuyé depuis mon départ de
France. J'avoüe que j'éprouvay alors
en moy ce tour d'imagination ſi or-

aire à tous les hommes & ſur tout
jeunes gens & aux voyageurs, le-
l répand un charme ſur les maux
ils ont ſoufferts, enſorte qu'ils aiment
en retracer l'idée, s'en applaudiſſent
ne voudroient pas ne les avoir point
ouvez, conformément à ce trait du
ëte; *& hæc olim meminiſſe juvabit*:
oy qu'ils ſentent bien que s'ils étoient
core dans le moment où ils en étoient
ſſez, il n'y a rien qu'ils ne fiſſent
ur s'en délivrer.
Ayant deſcendu dans le Vaiſſeau au
t Royal qui eſt dans cette Iſle, la
miere choſe que nous fimes Ador &
y, fût de nous promener, comme
ur joüir du plaiſir de marcher encore
la terre, ſurquoy nous fimes plu-
urs reflexions bien vrayes, & en-
utres qu'on peut goûter la joye la
s pure & la plus douce ſans tous
apprêts que le luxe & la moleſſe ont
entez pour en joüir, que le ſecret
me de s'y fixer ſeroit de ſe livrer
jours aux ſentimens ſimples de la
ture, laquelle nous offre par tout le
nheur qu'elle nous a preparé; & donc
biens ſi vrays & ſi charmans ne
us ſont inſipides, que parce que nous
trompons nôtre goût en nous accou-

tumans aux biens faux & empoiſonne
que ſe fait nôtre fantaiſie : n'eſt-il pa
vray, nous diſions-nous, qu'il nous eſ
fort indifferent à cette heure qu'il y ai
des courſes, des ſpectacles, des jeux
des maſcarades, des feſtins, des Equi
pages, des richeſſes, & que nous nou
trouvons heureux parce que nous joüiſ
ſons de la ſanté, de la lumiere du Ciel
de l'air, de la terre, du plaiſir de nou
voir en ſûreté, de nous voir tranquilles
& cependant cette ſituation où nou
ſommes & qui nous paroît ſi douce eſ
fade & comptée pour rien par tous le
hommes, & ils deſirent encore mille
autres choſes, quoy qu'elles ne puiſſent
rien ajoûter à ce bonheur ; je m'accoû-
tumois ainſi à penſer & à ſentir d'un
air moral par le goût que j'avois pour
Ador, qui avoit une grace infinie à
faire l'un & l'autre, & qui s'en faiſoit
plus d'honneur que de tous ſes autres
talens.

Cependant il falloit ſonger au party
que nous avions à prendre & nous prîmes
le premier qui s'offrit ; on nous propoſa
d'être d'une deſcente qu'on alloit faire
dans une des Iſles d'Antigue apparte-
nante aux Anglois & nous y taupâmes ;
je me faiſois en mon particulier une

e fort agreable d'avoir nôtre revanche
atre ces gens-là ; nous partîmes pour
te expedition le 24. Juin , nous étions
viron mille hommes tant Flibuſtiers
ontaires qu'autres , montez ſur onze
teaux convoyez par un Vaiſſeau Cor-
re nommé *le Rolland* , armé de 36.
nons ; le General qui commandoit
te petite Armée étoit M. du Buc , le-
el nous paſſa en revûë à la Gua-
loupe éloignée de 30. lieuës de la
artinique & ſur le chemin de l'Iſle
ngloiſe où nous allions , cette der-
ere Iſle ſe nomme Monſara , & nous
deſcendîmes au nombre de huit à neuf
ns hommes ; nous nous jettâmes d'a-
rd dans les Bois & y marchâmes l'eſ-
ce de deux lieuës , afin que l'on ne
t pas nous découvrir Huit pieces de
anon des ennemis , leſquelles tombe-
nt entre nos mains , nous parurent
abord un bon augure & un gage de
Victoire & des ſuccés que nous de-
ions , mais nous fûmes détrompez ;
tte petite Batterie avoit été aban-
onnée par les Anglois , parce qu'ils
voient été avertis de nôtre deſſein , &
s s'étoient retirez dans un bois où ils
ous attendoient en ſi bonne poſture ,
ue nôtre Armée s'étant approchée d'eux,

ſe trouva accablée de coups de mouſ-
quets, & fut obligée de ſe retirer : ain
nous nous rembarquâmes peu conten
de nôtre expedition contre les Anglois
Nous ne laiſsâmes pourtant pas de leu
faire bien du mal, car les Flibuſtier
leur enleverent cent cinq Noirs qu'on
vendu 6. à 700. livres chacun à l
Guadaloupe, & outre cela une quantit
infinie de meubles, de marchandiſes
d'uſtencilles, aprés quoy on mit le fe
par tout ; nous repaſſâmes par la Gua-
daloupe où j'allay ſaluer M. de Mal-
maiſons qui en étoit le Gouverneur, &
dont j'avois l'honneur d'être connu ; i
me donna mille marques d'amitié & de
plus eſſentielles, car ſa bourſe me fu
ouverte, & j'y trouvay des ſecours don
j'avois fort beſoin tant pour moy que
pour Ador, ayant été l'un & l'autre
dépoüillez de toutes choſes par les An-
glois comme on a dû ſe l'imaginer ;
j'allay auſſi chez M. Paſquier, ancien
Conſeiller & Juge de Police de cette
Iſle, qui nous donna à dîner, & qui
me rendit des Lettres qui me venoient
de France & qui m'obligeoient à y
retourner, ce qui fut un coup mortel
pour moy, en ce que cela me forçoit
à me ſeparer d'Ador, il revint ſeule-
ment

nt avec moy jusqu'à la Martinique, n de me voir partir, ce que je ne tar- y point de faire, y ayant là quantité Vaisseaux qui étoient tout prêts à faire le pour la France, où ils alloient por- quantité d'argent tiré des mines du rou : je quittay ainsi l'un des plus aima- s hommes que j'aye connu. J'étois utant plus désolé de cette séparation, 'il en partageoit la tristesse, & ne sça- ant comment nous pouvoir réjoindre nais ; il me dit qu'il alloit parcourir ites les Indes Occidentales ; & qu'en- te il reviendroit en Affrique, aprés oy il se fixeroit ainsi que le Ciel en donneroit, mais que sur-tout son soin oit de retrouver l'Hermite dont nous ons parlé, & qu'il regardoit comme n pere.

Je lui dis adieu en fondant en lar- es, & montay sur le Vaisseau nommé *Phelippeaux*, que commandoit M. oelle, & qui étoit de 54. Canons & de o. hommes d'Equipages ; nous quittâ- es la rade du Fort Royal de la Martini- ie le 13. Juillet, ayant pour compa- nie deux autres Vaisseaux, sçavoir *le aint Antoine*, monté de 50. Canons, commandé par M. de Fondac, & le cond nommé *l'Aurore*. Nous eûmes

d'abord un vent de Sud Oüest assez favorable : mais le premier d'Aoust, il se leva un vent de Nord-Est qui nous fit peur, cependant cela n'eut aucune suite fâcheuse, sinon de rallentir nôtre course.

Le 10. nous passâmes par le travers de la Vermude, où nous vîmes une quantité prodigieuse de souffleurs, qui sont des poissons qui jettent l'eau par la tête, & que l'on croit être les mâles des Baleines. Il y en avoit sans éxaggération d'aussi longs que nôtre Vaisseau. C'est la seule chose curieuse que j'eus à remarquer sur cette route, avec l'avanture que je vais décrire d'un Carahibe sauvage qui étoit sur nôtre bord accompagné d'un Espagnol qui le conduisoit pour l'établir en Espagne, & s'assûrer mieux par-là du salut de ce pauvre homme, qu'il avoit converti depuis six ans, & à qui il avoit fait donner le Bàptême depuis six mois. Je n'ai jamais vû deux hommes plus Religieux : sans cesse ils s'entretenoient du bonheur d'être Chrétiens, du malheur de ceux qui ne le sont pas, du mépris du monde & des joyes du Paradis ; sans compter qu'ils étoient fort éloquens, & fort spirituels. Leurs discours étoient alors accompagnez de transports si vifs & si doux, que tous ceux qui y étoient pre-

ns en ſentoient paſſer dans leur am,
out le feu & toute la douceur : mais le
'arahibe étant venu à mourir ſur nôtre
aiſſeau , ce fut dans ce moment ſur tout
u'éclata la religion de ce fidele Ameri-
uain , ainſi que celle de ſon génereux
pôtre. Le Sauvage mourant diſoit avec
n air d'extaſe en s'adreſſant à un Cruci-
x qu'il tenoit en ſa main : quoi je vais
oüir de vôtre felicité même , ô Souverain
u monde , je ne mourrai point dans les
reurs , dans la reprobation où je ſuis
é ! Avec quelle attention vôtre amour
eſt hâté, ô mon Dieu , de me tirer du
anger d'y retomber ! helas ! adjoûtoit il
vec un nouveau tranſport , juſqu'où
'êtes vous venu chercher ? L'Eſpagnol
e ſon côté lui diſoit : c'en eſt fait , vous
'avez plus rien à craindre : que vous me
ites envie ? Vous voilà au Port. Helas!
rez y moi avec vous , redoublez vos
riéres au Tout-Puiſſant pour m'obtenir
ette grace. L'Eſpagnol eut à peine fini
e diſcours, qu'il tomba en défaillance
: mourut au même moment que le Ca-
hibe , en prononçant tous deux le Nom
e Jesus. Tout l'équipage fut pénetré
une ſainte horreur & ſaiſi des plus ten-
res mouvemens à ce ſpectacle mira-
leux,

Le vent ayant changé, nous continuâmes nôtre route plus agréablement, & nous donnâmes la chasse pendant deux heures à un Vaisseau que nous apperçûmes le 30 d'Aoust; comme il étoit bon Voillier, il s'échappa. Il s'étoit avancé pour nous reconnoître, & il nous avoit paru monté de 50 Canons. Nous passâmes ensuite le Banc de Terre Neuve, & enfin nous arrivâmes le 27 Septembre 1711. à la rade de Brest, d'où je partis aussitôt pour me rendre chez moi, où je trouvai bien des affaires ausquelles il me fallut donner un an de temps: mais dés que j'y eus mis ordre, je ne songai qu'à continuer mes voyages.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### TROISIÉME VOYAGE.

*Départ de l'Autheur pour l'Affrique. Ouragan. Description de plusieurs Pays. Rencontre d'un homme d'un mérite distingué Cérémonie du Batême de Mer. Monstre extraordinaire.*

DANS ce dessein je me rendis sur les côtes d'Aunis en Septembre 1712. & y ayant trouvé une Flotte toute

ête à partir pour l'Affrique & pour
s Indes Occidentales, j'eus le plaisir
n'avoir point à attendre, car dès le
dudit mois, nous mîmes à la voile
partîmes de la rade de Chef-de-Bois.

Monsieur Bigot, Lieutenant des Vaisaux du Roy, (& qui au retour de son
oyage fut fait Capitaine de Haut-Bord,
ensuite Chevalier de saint Loüis pour
compense de ses bons services, )
onvoyoit cette Flotte, & j'étois sur son
aisseau nommé le *François* monté de
. Canons & de 210. hommes d'Equiage

Nous partîmes avec un vent de Nord-
t, faisant route à l'Oüest 4 Nord-Oüest
squ'au Cap de Finistere.

Le lendemain 24 nous fîmes route
l'Oüest d'un vent d'Est jusqu'au 27
ue nous navigâmes à l'Oüest 4 Sud-
Oüest.

Le 28. tenant toûjours la même route
ous décapasmes & nous reçûmes l'adieu
e 26 Vaisseaux de nôtre Flotte qui aloient à la pêche de la moruë vers le
anc de Terre-Neuve. Six autres Vaiseaux nous quittérent le lendemain dont
un qui étoit le *Lusance*, alloit à Gorée
n Affrique, & les autres aux Isles de
Amerique.

Le 6 d'Octobre la *Perle* & le *Pingre* avec un Brigantin nous quittérent pour aller à la Martinique, & avec le reste de la Flotte, nous continuâmes nôtre route d'un vent Nord-Est jusqu'à sept heures du soir, qu'il passa tout à coup au Sud Sud-Oüest, sauta ensuite à l'Oüest, & enfin au Nord, & si brusquement & accompagné de tant de pluyes, d'éclairs & de tonnerre, que si nous n'avions cargué nos voiles avec diligence, nous étions perdus. Nous reconnûmes en cette occasion la science & la fermeté de Monsieur Bigot & de ses Pilotes, ainsi que des autres Officiers. Nôtre Vaisseau étoit tout couché à stribord & les vagues passoient par dessus & alloient jusques à la bande du plat bord. Quelques uns criérent misericorde ; mais d'autres n'ayant point perdu la tramontane & combattant courageusement contre le péril, amenérent la grande vergue, ainsi que celle d'Artimon, après avoir pensé couper les mats, & cela ne fut pas plûtôt fait, que le Navire arriva & se tint droit : ainsi nous en fûmes quittes pour la peur.

Le 10. à midy nous découvrimes l'Isle de Palme au Sud. Nous gouvernâmes entre le Sud 4 Sud-Est, laissant toûjours cette Isle à stribord, & nous courûmes au

ge jusqu'à minuit, que nous revirâ-
s de bord en courant sur cette Isle à
atre heures du matin, & ensuite nous
mes à la cap jusqu'au soir que nous fî-
s servir le cap sur Sainte Croix qui est
e petite Ville de cette Isle & la meil-
re rade qu'il y ait. Nous y moüillâmes
les quatre heures aprés midy le 11.
ctobre, ayant le matin envoyé nôtre
not à terre avec les ordres qu'on donna
premier Lieutenant, tant pour aver-
le Gouverneur, que pour avoir un Pi-
te qui nous montrât un endroit propre
moüiller. Ce Pilote arriva peu de temps
rés avec nôtre Canot accompagné du
ice-Consul & du Major de la Place,
enans de la part du Gouverneur faire
ompliment à Monsieur Bigot, nôtre
ommandant, & lui offrir tout ce qu'il
pouvoit attendre : ensuite de quoy
ous mêmes pied à terre, & allâmes
luer le Gouverneur que nous trouvâmes
és-poli & très gracieux, ainsi que deux
s qu'il a.

L'Isle de Palme qui appartient aux
spagnols, est un bon & beau Païs : elle
t abondante en vin de malvoisie, figues,
nandes, oranges, citrons & limons Il
croît aussi du bled & de toutes les sor-
s de fruits connus en France comme

poires, pommes, pesches, abricots & autres. Le haut des Montagnes e couvert des Palmiers, ce qui apparem ment lui a donné le nom qu'elle port On la découvre de fort loin quand l Ciel n'est point couvert de nuages, l terre y étant fort élevée. Outre la Vil de Sainte Croix, il y a encore dans cet te Isle une autre Ville nommé Sain André, avec six Villages assez bien peu plez d'Espagnols, qui seuls y habitent mais au reste, il n'y a rien de remarqua ble dans les habitations. L'aspect de Sain te Croix en est la seule beauté, elle s presente toute entiere à l'œil de ceux qu y arrivent de la Mer, étant bâtie pa étage & en guise d'amphiteatre sur l penchant d'une colline, & le groupp avec le Païsage des environs fait assez de plaisir à voir : il se trouve dans l'Isl de Palme des feux souterrains qui éclat tent en vrais volcans. Et l'on nous dit qu depuis six jours on y avoit senti un trem blement de terre si violent, qu'une Montagne s'étoit ouverte & avoit vo mi beaucoup de flames & de pierres ce qui avoit fait un grand tort aux terres d'alentour, qui en avoient été ra vagées & dessechées. Nous apperçûmes nous-mêmes le lendemain quelques feux

sortoient encore de la Montagne avec bruit sourd, semblable à celui que le tonnerre quand il est éloigné.

Le moüillage est assez bon devant Sainte Croix : il est scitué à l'Est de l'Isle & fond est sable noir : cependant cette e est peu frequentée, parce que les bri-s qui y régnent sur la côte, y sont pres-e continuelles & trés violentes, & par-il est fort à craindre que comme on y oüille à la distance d'une portée de fu-de la terre, les vens ne vous cassent s cables, & ne vous fassent échoüer la terre qui est derriére vous; le moüil-ge étant dans une espece d'anse : & par te raison la descente & l'embarque-ent y sont difficiles. Le temps le plus vorable pour faire l'un & l'autre est lui ou la mer est pleine.

Nous passâmes à Sainte Croix toute la urnée du douze Octobre, tant pour ccommoder l'équipage des mauvais mps qu'il avoit essuyé, que pour visiter s mats qui en avoient beaucoup souf-rt : cependant quelques uns de nous ne oyant pas avoir besoin de repos, pro-osérent de se promener, & je fus de la rtie : nous approchâmes d'abord de la Iontagne fulminante, & en vîmes en-ore sortir du feu comme je l'ay dit: en-

ſuite nous tournâmes vers une autre colli-
ne où nôtre curioſité pouvoit ſe ſatisfaire
plus ſeurement & avec non moins de plai-
ſir. Nous y trouvâmes un Hermite qui
méritoit bien qu'on vint le voir, ainſi
qu'on nous en avoit prévenus. Nous fû-
mes d'abord frappez de ſon exterieur :
c'étoit un front large & majeſtueux, des
couleurs vives, une peau propre & blan-
che, des yeux bleux bien ouverts & fort
brillans, un nez aquilin, une bouche
riante & gracieuſe & des dents fort belles;
outre cela la démarche noble, la taille
des plus élevez, & une action fort natu-
relle & modeſte, on ne s'apperçevoit
point que ſa barbe, qui étoit d'un bon
demi pied, fit tort à un dehors ſi beau.
Il paroiſſoit avoir environ 45 ans. Mais
l'interieur de cet homme nous rendit
bien plus attentifs : il nous fit d'abord
un compliment qui paroiſſoit d'un Cour-
tiſan des plus déliez & des plus polis, &
bien-tôt nous luy trouvâmes tout le ſça-
voir du plus grand Philoſophe, rien ne
lui étoit inconnu : il nous parla de la
Geographie comme une homme qui a
meſuré de ſes mains tout le Globe terreſ-
tre, & qui en a vû pluſieurs fois toutes
les parties, même les plus petites. Il ſça-
voit les diſtances de chaque lieu à un au-

, tout ce qui s'y voit de ſingulier ou
commun dans chaque genre ; c'étoit
e mémoire prodigieuſe qui avoit tout
enu juſqu'à un bois , un ruiſſeau , un
troit , une citadelle , un hermitage ,
banc de ſable , un rocher ; rien ne lui
hapoit : mais plus admirable encore
rſqu'il parloit en Phiſicien , que lorſ-
'il parloit en Geographe. Il ſembloit
oir aſſiſté à la formation de tous les
es du monde & avoir manié tous les
s , les ſucs , les ſouffres , & les eſprits
i entrent dans leur compoſition. Sur
ut , il nous fit une explication anato-
ique du Corps humain , ſi ſçavante ,
profonde , & ſi ſenſible , qu'on étoit
nté de croire qu'il étoit capable de re-
eſſer tous les reſſors de cette machine
iand elle étoit dérangée , d'autant plus
i'il ne connoiſſoit pas moins toutes les
oſes dont on peut tirer des ſecours pour
vie que celles qui y peuvent nuire. On
ut s'imaginer que nous lui donnâmes
en des loüanges ſur tant de lumiéres &
connoiſſances , dont l'amas prodi-
eux nous ſurprenoit ; mais modeſte
mme un vrai ſçavant , il nous dit que
ſçavoir , dont nous le flâtions , étoit
ien peu de choſe , & qu'il n'y voyoit
ucun ſujet de vanité , étant obligé d'a-

voüer que tout ce que l'homme le plu
docte avoit apris, étoit toûjours borné
problematique & incertain en beaucou
de choses & sur tout peu comparabl
à ce qu'il ignoroit. Je m'étois mis d'a
bord dans la tête en voyant cet homm
respectable, qu'il pouvoit bien être l'Her
mite qui avoit élevé Ador, mais celui-c
ne sçavoit de toutes les langues que sça
voit l'autre, que l'Espagnolle qui étoit s
langue maternelle, l'Italien, l'Arabe &
le François ; à ce qu'il me dit : de plu
il nommoit le lieu de sa naissance qui
étoit Grenade, où on l'avoit vû chez son
pere qui étoit Apoticaire, aprés la
mort duquel il avoit pris le parti de voya-
ger, ainsi qu'il nous le racontoit lui mê-
me. Je le priai que si cela se pouvoit, il
me fit la grace de me dire sincerement
par quelle raison il s'étoit ainsi retiré ;
c'est pour joüir de la vie en homme &
mourir en Chrétien, me dit t'il, c'est
à ceux qui restent dans les engagemens
du monde qu'il faut demander avec sur-
prise, pourquoi ils ont choisi la condi-
tion où ils sont. Nous nous en retournâ-
mes pleins d'admiration pour un homme
si sage.

Le 13. Octobre sur les trois heures
aprés minuit nous appareillâmes d'un

t de Nord-Eſt, ayant le Cap au Sud
ud Eſt, & ſur les ſix heures du ſoir
s entendîmes un bruit terrible & vî-
tout l'air en feu ſur l'Iſle que nous
ons quittée : ſpectacle que nous don-
t encore le Volcan qui y eſt & qui
us parut fort beau dans le point de vûë
nous nous trouvions.
Le 14. continuant la même route,
us vîmes le Picq de Tenerif auprés du-
l nous paſſâmes : on ſçait ce que c'eſt
cette Montagne dont le ſommet pa-
t au deſſus des nuës. Le 15. à la pointe
jour nous apperçûmes l'Iſle de Fer à
re ſtribord que nous laiſſâmes en fai-
t le Sud 4 Sud-Eſt d'un vent de Nord-
pendant le 16 & le 17.
Ce jour-là nous paſſâmes le tropique
Cancer, où on n'oublia pas la céré-
nie qui ſe pratique parmi les Marins,
baptiſer tous ceux qui ne l'ont point
ore paſſé. Cet uſage eſt digne du
ie Matelot : la premiere formalité
on y obſerve eſt de faire jurer à ceux
reçoivent ce prétendu Sacrement,
on aura ſoin de le conférer à ſon tour
ns l'occaſion à tous les autres qui ne
ront pas reçû ; enſuite dequoi tous les
telots barboüillez de noir, rangez au
r de vous prés du Cabeſtan, un d'eux

vous verſe un peu d'eau ſur la tête au ſo
des tambours, trompêtes, poiſles, caſ-
ſerolles & chaudrons, & un autre vêtu
de peaux de mouton avec leur laine, ayant
un bon torchon gras autour du col en
guiſe de cravate, un chapeau Albanois
ſur la tête & un coutelas à la main, aſ-
ſiſté du premier Pilote couvert d'un ca-
pot, comme d'une robbe de Pénitent,
vous demande d'un air groteſquement
ſerieux & grave ce qu'on a à leur donner
pour leurs droits : l'argent fait là ce qu'il
fait ailleurs, tout ſe paſſe fort dou-
cement pour ceux qui en donnent à ces
Meſſieurs, mais pour celui qui ne veut
ou ne peut leur en donner, ils lui font
mettre le derriere ſur un bâton, placé en
travers au milieu d'un vaiſſeau plein d'eau,
& aprés que le Pilote l'a exorciſé, on ti-
re le bâton de deſſous le derriere du Neo-
phite, qui alors cubulte la tête avec les
pieds dans le vaiſſeau d'eau, où en même-
temps il lui pleut deux cent ſceaux d'eau
tant de la hune que d'ailleurs ; ainſi finit
la Comedie, où il eſt difficile que le prin-
cipal Acteur ait beaucoup de plaiſir.

Le 19. nous ſondâmes par les trente
braſſes fond de vaſe & à la pointe du jour
nous vîmes le Cap de Meſurade qui ne
nous parut éloigné que de 4 lieuës : on

nda encore, & on ne trouva que 25
asses d'eau fond de vase & de sable,
rés quoi nous mîmes à la Cap au Sud,
ant vent arriere, & sur les neuf heures
nous vint une pirogue ou petit bâti-
ent de Negres dudit Cap chargé de ris,
gue & banane avec quelques ouvrages
paille propre à natter une chambre
squelles Marchandises nous traitâ-
es pour peu de chose. Ils avoient fort
ande envie que nous fissions nôtre eau
nôtre bois sur leurs terres : mais nous
le jugeâmes pas à propos & nous con-
nuâmes nôtre route pour Sestre, qui n'est
oigné du Cap de la Mesurade que de
. lieuës. A midi le Cap de Montce nous
stoit au Nord-Oüest ; on sonda encore
trois heures aprés midi, & on trouva
ente brasses par lesquelles on moüilla à
eux lieuës de terre, les courans nous
yant fait dériver au Nord où ils por-
ient : nous eûmes de la pluye pendant
ut le jour.

Le lendemain 20. nous découvrimes
ne montagne fort haute qui nous parut
rt avancée dans les terres & beaucoup
lus voisine du Cap de Montce, que ce-
ui de Mesurade : toute la terre entre ces
eux Caps est platte, unie & bien brisée.

Le 21. à six heures nous appareillâmes

d'un vent de Nord Eſt petit frais, ayan
le Cap Meſurade au Sud Eſt pour nou
rendre à Seſtre. Nous perdîmes ce jou
M. Bridou, Enſeigne dans nôtre Vaiſ
ſeau, jeune homme tout au plus de 18 ans
mais d'une grande eſperance & fort eſti
mable, ſa maladie qui le fit mourir étoi
une fiévre lente à ce que nous dit le Chi-
rurgien Major, mais pour moi j'ai cru
que c'étoit la maladie du Païs, il fut re-
gretté generalement & ſur tout de M. d
Conil, Capitaine en ſecond, il ſortoit d
Page de chez Madame la Dauphine; le
canons ſonnérent au lieu de cloches pen-
dant qu'on prioit pour lui & qu'on le
jettoit à la Mer; ledit M. Bridou étoi
fils & petit fils d'anciens Gentilshommes
ſervans ordinaires du Roy. Il fut nomm
dans le cours de ce voyage Garde Mari-
ne en même-temps que Meſſieurs l
Prince de Guimené & de Polignac dan
la même qualité de Garde Marine, &
M. de la Faluére, Enſeigne de Vaiſſea
de Sa Majeſté.

A neuf heures nous fîmes le Sud pou
doubler le Cap de Meſurade: mais les
courans nous faiſant aller de l'arriere,
nous moüillâmes par 23 braſſes fond d
vaſe à 2 lieuës & ½ dudit Cap qui nou
reſtoit à l'Eſt 4. Nord Eſt & le Cap d
Montc

ntce au Nord à 9 ou dix lieuës. Il nous
là trois Pirogues de Negres avec qui
raita du ris, des figues, des bananes
les blagues pour quelques coûteaux
nands.
e 20. Novembre, les vens de terre
nt affraîchi nous mîmes toutes nos
es dehors & fîmes route au Sud Est
u'au lendemain : nous eûmes ce jour-
visite d'une Pirogue qui nous ap-
a entr'autres choses une curiosité qui
ite d'être d'écrite : c'étoit un Monstre
parut nouveau même à ceux qui a-
ent le plus frequenté l'Affrique & qui
oient le plus vû des raretez de cette
ce. Ce Monstre étoit de la hauteur
grand chien ayant deux mains &
x pieds, le poil comme celui d'un
val noir, la tête semblable à celle
homme, les yeux, les oreilles, le
, la bouche, le front & le menton
ant aucune difference avec les mêmes
ies que nous avons. Il avoit encore
'homme beaucoup de choses dans ses
es, son action & sa voix, ses cris
ent comme ceux d'un enfant au ber-
: il sembloit demander pardon quand
vouloit le battre, il tendoit les mains &
oit plusieurs autres signes pour l'obte-
, & paroissoit alors humilié d'un air

à faire pitié ; cependant il étoit terrible
ses regards seuls étoient capables de trou
bler. Il avoit des yeux pleins d'un feu
âpre & cruel, qui joint à la couleur oli
vâtre de son teint, faisoient une impres
sion d'autant plus sensible que nous trou
vions tous les traits des passions les plu
dangereuses de l'homme : aussi tout l'é
quipage ne fut point content de nôtr
Chirurgien Major qui l'achepta pour un
chapeau, & les Matelots donnerent tan
de coups à ce Monstre desagréable qu'i
mourut au troisiéme jour qu'il avoit de
meuré sur le Vaisseau. J'ai oublié de dir
qu'il avoit les parties honteuses comm
un homme & avec les mêmes mouve
mens : il semble que ce qu'on peut dir
de la naissance de ce Monstre est qu
quelque animal sauvage de l'Affriqu
ayant rencontré quelque malheureuse Nè
gresse en aura joüi par force, & que cett
production horrible étoit le fruit de leu
accouplement.

Le 26. Decembre 1712. nous moüillâme
devant Issiny, & sur les neuf heures d
soir nous apperçûmes le feu S. Elme sur l
verge de Sivardiere, & peu aprés sur la gi
roüette du grand mats, nous eûmes en
suite un orage si violent que le Vaissea
sembloit être tout en feu & craquer dan

utes ses parties. On ne pouvoit ouvrir
s yeux tant il faisoit d'éclairs, & on ne
avoit où se mettre pour être à l'abri de
pluye : ce temps dura toute la nuit &
fin le tonnerre tomba sur nôtre Vaiss-
au & renversa nôtre grand mats avec
nt de fracas & de violence, que nous
us crûmes perdus & le Navire en cen-
e : nous vîmes ensuite ce feu rouler sur
gaillard & aprés descendre dans la
ursive, ensorte que les Màtelots s'é-
érent que le feu étoit dans l'entredeux,
que tout le monde se tremoussoit pour
teindre : mais la frayeur se trouva vai-
heureusemenr, & le calme revint.
uelques Matelots assûrérent qu'ils a-
ent vû cette terrible flame du Ciel re-
tir par les sabors de la cuisine.

Le lendemain nous reparâmes tout le
mmage que cette bourasque nous avoit
usé, & nous restâmes moüillez à Issi-
jusqu'à quatre heures du soir, aprés
oi nous appareillâmes pour Juda aprés
oir traité avec le Capitaine Banga d'u-
pirogue pour passer la barre dudit
yaume de Juda

Ce que j'ay pû remarquer d'Issiny est
il s'y trouve plusieurs bois clairs &
s, & qu'on y voit plusieurs Monta-
es fort élevées & qui paroissent rouges.

Le 28. nous découvrîmes le fort d'Acra qui nous restoit au Nord & le 2. Janvier 1713. nous moüillâmes dans la rade de Juda.

---

## CHAPITRE II.

### Troisiéme Voyage.

*Description du Royaume de Juda, autrement Benin dans l'Affrique, Police, Religion, Mœurs & autres Païs.*

LE Royaume de Juda est un Pays qui m'a paru fort bon & considérable dans l'Affrique : la Terre y est trés cultivée, sur tout le long de la côte où on découvre un plat Païs fort agréable à la vûë : les Campagnes y sont arrosez de trois riviéres qui leur aident à porter tous les fruits que produit l'Affrique, comme figues, bananes, cocos, & autres, & elles y sont couvertes de troupeaux de cabris, bœufs, élephans, cochons & poules ; ceux d'entre ces animaux qui servent à la nourriture sont plus petits là que dans l'Europe, & leur poil est comme celui des chevaux : il s'y trouve aussi beaucoup de singes ; la terre

ela de particulier, qu' on n'y trouve
s une pierre.

Le peuple y eſt induſtrieux & beaucoup
s que les autres que nous avons vû le
g de la côte : le commerce qu'ils ont
tout avec les François & les Anglois
qui groſſit chaque jour, a fort civiliſé
rs mœurs & éclairé leur eſprit : ils
t trafique de pluſieurs ſortes de mar-
andiſes ; mais ordinairement en échan-
de celles qu'on leur porte, comme d'ar-
s à feu dont ils ſe ſervent fort bien,
autres ouvrages : ils vous donnent des
laves qu'ils prennent ſur leurs voiſins
c leſquels ils ſont toûjours en guerre.

Leur religion conſiſte dans le culte
'ils rendent aux ſerpens, c'eſt ſur tout
le de leur Roy & des plus conſidérable
Pays, qui font à l'égard de ces vilains
imaux tout ce qu'a fait l'idolâtrie à
gard des autres faux Dieux. Cette folie
t naiſſance à l'occaſion d'une batail-
que ces peuples gâgnérent, & qui leur
prédite par que que augure où la fi-
re d'un ſerpent ſe trouvoit deſignée.
y a encore une autre Religion que ſes
ctateurs appellent l'ancien culte nom-
é parmi eux *Fetiges*, & dont la céré-
onie eſt de s'aſſembler au pied d'un ar-
e où ils ont attachez pluſieurs ſortes de

lambeaux, & là d'y marmoter des priè-res, ce qu'ils font assis sur les jambes e croix avec des tons si differens & si dis-cordans que la musique des innocens n' fit jamais œuvre : outre cela, ils se frot-tent le corps avec des branches d'arbre comme pour se purifier, & offrent enfin par maniére de sacrifice des têtes de bes-tiaux qu'ils mangent aprés la cérémonie En considérant de semblables Religions on reconnoît bien que les ouvrages le plus monstrueux ne sont pas ceux où le qualitez d'animaux de differentes especes se trouvent confonduës,& que l'esprit de l'homme enfante encore des Monstres plus inconcevables par l'alliance qu'il fait de l'idée de la Divinité avec l'idée des choses qu'il adore sous ce titre.

L'autorité du Roy est absoluë dans ce Païs & aux honneurs qu'on lui rend : il paroît là ainsi que presque dans toutes les Cours du monde plus Dieu que leurs Dieux, personne ne l'aborde & ne lui parle,même les plus grands de ses Minis-tres & de ses Capitaines, qu'avec l'air & les maniéres d'adorateurs les plus hum-bles : ils battent alors des mains,se cour-bent la tête presque sur les genoux & n'osent le regarder en face.

Ce Prince fait observer une assez bon-

Police dans ses Etats, il deffend à
es les Provinces qui lui sont soûmi-
d'entrer en guerre les unes contre les
es : on y exerce en son nom une jus-
fort rigoureuse contre les Negres vo-
s ou contre ceux qui insulteroient les
ngers. Ordinairement la punition est
clavage de l'aggresseur au profit de
fensé. Leur foire ou marché a quelque
se de magnifique par rapport à la di-
ité & à la multitude des Marchands
differentes Nations qui s'y trouvent,
encore plus par l'usage qui y est établi,
chepter & de vendre sans dispute, tant
vivres que les autres choses qui en-
nt dans le commerce, & il affecte per-
nellement une grande neutralité entre
s les Etrangers qui abordent en son
is, à qui il accorde beaucoup de li-
té pour le commerce, autant que ses in-
êts & le bon ordre le permettent.
Cependant il y a comme deux partis
mi les Sujets à l'égard des Anglois &
François, dont les uns sont aimez &
otegez d'un côté, & les autres d'un
tre. Celui qui est à la tête de la Fac-
n Françoise (si je puis parler ainsi)
la personne la plus considérable de
Etat, il s'appelle Assou nommé par
tinction le grand Capitaine, & qui

en effet a rendu dans la guerre de grands ſervices à ſon Roy, qu'il a affermi ſur le trône par ſa valeur, & ayant chaſſé un autre qu'un Parti different y avoit placé. Cet homme eſt un des objets qui m'a le plus frappé en Affrique & j'ai été agréablement ſurpris de lui trouver preſque tout le mérite perſonnel de nos plus honnêtes gens du premier rang, il avoit de la grandeur, de la génerolité avec les maniéres polies du François.

Nous l'allâmes voir & nous fûmes encore étonnez de trouver chez lui une partie de nôtre magnificence Européenne : ſes ameublemens étoient fort riches & entr'autres, nous y vîmes des lits de damas à fleurs d'or, c'étoit des preſens que les Anglois & les François lui avoient fait.

Nous allâmes voir enſuite le Roy chez qui Aſſou nous ſervit d'Interprete entendant aſſez bien le François. Nous nous plûmes fort encore à trouver là un air de faſte qui n'eſt point commun dans la Guinée. Le Palais de ce Prince nous parut magnifique pour un Païs où l'induſtrie & la matiére qui peuvent former un habitation un peu riche & de bon goût ſont entierement inconnus : auſſi tout ce qu'il a, eſt de preſens qu'on lui a faits. Nous

fûmes

es également contens de ſon air & de
gure, ainſi que de l'appareil curieux
nous le trouvâmes. Il étoit jeune &
-beau & ſes maniéres avoient de la
ceur & de la fierté : il étoit alors
ché ſur un canapé d'un tapis de co-
trés-fin, la tête appuyée ſur un de
bras accoudez & environné de plus
leux cens femmes qui ſont ſes concu-
es & qui badinoient avec quantité de
dre d'or qu'elles avoient. Cette pou-
ne vient point de la terre de Juda, ce
t les Portugais qui leur en apportent
Breſil en prenant des Négres en é-
nge. Au reſte, le Prince répondit à
te, nos civilitez & à nos complimens
ne maniére également affable & ma-
ueuſe.

e revenu de ce Roy eſt conſidérable ;
ſans parler de ſes autres richeſſes, cha-
Vaiſſeau gros ou petit qui aborde ſur
Côtes, lui doit la valeur de dix Négres,
on lui paye à ſa volonté en poudre
r ou autres Marchandiſes. J'ay oublié
dire que nous allâmes le voir par une
nmodité d'autant plus agréable qu'el-
ſt fort néceſſaire dans ce Païs : c'eſt
eſpece de litiére où vous êtes couché
t de vôtre long porté par des Négres,
où vous êtes à l'abri des ardeurs du So-

leil qui ſont inſupportables pour nous autres dans ce Païs : vous donnez pour cette voiture deux cent bouges ou pucelages, qui valent environ trente ſols de France. Ces bouges ou pucelages ſont la monnoye du Païs ; ce n'eſt autre choſe que de petites coquilles qu'ils ramaſſent ſur les bords de la Mer, & qu'ils font valoir chacune deux deniers. Chaque Particulier parmi eux a autant de femmes qu'il en peut nourrir avec un pouvoir deſpotique ſur elle, comme ſur leurs eſclaves : ce ſeroit une rareté que de voir certaines Poulettes de Paris épouſes de ces Meſſieurs, dés qu'ils ont le moindre dégoût pour les leurs, ils s'en défont & les vendent, ils tirent ainſi de l'argent des choſes du monde la plus incommode je veux dire d'une femme qui ne plaît pas.

Ils ſont dans leur nourriture fort ſobres, leurs mets les plus ordinaires, ce ſont des chiens, & leur boiſſon du Vin de Palme, ou ce qu'ils appellent du Pitot qui eſt une eſpece de biére.

Ils ont, au ſujet de leurs funerailles, la coûtume extravagante des Indiens de l'Orient & de l'Occident, qui eſt qu'on enterre avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus cher pendant leur vie, comme joyaux, meubles, animaux, fem

s, favoris, Ministres. Ce qui a fait le Capitaine Aſſou qui a un goût fort ſonnable, néglige d'être aimé de ſon y d'une maniére particuliére, pour n'ê- point ainſi, le cas avenant, la victime ne faveur ſi mal-entenduë.

Les François & les Anglois ont cha- n un Fort & des Comptoirs en ce Païs, s deux placez à Exavier où demeure le y; le Marché ſe tient tous les jours Fort François pour la commodité du mptoir.

Le 7. Février de la même année nous tîmes du Royaume de Juda aprés avoir barqué ſur nos Vaiſſeaux 550. Eſcla- , pour aller à l'Iſle d'Anabon, & le nous paſſâmes la ligne équinoxiale uit heures du matin par les 23 degrez longitude, & le 24. nous moüillâmes ant cette Iſle au Nord par les 23. braſſes.

---

## CHAPITRE III.

*Iſle d'Anabon, ſituée à un degré Sud de la ligne.*

CEtte Iſle qui appartient au Roy de Portugal, & au nom de qui un gre commande dans le Païs eſt fort able & fort fertille, quoique ſituée

à un degré de la ligne ; l'Aſpect même en eſt charmant par la verdure qui s'y preſente aux yeux de tous côtez, l'air y paroît fort ſain aux Habitans, & on y trouve poules, pintades, faiſans, ſangliers, cabris & autres beſtiaux, ainſi qu'au Royaume de Juda, & les mêmes fruits. Le Gouverneur & les Principaux vinrent à nôtre Vaiſſeau ſalüer Monſieur Bigot nôtre Commandant, & prier nôtre Aumônier de vouloir bien lui dire la Meſſe & y faire quelques Mariages & Batêmes, leur Prêtre étant mort depuis peu. Avide que j'étois de trouver des hommes rares, je les furetois par tout & j'en rencontrai un en ce Païs qui me parut curieux : c'étoit un François qui ſe nommoit Savini qui avoit été autrefois Moine, puis Avocat, & enfin avoit fait le métier de Flibuſtier, où ayant amaſſé conſiderablement de bien & enlevé une parfaitement belle fille, il l'avoit épouſée dans ce Païs, & y auroit été heureux ſi ſa femme en avoit été d'accord ; comme il étoit jaloux autant qu'un Portugais, il avoit voulu s'établir avec elle dans un lieu où il pût joüir des prérogatives de mary ſelon les Coûtumes Portugaiſes, & où d'ailleurs il n'y eût rien qui pût donner dans les yeux de ſa moitié, & lui pa-

e plus brillant & plus agréable que
mais malgré toutes ses précautions,
étoit coquette autant que femme de
s, & il n'y avoit point de Négre dans
Isle à qui elle ne fit meilleur visage
son époux. Il disoit là-dessus, à ce
j'ai appris d'un homme avec qui il
vroit assez volontiers : où diable est-
ue cette créature a pris les penchans
ez qu'elle a pour les plaisirs, & les
s qu'elle met en usage pour se les pro-
r ? Elle est née dans le Nord de l'A-
ique parmi les glaces & les Bois, cela
oit être neuf, simple & même froid ;
ce n'est que perfidie que fougue &
mportement. Une femme de Cour
d'Opera n'auroit pas plus d'appetit
r tous les ragoûts d'une galanterie
stieuse. De quel côté faut-il donc
ner pour trouver une femme raison-
le & fidelle ? La premiere que j'ai eu
t née sous le Soleil brûlant de l'An-
usie, je l'amenai en Canada & l'hi-
continuel qui y régne ne put renfer-
ses ardeurs dans le lit nuptial : elle
l'imprudence de me faire une infidé-
même avec des Sauvages : les caref-
es plus flâteuses, & les presens con-
uels que je lui faisois, ne purent main-
r les droits que la qualité de mari

me donnoit ſur ſa beauté contre la fureur que lui inſpiroit ſon emportement, & je ne revenois jamais de faire une courſe que je ne trouvaſſe quelque nouvel amour qui avoit fait irruption ſur mes domaines. Non, ſi j'oſois démentir l'Ecriture, la femme n'a point été formée par le Créateur, c'eſt le diable qui l'a fabriquée pour contrequarrer Dieu, & pour déſoler & perdre l'homme qui eſt ſon image. Je répondis à celui qui me contoit cette hiſtoire : il faut que Savini ait beaucoup de modération & de patience pour ne s'être point vengé de deux femmes pareilles qui l'ont exercée, & cela me paroît admirable dans un Flibuſtier ; il eſt fort brave, & fort vif, me dit mon Hiſtorien, mais avec cela c'eſt le meilleur homme du monde, & tel que les femmes peuvent le deſirer : il eſt idolâtre de la beauté, & il m'a avoüé plus d'une fois, que l'amour ſeul l'avoit promené par tous les autres Païs, à toutes les conditions differentes où il avoit paſſé ; cependant dernierement, il me diſoit qu'il pourroit bien, pour peu que ſa femme continuât ſon train de vie, la prendre un de ces beaux jours & ſous prétexte d'une promenade la jetter honnêtement dans la Mer, ne voulant pas borner ſa vengean-

à l'abandonner dans cette Isle, dans la
: charitable que quelqu'un n'allât s'a-
er de prendre sa place & y souffrir au-
t que lui : car il faut songer un peu à
i prochain aussi-bien qu'à soy-même,
oit ajoûté Savini. Je voulus voir ce ra-
Flibustier, & le voici tel que je le trou-
i : c'étoit un homme d'environ cinq
eds deux pouces de haut, ayant les
aules hautes & carrez, le visage mâ-
& Soldat, des yeux pleins de feu, un
ont large, la lévre un peu grosse, le
in franc, le poil noir, des joües ver-
eilles, bien campé sur ses pieds, pa-
issant fort vigoureux & sain avec un
r d'esprit, de bonté & de franchise.
Le 28. nous appareillâmes de la rade
Anabon, pour aller à l'Isle Saint Do-
inique dans l'Amerique, laquelle est
omme on sçait possedée par les Fran-
ois : nous y moüillâmes le 25. Avril & en
artîmes le 3. May pour la Havane qui est
ux Espagnols dans les Indes Occidenta-
s où nous moüillâmes le 13. May 1713.
Je ne trouve rien dans mon Journal
epuis Anabon jusqu'à cet endroit ; si
n veut sçavoir pour quoi, c'est que dans
et intervalle, ou je n'ai rien vû ou entendu
ui me paroisse digne d'être rapporté, ou
'est que ce que j'en rencontrai de propre

à être placé dans une relation, eſt déja connu & n'eſt point nouveau, ou bien que ma pareſſe ou d'autres affaires ont ſuſpendu mon application à écrire ce que je voyois : Venons à ce que j'ai remarqué de la Havane.

---

## CHAPITRE IV.

### *De l'Amerique Occidentale.*

L'Iſle de Cuba eſt une de celle qu'on appelle les Antilles nommez ainſi à ce qu'on dit, parce qu'on les rencontre avant d'aborder en Amerique du côté du Mexique ; elle eſt ſituée au 20 degré de latitude ou environ, ayant 250 lieuës de longueur, 60 de largeur & 550 de circuit : elle a pluſieurs Villes qui ſont Saint Yago, Spiritu Sancto & Macanilla, mais la plus grande & la plus conſidérable eſt la Havane, dont le Port eſt le rendez-vous de tous les Vaiſſeaux qui partent de l'Amerique pour retourner en Europe & dans laquelle le Gouverneur de l'Iſle de Cuba fait ſa réſidence.

La deſcription que je fais de ce Païs & autres que j'ai vus dans l'Amerique, commence par ce qui m'a le plus frapé,

veux dire, par les mœurs & Coûtumes
Sauvages qui en ſont les anciens Ha-
ans.
e nom de Dieu qu'ils appellent en
r langue *Tamouſſi* eſt connu parmi
: mais c'eſt la ſeule choſe qu'ils en
noiſſent; ils ne l'adorent, ni le prient:
ne trouve même preſque aucun carac-
e de Religion en eux, ſi ce n'eſt en
qu'ils ont l'uſage d'enterrer avec le pere
le mary, la femme, les ſerviteurs, & en
ême-temps leurs hardes, des vivres &
s richeſſes, comme ſi les morts pou-
ient encore faire uſage de toutes ces
oſes, ce qui ſemble ſuppoſer en eux
elque idée de l'immortalité : cepen-
nt il y en a beaucoup qui croyent &
ſent expreſſément que l'ame meurt avec
corps; & au reſte, les uns & les au-
es vivent comme s'il n'y avoit point
autre vie aprés celle-cy, ou comme s'il
y avoit point d'autre Dieu pour eux
e leurs paſſions Ils les ſuivent avec
ute l'impetuoſité brûtale d'une nature
orrompuë à qui les premiers principes
la morale même ont manqué, & il
'y a point d'excez capables de dégrader
homme en deshonorant la raiſon, où
e tombent dans leur aveuglement ces
alheureuſes Nations. Ils ne connoiſſent

point de bornes dans leur ſenſualité & leur vengeance, non plus qu'aucun art pour en goûter les douceurs : leur rage va juſqu'à ſe ſacrifier leurs ennemis & en devorer les entrailles, & ils ſont perpetuellement en guerre avec les Nations voiſines ; les Bois ſont leur habitation ordinaire, & communément ils vont nuds ſans honte & ſans pudeur, occupez uniquement du ſoin de ſatisfaire leurs deſirs à quelque prix que ce ſoit, indociles à la correction, fiers & froids dans leur abord, ne faiſant acceüil qu'à ceux qui les préviennent & extrêmement ſenſibles au moindre mépris que l'on feroit d'eux : ils ſoupçonnent de mépris quand ils voyent deux perſonnes parler à l'oreille l'une de l'autre en leur preſence. Par deſſus tout cela, ils ſont preſque tous Sorciers, quoi qu'Athée : on dit qu'ils ſont de temps à autre fort tourmentez du démon qui exerce ſur eux un pouvoir tirannique.

Leurs bonnes qualitez eſt d'être vigoureux, ſains & robuſtes, de vivre en commun & en bonne union avec ceux de la même contrée, ſans avoir beſoin de prendre aucune meſure, pour garder leurs femmes, & leurs caſes, & d'être trés-fidéles à leurs paroles. Ils ne ſont point

rbes & ne connoiſſent point de diſ-
ction parmi eux, ſe traitans tous com-
 égaux, & toutes ces qualitez jointes
eur hardieſſe qui eſt extrême, forme
 leur faveur une idée de magnanimité
 de nobleſſe d'ame trés-grande.
Le Mariage parmi eux ſe fait par le
ıl conſentement, & reconnoît là la
ture mais dans la maniére de le céle-
er, on y trouve la groſſiereté & la fo-
 de leurs mœurs ſauvages. Cette cére-
onie eſt un véritable ſabat par les mi-
s, les poſtures & le bruit qu'ils y font.
On reconnoît encore parmi ces peu-
es, combien les hommes ont d'inclina-
on d'ajoûter quelque choſe à leur figure,
ns le deſſein de s'embellir & de ſe plai-
 à eux-mêmes : car quoiqu'ils ignorent
ut l'attirail prodigieux des ornemens
ue les Européens ont inventé, ils ne
iſſent pas de trouver du plaiſir à ſe pa-
r des choſes étrangeres qui peuvent leur
onner quelque éclat : ils ſe peindent
e rouge qu'ils appellent roucou, mêlé
vec une eſpece de graiſſe, & cela fait
n effet qu'ils croyent ſans doute mer-
eilleux pour les rendre agréables, mais
ui à nos yeux les rend des groteſques
ort hideux & fort dégoûtans : ils ſe
nettent auſſi au tour du col & de leurs

bras un espece de colliers & de bracelets faits avec ce qu'ils appellent de la rassade.

Ils tirent leur nourriture de la pêche & de la chasse, & ils sont extrêmement habiles dans ce dernier exercice, ainsi que je l'ai vû moi même. De 20 fléches qu'ils tireront, il n'y en a pas une qui ne porte & qui ne tuë, soit que le gibier vole ou qu'il soit arrêté; au reste, ils ne se servent pas moins bien d'armes à feu.

Ils ont de petits jardins prés de leurs cases où ils élevent du tabac, dont l'usage, comme on sçait, nous vient de l'Amerique: ils sçavent trouver comme nous du plaisir à le fumer, auquel ils ajoûtent celui de la danse & de la bonne chere, mais le plus grand de tous pour eux est celui de la lubricité, en la leur promettant, on peut leur faire entreprendre toutes choses.

On pourroit entreprendre de prouver que l'Amerique, qui est la plus grande des parties de la terre, ne leur cede en rien du coté des autres avantages, & même les surpasse en beaucoup de choses: on y trouve toutes les richesses & les graces que la nature a partagez aux differens climats de l'Asie, de l'Europe & de l'Affrique. Air pur & vivifiant, terres grasses & fertiles, grand nombres de Riviéres des

profondes & des plus larges, des
upeaux innombrables, de bétail de
te eſpece, des Prairies, des Bois,
Mines d'or d'argent, & de Pier-
es, des Peſcheries de Perles, & de
ſſons de toute ſorte; la Mer l'en-
nne de tous côtez, & ſemble offrir
es Habitans le commerce de l'Uni-
s, d'autant plus qu'ils trouvent ſur
ace & dans le ſein de leurs champs,
quoy attirer tous les Marchands des
res Nations. Outre tous les biens
nt nous venons de parler; on ſçait
nbien l'indigot, le ſucre & pluſieurs
res tréſors qu'elle produit, ſoit en
ntes, animaux ou mineraux, ſoit
ır la vie, le plaiſir, la magnificence
la Medecine, y fait aborder tous les
ırs des Vaiſſeaux.

J'ay admiré ſur tout le climat du
té du Cap François, l'année y eſt
perpetuel Printemps jointe avec l'Au-
nne. On n'y voit jamais les arbres
ns feüilles, fleurs & fruits, en même
mps l'air y eſt excellent, & on n'y
it preſque point de malades, les vents
y ſouflent ordinairement que pour ra-
îchir la terre, qui d'ailleurs pleine de
e & ſans ceſſe carreſſée par les plus
ux & plus favorables rayons du So-

leil, n'y attend presque point la culture & le travail de l'homme pour luy prodiguer tous ses fruits; on peut se flater qu'avec un seul Negre travaillant au sucre & à l'indigot, on est en état d'y faire un trafic considerable.

Les Mines intarissables d'or & d'argent qui s'y trouvent, font bien voir que cette partie du monde est sous un Ciel favorable & heureux. La formation de ces métaux précieux demande une terre bien épurée & un feu astral bien parfait; aussi il semble que les exhalaisons qui se levent dans ce Pays ayent toute la nature de l'or & tout l'éclat du Soleil, & l'air en est enrichi avant la terrre, on le voit sans cesse rempli de feux semblables à de petites étoiles qui brillent de l'éclat le plus vif, & s'évanoüissent ensuite en tombant; il semble que ces petits astres soient comme la semence de l'or, de l'argent & des pierreries qu'on trouve en si grande abondance dans cette riche terre.

L'on n'y trouve point comme dans nôtre France ces broüillars épais nuisibles, qui causent tant de maladies par l'excés d'humidité, dont ils accablent l'air qui est nôtre premier aliment, &

empêchent la parfaite coction des
res choſes qui ſervent à nôtre nour-
re ; & c'eſt ce qui fait ſans doute,
les Habitans y ſont bien plus ſains
plus robuſtes que nous, & y vivent
nmunement plus long-temps. Cette
uence précieuſe qui domine & qui
roduit les métaux parfaits, y eſt
nme un or potable qui tombe ſans
e des aſtres, & je ne doute point
avec ce ſecours un homme qui eſt
dans ce Pays ne pût encore y vivre
s long temps que l'on n'y vit s'il
it ſage ; les eaux d'ailleurs, comme
peut s'imaginer y participans beau-
p des qualitez précieuſes d'un air ſi
y étans tres-ſalutaires.

Voicy en particulier les Animaux,
its, Racines & Herbes que j'ay
dans l'Amerique.

Les Cerfs qui ſont des animaux fort
nnus parmy nous, ſe trouvent là par
upes, & la chair en eſt beaucoup
illeure, on y fait un grand trafic de
rs peaux.

Les Chevreüils, les Cochons, les
ngliers y ſont communs & d'un
ût excellent ; on y voit des Chevres
des Chevreaux en quantité ; ainſi
e des Bœufs ſauvages, dont les Chaſ-

ſeurs tuënt tant qu'ils le veulent, & font de leurs peaux un commerce conſiderable.

On y voit des Singes de trois ou quatre eſpeces, mais cependant moins communs qu'en Affrique.

Les Tygres y ſont en grand nombre & leurs peaux fort recherchées. Il y a des Loutres dont le poil ſert, comme on ſçait, à faire des Chapeaux, ainſi que quantité de Renards noirs & de Caïmans, deſquels on tire des roïgnons de muſc fort eſtimez. On y mange des Agoutils, qui ſont des animaux de la groſſeur d'un Lievre, qui ont le poil rude comme celuy d'un Porc, & le muſeau comme celuy d'un Rat.

On mange d'un autre animal fait comme un Rat ſauvage, lequel ils nomment Pirolis, il eſt d'un goût délicieux.

On y trouve fort communément d'une eſpece de Lezards, mais gros comme la cuiſſe d'un homme, on m'en a fait manger, & j'en ay trouvé la viande plus délicate que celle des Poulets, ils ſe mangent boüillis ou en fricaſſée avec une ſaulce jaune faite de leurs œufs; j'en avois déja mangé à la Martinique où ils ſont excellents.

La

La terre y eſt couverte de toutes
rtes de Volailles & de Gibier,
mme Poules ordinaires, mais plus
oſſes que les nôtres, Poules faiſan-
es, Poules d'Indes, Pintades, Gri-
s, Tourterelles, Ramiers & Perdrix
pluſieurs eſpeces, des Aigrettes, des
nacos, des Faiſans, des Canards;
rcelles, Vignons & Becaſſes.

C'eſt-là qu'on trouve des Peroquets
abondance & de toutes les eſpeces,
mme Cureaux, Curiagues, Saroſora,
nazonnes, Caninets, Haras, Perigues,
alhevis & enfin des Grisgris, leſquels
nt tres-bons à manger quand leur chair
mortifiée.

On y trouve un eſpece d'oiſeau qui
fort beau par la diverſité brillante
s couleurs, dont ſon plumage eſt peint
turellement, il s'appelle Colybrie, &
gros comme un Etourneau; on dit
e la poudre en eſt bonne pour faire
philtre amoureux. Cet oiſeau eſt rare
r tout ailleurs, mais commun dans
merique.

Quand on va ſe promener la nuit
ns la Campagne ou dans un jardin,
arbres vous y offrent un ſpectacle
uveau & fort agreable, les Mouches
ntarides dont ils ſont couverts, y

jettent un éclat qui vous frappe beaucoup plus que celuy des vers-luisans de la France.

L'Amerique n'est pas moins fournie d'animaux aquatiques, que des terrestres : on y trouve Rais, Soles, Turbots & Dorades, nommez autrement parmy nous Dauphins, avec des Machoirants, Poissons qui ont la tête trois fois plus grosses que le corps : il y a de plus des Huîtres qui sont excellentes, des Lamanthirs ou Vaches marines, dont la chair est aussi délicate que celle du Veau ordinaire, des loups marins d'une grosseur prodigieuse, des Tortuës de même, fort grosses, & d'un usage des plus sains & des plus agreables pour la nourriture, des Burgots, qui sont des especes de Limaçons appellé Sioura par les Sauvages, des Crables & autres Coquillages semblables aux Ecrevises & à peu-prés du même goût.

On peut ajoûter qu'il n'y a point d'animaux particuliers de l'Europe, qu'on ne pût nourrir & élever dans l'Amerique : Venons aux Vegetaux.

Les Fruits, les Herbes, les Racines, ne se sentent pas moins de la bonté du climat, que les animaux & les métaux, on les y trouve en abondance & avec

n degré d'excellence & de perfection, ui ne doit pas être commune à toutes s contrées, qui n'ont ny la même roximité du Soleil, ny la même pureté ans l'air; que l'on songe combien il y de difference entre nos plantes & celles es parties septentrionnalles de l'Europe, & combien il y en doit avoir par onsequent entre ces premieres & celles : l'Amerique.

Les Cannes de sucre qui sont si préeuses & qui y croissent de toutes parts vec profusion, sont sans doute un rand article dans ce Chapitre, les roaux sont moins communs dans nos larais, & il faut que la terre soit foure d'un sel bien exquis pour élever une ante si délicieuse & d'une maniere issi feconde qu'elle le fait, il n'y a point Habitans en Amerique qui n'aient n grand taillis de ces Cannes autour leur habitation, & qui n'en tirent gros profit par le commerce qu'ils en nt avec les Européens.

On y récueïlle du Poivre qu'ils appellent ment, & dont ils comptent de trois rtes, toutes trois neanmoins en forme gousses, mais de differentes couleurs.

Ils ont aussi grande quantité de Ginmbre qui est fort stomachal : les Ci-

trons, les Oranges, les Limons n'y sont pas moins communs que les Pommes en Normandie.

Le Coton pend sur des arbrisseaux en tout temps & en tout lieu, & le Tabac presentement si connu parmy nous, est de temps immemorial l'herbe la plus vulgaire de ces contrées.

Les Ananas gros comme la forme d'un Chapeau & de la même figure qu'une Pomme de Pin, & aussi agreables au goût que le sucre, la canelle, la fraise & l'eau-rose melez ensemble, y croissent par tout comme les Artichaux en Europe.

Les Bacos qui sont une espece de Figues de la grosseur d'un œuf de Poule & demi-pied de long, s'y cüeillent à la cime d'un seul jetton au milieu du haut de l'arbre, les Forêts en sont pleines.

On y trouve les Bananes qui sont de la même nature que les Bacos, mais plus longs.

Les Mameiens qui sont de la forme des Artichaux, approchent du goût des Bananes.

Les Chimans semblent encore pour la figure aux Artichaux, mais ronds & sans pointes, ayant le gout du sucre

chair un peu cotonneuse.
Les Pommes d'Acajou sont des
ts gros comme un œuf, longs de
s ou quatre doigts, d'un goût un
aigre, ayant une noix au bout,
bonnes à manger comme le reste.
Des Carata gros comme le doigt,
s lesquels il y a des petits grains
me la pointe d'une épingle.
Des Papayers remplis de pepins,
nt le goût du persil, les fruits sont
s comme un œuf de Poulle d'Inde.
Une espece de Pomme nommée Ma-
ille de la grosseur d'un œuf ayant
noyau : ce fruit est si venimeux,
ceux qui en mangent en meurent.
Des Goyaves qui est un fruit rond
me un œuf & du même goût que
aise, ayant les pepins fort durs.
l y a aussi dans toutes les Isles de
merique des Melons de la même es-
des nôtres, outre une autre sorte
on appelle Melons d'eaux, les uns
les autres fort rafraîchissans & en
ntité.
On y trouve l'Igname qui est une ra-
e, dont la tige est rampante, elle a
goût du Maignoc, est peinte de di-
ses couleurs, grosse comme la tête
n homme, & large de plus d'un pied;

elle passe pour saine & agreable, les Sauvages s'en servent pour faire leur breuvage.

Le Maignoc qui est un arbrisseau de cinq pieds de haut ou environ, sa racine qui est appellée du même nom, est grosse comme la cuisse.

Des Palmistes dont on tire du vin doux comme le vin nouveau en France. Il y a à la cime de ces arbres un gros rejetton qui se mange cuit ou cru comme l'Artichaux avec du sel & du poivre; mais il faut couper l'arbre pour en avoir les fruits tant ils sont inaccessibles.

Des Pâtates qui sont des racines d'une tige rempante, & dont le fruit gros comme le poing a le gout des Châteignes.

Des Cocotiers dont la hauteur est fort élevée, & dont le fruit donne à boire & à manger; ce qu'on en mange a le goût de noisette, & la liqueur qu'on en tire est comme un lait sucré, le tout est fort sain.

Il y a de certains arbres de la grosseur d'un Noyer qui portent des Citroüilles aussi grosses que les nôtres, & dont les côtes sont seches & si dures, que les Sauvages en font de la vaisselle pour manger & pour boire.

J'ay oublié de dire que quoy qu'or-
iirement les Sauvages de cette partie
Monde ſoient nuds, cependant ceux
j'ay vû à la Martinique & à la
vanne parmy nous, étoient tous
ſque couverts de peaux ou autre
ſe.

prés avoir demeuré neuf jours à la
vanne, nous fîmes voile pour la
a-Crux, qui eſt un Port dans le
yaume du Mexique en Occident,
ſedé par les Eſpagnols, où nous arri-
nes le 8. Juin 1713. Nous y reſtâmes
mois, pendant lequel temps je fis
lques remarques que je vais donner,
enſuite je parleray de Mexico qui eſt
Capitale de cette contrée, diſtante de
lieuës de la Vera Crux. Je diray auſſi
elque choſe en general du Gouverne-
nt, du Commerce & de la puiſſance
Eſpagnols dans cette partie du Mon-
, dont la plus grande a été conquiſe
leurs Anceſtres, & eſt demeurée
s leur domination.



## CHAPITRE V.

*De nôtre arrivée à la Vera-Crux, &*
*de ce qui s'y passa à l'égard des*
*François.*

LE lendemain de nôtre arrivée à la Vera-Crux sur les dix heures du matin, le Gouverneur de la Ville avec les Contadors & autres Officiers Roïaux se rendirent à nôtre bord pour y faire la visite, ce qu'ils executerent assez legerement, nous répondîmes avec soin à leurs honnêtetez; on fit crier sept fois à nôtre Equipage *Vive le Roy*, & on le salüa de sept coups de Canon.

Nous eûmes ensuite la visite du sieur de Guevara, Directeur de la Compagnie Royale de Lassiente, de M. l'Amiral des Gallions d'Espagne, & du Gouverneur du Fort que nous reçûmes tous avec les ceremonies & distinctions qui leur étoient dûes, nous paroissions assez contens les uns des autres, mais cela changea le lendemain.

Le Gouverneur de la Ville étant revenu nous voir ce jour là, demanda à M. Bigot nôtre Capitaine, une seconde visite

te de ſon Vaiſſeau, ce qui luy ayant accordé, nous vîmes revenir ſur les x heures aprés midy les Contadors c des Gardes, qui ſe mirent auſſi- à fureter de tous côtez. Ils deſcen- ent à nôtre fond de calle qu'ils par- rurent legerement, puis tout à coup ionterent & dirent à M. Bigot qu'il oit faire vuider ledit fond de calle décharger tout nôtre Vaiſſeau; & oy que leür pût remontrer là deſſus Bigot, ils perſiſterent dans cette nande, & cependant entrerent dans Chambre du Capitaine, aprés luy oir demandé la liberté d'y faire une te. Ils y trouverent contre l'at- te de M. Bigot, des Ballots de Pa- illes qui étoient deſſous ſon lit, & côté d'un alcove, dont ils dreſſerent le champ leur Procés verbal. M. ot mécontent & ſurpris, craignant ils ne ſaiſiſſent ſes marchandiſes avec autres du Vaiſſeau, & ne l'arrêtaſſent me priſonnier, diſpoſa tout ſon équi- ge, & fit donner des armes à tous Volontaires, pour être tout prêt à re feu ſur les Eſpagnols en cas qu'ils uluſſent nous faire quelque chagrin cette force-là: ils ne ſaiſirent point tre Vaiſſeau parce qu'il appartenoit

au Roy, ni ne firent point emprisonner M. Bigot; mais ils firent débarquer dés le soir même toutes les Pacotilles & les enleverent, à quoy on ne jugea pas à propos de faire la moindre resistance, non plus que le lendemain qu'ils vinrent avec le Gouverneur de la Ville, & qu'ils tirerent de nôtre Vaisseau toutes les autres marchandises, jusqu'aux coffres & aux males, comme effets confiscables selon les Reglemens & Traitez; en quoy leurs pretentions étoient mal fondées & leur Procés verbal faux, ainsi que leur conduite fourbe; car par les conventions de la Compagnie Royale de l'Assiente avec les Espagnols; il est porté que les Vaisseaux ne seront point foüillez, mais seulement souffriront des Gardes jusqu'à leur départ, & que l'on ne saisiroit que les Marchandises qui seroient débarquées à terre: nous ignorions malheureusement ce Traité, mais les Espagnoles ne l'ignoroient pas; ce qui fait voir leur caractere d'autant plus perfide en cette occasion, que Monsieur Bigot ayant voulu composer avec eux pour les Marchandises du Vaisseau autres que ses Pacotilles: ils lui répondirent d'une maniére à lui faire croire que s'ils les enlevoient, ce ne seroit que

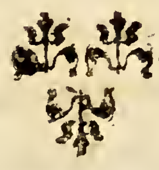
r les mettre en dépoſt juſqu'à ſon dé-
, & les lui rendre alors pour les ven-
, pourvû qu'il en fit une déclara ion
te ; en quoi cependant ils le trompé-
, quoi qu'il fit de ſon côté avec fide-
tout ce qu'ils exigeoient de lui, &
même l'eſperance qu'ils lui avoient
nez alors, qui l'avoit rendu ſi facile à
iſite & au débarquement de toutes
Marchandiſes. Cependant il arriva
choſe qui embarraſſa le Gouverneur
a Vera-Crux, & même le fit recourir
ous. Les Troupes de ſa Garniſon ſe
lterent ſur ce que depuis 25 à 26
s elles n'avoient pas touchez un ſol de
paye : elles s'étoient retirées hors de
ille, arrêtoient de jour tous les vi-
& denrées qu'on y apportoit, &
uit y rentroient en petites bandes
r piller ; le Gouverneur ſe propoſa
ord de les combattre avec les Soldats
lui étoient reſtez, mais quand il fut
de donner, il ſe vit entiérement a-
donné de tous exceptez de ſes Gardes
ont des Soldats armez de lances &
preſque Négres, enſorte qu'il fût
gé de ſe retirer au plûtôt pour ſe met-
n ſûreté. Cette revolte pouvoit avoir
uites d'autant plus fâcheuſes que les
rgeois favoriſoient ſous mains les

rebelles à qui ils avoient avancé beaucoup de choses pour leur nourriture & leurs vêtemens, & qu'ils desiroient fort de voir en état de les payer : cependant ceux-cy protestoient qu'ils n'en vouloient point au Gouverneur, & qu'ils seroient toute leur vie fideles à leur Roy Philippe V. tout prêts à se calmer dès qu'on les auroit payez ; mais qu'ils ne vouloient point attendre d'avantage, ne pouvant plus souffrir que l'on fit sortir tous les jours à leurs yeux l'or & l'argent de l'Amerique pour le transporter en Europe, sans en tirer seulement leur entretien & leur subsistance. Le Gouverneur ne voulant point ou ne pouvant leur donner satisfaction dépêcha un Courier au Duc de Linarez Viceroi de l'Amerique, résidant à Mexico, & en attendant il songea à se munir de nôtre secours. Il le fit demander à Monsieur le Chevalier d'Airs qui se trouva pour lors à la Vera-Crux, commandant tous les Vaisseaux François qui y étoient, ce que cet Officier lui accorda avec esperance de pouvoir, en cette occasion, nous faire rendre toutes nos Marchandises, du moins pour prix du service que nous allions rendre aux Espagnols : ce n'étoit pas leur intention comme nous le reconnûmes dans la suite,

ne pouvant deviner & jugeant d'eux
nous, nous ne perdîmes point de
& nous deſcendîmes à terre ſur les
ures du ſoir au nombre de trois cens
les ſecourir. Nous étions tous bien
de fuſils, piſtolets & ſabres, &
cela nous armâmes nos Chaloupes
ux pierriers chacune en cas que les
tans de la Ville vouluſſent s'oppoſer
tre entrée dans leur Ville : nous
mes ſans réſiſtance du côté de la di-
& aprés nous avoir paſſé en revûë,
ſieur le Chevalier d'Airs nous y fit
au travers, & nous allâmes nous
rer d'une porte qui eſt devant une
qui ſert d'Hôpital aux François.
étions là placez fort commodement
nous deffendre & pour ſurprendre
beles en cas qu'ils vouluſſent entrer
la Ville : nous y paſſâmes le reſte de
it toûjours alertes & accompagnés
onſieur le Chevalier d'Airs qui nous
nandoit. Le lendemain l'on nous fit
her ſur la grande Place où le Gou-
eur vint nous voir, fort content d'a-
une ſi bonne reſſource dans l'em-
s où il étoit : cependant il n'avoit
op d'envie de nous mettre aux mains
les Eſpagnols révoltez, & il ne ſe
oſa de profiter de nôtre aſſiſtance

que pour traiter avec eux d'une manié
plus sûre & plus avantageuse, ensor
qu'il leur fit parler de se remettre de bo
gré à leur devoir, & n'y ayant pas réus
il se borna, au lieu d'aller les attaquer,
demeurer sur la deffensive jusqu'à ce qu'
eut des nouvelles du Viceroi. Pour ce
on nous fit avancer vers l'Eglise de Sain
Dominique où on établit nos Corps d
Garde ; les Bourgeois n'étoient poi
trop contens de voir ainsi des Franço
dans leur Ville, & nous de nôtre cô
nous étions ravis d'une occasion comm
celle-là qui leur faisoit voir qu'ils avoie
besoin de nous, d'autant plus qu'ils n'e
étoient pas persuadez : car c'est une cho
prodigieuse que le mépris & la hain
qu'ils ont pour nous. Pour faire voir l'u
& l'autre, je n'ai qu'à rapporter le
insultes que nous essuyons de leur pa
dans le temps même que nous semblion
Maîtres de leur Ville, & les tenir à nôtr
discretion : presque tous les jours & toute
les nuits, nos sentinelles se voyoien
accablées de coups de pierre qui partoien
du jardin des Jacobins qui, pour le dir
en passant, sont, ainsi que tous les autre
Moines Espagnols, les plus insolens co
quins que nous trouvions en nôtre che
min ; dans la Domination Espagnolle l

ndre chose que leur inimitié furieuse
suggere contre nous est de nous ap-
er chiens de François, quand ils nous
ent passer dans les ruës & de crier
rin, gourin, en faisant allusion à
e mot oüi, comme s'ils vouloient
s reprocher d'avoir le langage & les
urs d'un cochon : cependant les rebel-
ayant appris que nous étions venus au
urs du Gouverneur & que nous étions
ez dans la Ville pour leur en deffen-
l'entrée se tinrent à la campagne &
etrancherent, bien résolus de se def-
dre si nous allions les attaquer : on
s dit même qu'ils s'étoient emparez
4 piéces de canon qu'ils avoient sur-
es dans l'ancienne Vera-Crux, mais
Gouverneur ne demandoit que du
ps, & il les laissa volontiers se mor-
dre, tandis qu'il attendoit le Viceroi
Mexique, qui lui avoit écrit qu'il par-
pour venir châtier ces rebeles : ainsi
t demeura jusques-là dans une espece
naction pendant laquelle je songeai à
e mes remarques sur le Païs & sur
peuples.



## CHAPITRE VI.

*Description de la Vera-Crux, Ville de l'Occident, & autres particularitez.*

LA Vera-Crux eſt une Colonie Eſpagnolle établie par Las Cortés, General de cette Nation qui avoit fait autrefois la Conquête de ce Païs, & qui l'a pouſſé juſqu'au Mexique. Cette Ville n'eſt pas, à beaucoup prés, ni ſi belle ni ſi grande que la Havane, les ruës cependant y ſont droites & bien percées, mais les maiſons n'y ſont pas belles ; ſi vous en exceptez celles qui ſont ſur la rive, leſquelles ne ſont pas mal bâties. Les Egliſes de même n'ont au dehors aucune beauté : on n'y voit point le bon goût, ni la régularité de l'architecture, quelques unes ſont en dômes, mais trop ſimples : le dedans eſt aſſez propre & riche par les dorures & argenteries. Elle a un Port trés frequenté : tous les gallions d'Eſpagne y abordent, ainſi qu'une infinité d'autres Vaiſſeaux de l'Europe qui y viennent trafiquer, l'entrée du Port y eſt difficile ayant pluſieurs roches à ſa droite & à ſa gauche, & outre ce-

a rade eſt deffenduë par un Fort conſi-
.ble & trés régulier, conſtruit par un
enieur François, & qui commande à la
.e. De ce Fort, quand le temps eſt
1,on découvre une montagne nommé
iſſau qui eſt éloignée de 30 lieuës
nt dans les terres & dont le ſommet
haut eſt toûjours couvert de neige.
Dutre ce Fort, il y en a deux autres
ts aux deux bouts de la Ville & ſituez
le bord de la Mer pour empêcher les
centes.
Elle a des murailles, mais mauvaiſes
mal entretenuës : il y a des endroits où
able que le vent du Nord y apporte
couvre, enſorte qu'il eſt trés facile de
ſer par deſſus. Cette ſorte de vent eſt
elquefois ſi furieux en ce Païs qu'il eſt
rs impoſſible de ſe tenir de bout ſur
Pont des Vaiſſeaux, leſquels ſont eux-
mes fort en danger à moins d'aller ſur
côte où de les amarer ſur le Fort avec
bons cables, ainſi que nous avions
t, & par cette raiſon encore, il eſt im-
rtant de ſe bien munir de vivres, car
n'y a nul moyen d'en aller chercher, la
vigation des chaloupes étant tout-à-
t impoſſible.
Par bon-heur ces vens ne durent qu'un
rtain temps de l'année qui pourtant eſt

encore bien long : ils commencent au 15 Septembre & finissent à la fin de Février ; ce qu'il y a de bon c'est qu'ils se reposent par intervalle , & qu'ils ne sont violens ordinairement qu'aux déclins & aux renouvellemens des Lunes.

Ce que j'ai remarqué en ce Païs des mœurs des Espagnols est, qu'ils sont là tels en général ou plus mauvais même & plus ridicules qu'en Espagne : leur vertu est une politique , & leur religion une momerie ; j'entends dans la pratique , ils sont même fort licentieux ici du moins au sujet de leurs Mariages : on peut dire qu'il n'y a pas à la Vera-Crux cent de ces conjonctions qui soient légitimes , quoiqu'il y ait plus de 4 mille feux : ils se tiennent ensemble hommes & femmes tant qu'ils se conviennent , & au moindre sujet de dégoût ils se quittent sans façon , ce n'est que concubinages : on sçait d'ailleurs & combien ils sont vains & vindicatifs , & comme ils mettent leur religion à porter d'un côté un Rosaire , & leur bravoure à porter de l'autre un dague dont ils poignardent à leur commodité leurs ennemis.

Comme nous nous trouvâmes à la Vera-Crux dans le temps des Processions que l'on fait aux Fêtes du Saint Sacre-

ent, j'eus occasion de voir & d'ad-
irer le ridicule de leurs devotions, c'est
 vrai jeu de théatre & des plus mal
ntendu. Dés que la Procession fut sortie
 l'Eglise, on monta le Saint Sacre-
ent dans un carosse qui est fait exprés
our le porter dans les occasions & dans
oute autre même quand on va l'admi-
istrer aux malades : ce carosse est passa-
lement propre, & ce n'est pas dans cette
ée que les Espagnols me paroissent bla-
ables. Le voici, c'est qu'aprés le Clergé
ui suit à pied le Saint Sacrement, vous
oyez paroître une douzaine de figures
onstrueuses hautes de 12. à 15. pieds &
rosses à proportion, de differentes cou-
urs, les unes noires & les autres rou-
es à qui gens qui sont cachez dessous
ont faire les grimaces & les contorsions
es plus ridicules de nos marionnettes :
e sont ordinairement des Mores qui
oüent cette mascarade & qui n'oublient
as de faire danser les phantômes qu'ils
ortent, outre les autres momeries qu'ils
eur font faire & dont nous venons de
arler. Cependant ce n'est pas tout, &
on voit venir aprés eux une figure d'ani-
mal de la grosseur d'un Elephant où sont
cachez encore plusieurs autres Mores qui
a portent & la font mouvoir avec la mê-

me gravité ; & enfin parut une troupe de masques des mieux choisis pour faire peur & rire en même temps par leur air, leur posture sur tout & leurs cris semblables à ceux des bêtes farouches : le peuple marchoit extasié d'un si beau spectacle qui fut relevé par des fusez volantes, quelques fanfares de trompettes assez pitoyables, de la décharge de la Mousqueterie & d'un feu d'artifice mince & mal executé que l'on tira sur la grande Place vis-à-vis de la grande Eglise : ce feu étoit construit en piramide avec un aigle à deux têtes au-dessus, & une renommée qu'on avoit placée au-dessus du cloché devoit descendre & venir l'allumer, l'idée seule en étoit passable & rien n'y répondit dans l'execution.

J'eus bien lieu de m'étonner encore en les voyant à l'Eglise & à la face des Autels, de la hardiesse qu'ils ont de s'appeller Catholiques par excellence, & de nous traiter d'indevots & d'heretiques ; les Prêtres même ne s'y faisoient point de scrupule de parler & de rire librement pendant qu'ils célebroient eux mêmes la Messe: ainsi ce lieu Saint est pour eux, un théatre d'impudence & d'amusement aussi bien que pour les femmes, & les libertins d'entre les Laïques.

ne fais un plaisir, je l'avouë, de pein-
desavantageusement cette Nation,
qu'il y en a beaucoup à rabaisser
guëilleux, & que l'on sçait que ce
ere est le dominant des Espagnols.
prétends pourtant pas dire qu'il n'y
int de vrai merite parmi eux, j'en
rouvé de parfaitement estimables,
outre les qualitez propres & ordi-
à la Nation, avoient mêmes les
ures qui puissent rendre un Fran-
istingué, & un entr'autres que j'ai
é à la Vera-Crux qui mérite d'ail-
que je le fasse connoître.

---

## HAPITRE VII.

*rtraits Historiques d'un Espagnol ommé Sagreda, & d'une Espagnolle nommée Albertine.*

s'appelloit Sagreda, venerable par
n air, son âge & ses mœurs : c'étoit
les belles vieillesses qu'on puisse voir,
oit 85. à 86. ans, une chevelure
che comme neige & encore fort lon-
le corps droit, la mine majestueuse,
lle un peu plus haute que la medio-
l'œil vif, les couleurs belles, la

phiſionomie ſage & enjoüée, ayant un fort grand uſage du monde, & le mépriſant. Il me dit qu'il avoit appartenu à Dom Juan, fils naturel de Philippe IV. & qu'il l'avoit ſuivi en Flandres dans le temps que ce Prince en étoit Gouverneur : j'ai vû adjoûtoit-il vôtre Prince de Condé, & je l'ai admiré autant que vous autres François avez pû faire, j'ai fait attention à cette intrepidité prodigieuſe qui étoit marquée juſques dans ſes moindres geſtes, & cet eſprit fécond & veritablement militaire, toûjours preſent, toûjours actif, qui conduiſoit ſa valeur, ne m'a point échapé. Les Eſpagnols qui ſont petits admirateurs n'avoient point aſſez d'yeux pour lui, moi je ne le voyois jamais que je ne ſongeaſſe à ce qu'auroit fait Alexandre s'il avoit eû à faire contre un Prince ſi brave & ſi ſçavant dans l'art de la guerre J'oſe dire, continuoit Secreda, que j'ai eu beaucoup de part aux intrigues de la Cour de Dom Juan dans ce temps-là, & à ſes deſſeins par rapport au Prince de Condé & aux troubles de la France : j'ai été, pour trancher court, dans tout l'éblouïſſement que peut cauſer la fortune par ſes faveurs & ſes promeſſes, & le monde n'a point de charmes que je n'aye goûté, mais je ne ſçai

nt comme les autres s'en accommo-
t, pour moi je vous avouë que j'y
ivois toûjours quelque chose qui cho-
it, & mon cœur & ma raison, j'avois
u employer tout l'art des passions
r me composer un état heureux dans
differentes situations où elles me con-
soient : j'avois beau y mettre de moi-
mon imagination pour en relever les
émens, je me trouvois toûjours dans
barras mortel de m'accorder avec
i-même & de joüir de ce que j'avois
plus desi é ; quand j'étois arrivé où
n ambition avoit aspiré, je voyois
c inquiétude que je n'en étois que
s esclave, & les voluptez qui m'a-
ent le plus frappé de loin, devenoient
t d'un coup de vrayes amertumes ;
moment aprés que j'en avois joüi ou
me dans l'instant que j'en joüissois,
payois tous les vains amusemens du
urtisan ou de ma liberté, ou de ma
nquilité, ou de ma santé, & pour
e tout, d'un peu de mon honneur & de
vertu. J'y cherchois du vrai & du na-
el que je n'ai jamais rencontré ; ce-
ndant malgré ces dégoûts que j'éprou-
is & qu'éprouvera toûjours une ame
n faite dans l'ensorcellement du mon-
, je ne m'en tirois point, & je les im-

putois à mon peu de genie & de talen
dans l'art d'être heureux, plûtôt qu'à
nature des objets ridicules qui m'avoien
séduit; j'ai resté 25. ans dans cet éta
jusqu'à ce que le Ciel me secourant en
fin de cette maniere efficace dont il sé
court les prédestinez, m'envoya cou
sur coup toutes les disgraces qui peuven
le mieux rappeller un homme à lui-mê
me, & aux esperances de l'éternité, e
lui enlevant tout ce qui le charme dan
cette vie: on me fit d'abord des passe
droits, on m'ôta ensuite mes Charges e
attaquant même mon honneur qui fu
le seul bien que je pûs sauver, & enfi
je perdis un fils & une épouse qui étoien
toute ma consolation; graces à Dieu, j
sentis alors plus le dessein que Dieu avoi
sur moi en me frapant ainsi, que la duret
des coups qu'il m'avoit portez. Une
grande experience fortifiant ma raison
elle fut en droit de reprocher à mon
cœur son attachement pour le monde &
de le rompre; j'y renonçai donc, & pou
ne point avoir à combattre le mond
même, toûjours prêt d'insulter aux mise-
rables qu'il a faits, quelque parti qu'il
prennent, je résolus de passer dans ce
Païs éloignez, & de m'y confiner en
quelque endroit secret pour le reste d

m,

ı vie ; j'y ſuis venu ſous un nom in-
nnu : on m'y a donné pour ſubſiſter un
orceau de terre prés de la Vera-Crux,
uel je cultive , & où je me ſuis fait un
it toit , & un revenu médiocre com-
: vous voyez ; cette condition a une
parence de pauvreté, mais je ſuis plus
he que le Roy qui eſt Maître du Pe-
ı. Je ſuis maître de moi même & de
s paſſions , aucun ſoin ne me trouble,
cune maladie ne m'afflige , aucune
reur ne m'importune , je ne ſuis plus
oſé aux injuſtices & aux caprices des
tres hommes, que je ne vois qu'autant
: je veux,& avec qui je n'ai aucun in-
eſt à diſputer : je ſuis toûjours d'accord
c moi , parce que je ne deſire que ce
: je dois deſirer , & que ce que je puis
ſeder malgré le monde entier. Quelle
mon occupation ? C'eſt celle que de-
ient avoir tous les hommes , celle
ır laquelle ils ſont nez , qui ne coûte
ı , qui eſt toûjours accompagnée d'un
i plaiſir , naturelle , glorieuſe & agréa-
, je veux dire celle de penſer : tout le mal-
ır des hommes vient de ne s'y pas adon-
, c'eſt-là la deſtinée de l'homme, c'eſt
diſtinction , ſa joye , ſa ſeule affaire ,
out le ſecret de la felicité qu'il cher-
: ce travail qui eſt ſi doux & ſi fa-

cile quand on en a pris l'habitude, adou-
cit tous les autres & en ſuprime une gran
de partie dans cet exercice ; je joüis de
toute la nature, je rapproche de moi le
Ciel, & ce qui eſt au de-là, la terre &
tout ce qui eſt dans ſon ſein : il me dé-
veloppa tous les charmes de chaque être
plantes, animaux, métaux, fleurs
fruis, Aſtres, & Dieu même, & je
prouve là que la vraye joüiſſance appar-
tient à l'eſprit. Au reſte, j'oſe vous pren-
dre pour témoin que le plaiſir de la con-
templation n'eſt point ſi abſtrait qu'il
nous coûte celui de la ſocieté : vous
voyez comme je la goûte avec vous, &
mon diſcours, je crois, n'eſt pas d'un
homme perdu dans les nuës, n'eſt pas
un jargon de Gnomes & de Sirphes. Je
vous dirai plus & preſque tout, la Vera-
Crux le ſçait, je ſuis lié d'amitié parti-
culiére avec une femme qui demeure ici
proche à cette petite maiſon que vous
voyez, & plus d'un gros Seigneur eſt ve-
nu nous voir pour connoître par ſes yeux
& par ſes oreilles le délicieux commerce
que nous avons enſemble ; vous vous dou-
tez bien qu'à ce commerce, les ſens ont
peu de part : elle n'eſt guéres moins âgée
que moi, elle a 75. ans, mais jamais eſ-
prit ne fut plus propre à en charmer un

re que celui de cette illuſtre vieille.
e s'appelle Albertine, & eſt Eſpagnol-
le naiſſance comme moi : ſa jeuneſſe
é des plus brillantes & des plus dére-
es, la beauté & la pauvreté réünies en
, firent d'abord d'elle ce qu'elles ont
tume de faire de la pluſpart des filles
ont l'une & l'autre. Un Partiſan la
gna & l'employa à ſes plaiſirs : elle
neura avec lui deux ans, aprés quoi
affaires de cet homme s'étant ren-
ſées, elle ſe fit Comedienne & devint
neilleure qui ait jamais paru à Madrid,
ſſiſſant également dans le ſerieux &
s le comique, ayant dans l'un ce jeu
& naif qui ſçait exprimer ſi gracieu-
ent le ridicule des paſſions, & dans
tre toute la dignité d'une ame élevée
les ſentimens heroïques ; dans l'une
'autre ſcene, exacte à remplir le per-
nage dans toute ſon étenduë, qu'elle
oit, n'ayant rien dans le geſte, dans
egard, dans les inflexions differentes
a voix, dans ſon maintien, dans ſon
, & dans ſon ſilence même qui ne fût
rait marqué, ſenſible, intereſſant: de
ituation où elle devoit être, ſa mé-
re prodigieuſe ne lui manquoit ja-
s, ſes mouvemens étoient naturels,
voix ſonore, ſon regard doux & ſpi-

rituel, sa prestance noble & sa phisionomie de celles qu'on aime à voir dans toutes sortes d'états; on peut juger qu'une fille de théatre comme celle-là trouva plus d'un homme prest à remplacer prés d'elle le Partisan: elle en eût de toutes sortes, Petits maîtres, gros Seigneurs, riches Financiers, & Abbez d'importance, qui tous, chacun selon leur pouvoir, contribuoient à lui faire un état de splendeur fort brillant, & quoi qu'elle m'ait avoüé depuis que de cette multitude d'amans qu'elle avoit, il n'y en avoit pas 4. qui lui plûssent véritablement, & qu'elle trouvoit de vrais dégoûts dans le reste: elle ne laissa pas de passer ainsi 30 ans à les faire succeder les uns aux autres, d'abord par une impetuosité de jeunesse & de sang boüillant dont elle n'étoit pas maîtresse, ensuite par un ragoût de vanité, charmée de se voir un grand nombre d'adorateurs & de pouvoir disputer aux femmes du plus grand air, l'avantage de plaire, qui est de tous le plus flatteur pour le sexe; cependant dans tout ce tumulte de passions, sa raison ne laissoit pas d'avoir une espece de liberté & d'agir utilement du moins pour l'avenir. Nous nous connoissions dés-lors, & nous nous avoüions avec une sincerité mutuel-

te les ſcênes les plus agréables de la
toient pour le moins auſſi vaines &
fauſſes que celles du théatre ; je ne
point de verité , je ne vois point de
é en quoi que ce ſoit me diſoit- elle ,
ſur tout, je ſuis deſolée de n'en point
ver dans les cœurs , & j'éprouve en
occaſion preſque que mes amans
lus paſſionnez m'abandonneroient
devenois laide, ainſi leur cœur n'eſt
hé qu'à la moindre partie de moi-
e qui eſt ma beauté : mais j'ai pour-
cet accident que je ſçai toſt ou tard
devoir arriver. Je me conſerve ma
n toute entiere,& je la munis des plus
es réflexions pour ce temps-là : ils
nt beau ſe hâter de me regarder avec
ference , ils ne préviendront point
que j'aurai pour eux , je les connois
: elle connoiſſoit en effet les hom-
a merveille , & elle ſçavoit encore
x repreſenter leur caractere dans une
erſation, que ſur le théatre ; elle mé-
it ſur tout ſouverainement & ha-
it de toutes piéces deux ſortes de gens.
nierement , ceux qu'on appelle des
s Maîtres , nation frivole , légere
perficielle, qui n'a pour partage que
udence & l'indiſcretion diſoit-elle ,
onnez pour tout ce qui eſt outré &

hors des régles, en un mot, ſans choix ſans goût, ſans ordre, ſans genie & ſan mœurs. La ſeconde eſpece d'hommes qu lui déplaiſoient étoient de ces ames d boüe qui n'auroient ni vie ni ſentiment s'il n'y avoit ni or ni argent à gagner dan le monde. Engeance cruelle & perfid qui vendroit tous les autres hommes pour s'enrichir, ſi la choſe étoit poſſible qui comptent leurs rentes, leur agiot leur trafic, leurs Contracts pour les ſeul biens & les ſeules vertus de la ſociet humaine, & qui, en donnant quelque unes de leur piſtolles, croyent donne leur cœur & bien payer celui qu'ils marchandent: l'amour ni l'amitié ne ſon point faits pour ces deux ſortes d'animaux, continuoit Albertine, & une fille d'eſprit ne s'en laiſſera jamais approche que pour les dépoüiller & s'en mocque aprés, je ſerois au deſeſpoir d'avoir jamais ſincerement aimé un homme de ce deux caractéres-là. En effet juſtement dan le temps que cette fille me parloit ainſi à Madrid, un des plus foux petits Maître de la Cour l'aimoit, & l'aimoit à la fureur. Pour ſe délivrer de ſes perſécutions qu croiſſoient tous les jours, & qui allérent juſqu'à la relancer de Ville en Ville où elle ſe retiroit pour le fuir, elle prit le

i de quitter l'Eſpagne : elle s'embar-
ſur les Gallions & paſſa au Perou où
a en quelque façon regné quinze ans
c le Viceroi du Mexique qui en étoit
enu amant des plus délicats, & qui
it pris en elle toute la confiance dûë
perſonnes les plus eſtimables : elle
méritoit, il trouva avec ſurpriſe en
toutes les reſſources que le cœur des
nds hommes peut deſirer contre les
nes les plus ſenſibles de la vie ; tout-
oup dans cette nouvelle ſçêne, le feu
a jeuneſſe & les idées frivoles firent
ce aux mouvemens les plus concertez
ne raiſon d'autant plus dominante
elle l'unit avec les graces de l'enjoû-
nt : ſa converſation toûjours égale, plei-
neuve, ſçavante même autant que
cieuſe & polie, achevoit d'enchanter
Viceroi, aprés que ſes conſeils, la pru-
ce, la fermeté, & les expediens de
e fille admirable avoient reglé avec
ſes affaires les plus importantes. Pen-
t tout le temps de cette liaiſon qui in-
ſiblement devint plus amitié qu'a-
ur, le Viceroi n'a pas eu un chagrin
preſque fait une faute, a eu la gloire
quantité d'entrepriſes heureuſement
cutées, & de bienfaits ſagement ré-
dus : elle ne lui inſpiroit que des in-

terreſſement & nobleſſe, juſtice incor
ruptible, compaſſion tendre pour le
malheureux ; enfin aprés pluſieurs éta
bliſſemens politiques & pieux qu'elle lu
a fait faire, elle l'a engagé par ſon exem
ple dans le train de vie le plus Chrétie
& il y eſt mort. C'eſt alors que pou
joüir tout-à-fait d'elle même & de Dieu
elle eſt venuë ſe retirer ſous ce petit toi
que je vous montre, n'ayant point d'au
tre compagnie que celle d'une bonne fil
le qui ne l'a point voulu quitter & qu
eſt d'un caractére digne de ſon amitié, tan
par ſa vertu que par ſon eſprit ; nou
nous raſſemblons preſque tous les jours
& là nous parlons de tout ce qui peu
faire l'entretien des plus honnêtes gens
&, ſi j'oſe le dire, quelquefois des plu
doctes, car c'eſt quelque choſe de pro-
digieux que le ſçavoir d'Albertine.

Tel eſt l'homme que j'ai trouvé parm
les Eſpagnols, rareté ſans doute la plu
curieuſe du nouveau monde, avec l'illuſ-
tre Albertine que je n'aurois pas man-
qué de voir ſi j'en avois eû la commo-
dité & le temps : mais je ne vis Sacreda
que peu de jours avant de partir & com-
me nous étions enſemble, on vint m'a-
vertir de la part de M. Bigot de me ren-
dre inceſſamment auprés de lui.

CHAP.

## CHAPITRE VIII.

*épart des François de la Vera-Crux pour le Mexique.*

E Viceroy du Mexique étoit arrivé, il avoit appaiſé les mutins en leur nettant qu'ils ſeroient payez avant jours, & il leur avoit tenu parole: i tout étoit pacifié & nous n'étions néceſſaires au Gouverneur de la a-Crux, enſorte qu'il fut moins diſ-é que jamais à nous faire raiſon ou ce ſur nos marchandiſes qu'il avoit confiſquer: nous en avions fait por-nos plaintes au Duc de Linarez, eroy du Mexique par le Sieur Maleſ-Ecrivain de Roy dans le Vaiſſeau le *nçois*, joint avec l'Ecrivain du Vaiſ-nommé *le Griffon* qui y alloit auſſi r quelques difficultez que faiſoient les ntadores ſur le débarquement des rchandiſes dudit *Griffon*; malgré la miſſion qu'il avoit du Roy d'Eſpa-de venir trafiquer ſa Cargaiſon, & voit obtenu ce qu'il demandoit; le ceroy, quoiqu'il n'ait dans le Conſeil prême du Mexique qu'une voix plus un autre Conſeiller, avoit fait donner

un Arrest qui annulloit la confiscatio
faite de nos marchandises à la Vera
Crux, parce qu'il étoit fort galant hom
me & aimoit beaucoup les François
mais tout cela nous fut inutile, & l
Contadores s'en mocquérent : ils no
firent signifier la saisie de nos marchan
dises, & nous perdîmes l'esperance de l
sauver. Dans le conseil que nous tinm
sur cette affaire, on résolut d'intent
Procés aux Contadores.

Dans ce même temps étoit arrivé à
rade de la Vera-Crux un Vaisseau Fran
çois nommé *le Baron de la Fauche*, q
eut encore à essuyer les maniéres diffici
les & malhonnêtes de ces Contadores
il venoit de la Mobille & avoit laissé s
vivres à Passacole, Colonie Espagnole q
en manquoit, dans l'esperance ( ain
qu'on le lui avoit promis ) qu'on lui e
tiendroit compte à la Vera-Crux,
qu'il s'y chargeroit de farine pour retou
ner à Passacole, & outre cela qu'il l
seroit payé pour sa frette 4000 ou 500
piastres par mois : mais il eut bien à de
compter, les Espagnols qui sont préven
que nous ne venons chez eux que po
leur trafiquer les marchandises do
nous voulons nous défaire & emport
leurs piastres, obtinrent du Viceroy c

ſus nommé qu'on payeroit au Baron la Fauche, les vivres qu'il avoit fourà Paſſacole, & qu'on le feroit ſortir inſamment de la rade de la Vera-Crux, qui fut executé. Nous ſortîmes peu as de ce Païs & j'allai au Mexique avec Ecrivains de Roi ci-deſſus nommez : is avant de parler de cette Capitale des les Occidentales, je dirai encore deux oſes de la Vera-Crux; la premiere, ſt que peu de temps aprés qu'on eut isfait & calmé les rebelles dont j'ai rlé ; on les réforma tous, & comme n'avoient que leur paye pour ſubſiſter, ſe mirent à détrouſſer les voyageurs à les égorger : ils tuérent en un ſeul r 32 perſonnes, ce qui obligea le Vioy d'ordonner de nouvelles levées t pour leur donner la chaſſe, que pour e la guerre à un nouveau peuple de ivages Indiens trés braves, & qui, à qu'on diſoit, poſſedoient chez eux des nes d'argent fort riches ; la ſeconde, ſt que Monſieur Bigot fit faire juſtice ſon bord de trois Matelots, dont l'un it, étant yvre, frappé le Maître de l'équie, & ces deux autres avoient volé dans Vaiſſeau. Leur ſupplice fut ce qu'on elle la cale qui n'eſt autre choſe que précipiter le coupable du haut de la

grande vergue trois fois dans la Me
L'accompagnement de la cérémonie e
de tirer un coup de canon & de mett
pavillon rouge.

---

## CHAPITRE IX.

*Arrivé au Mexique, de la découverte & de la Conquête de ce Païs par les Espagnols.*

NOus arrivâmes au Mexique, & voici ce que j'en ai remarqué. L Ville qui est la Capitale de tout ce Païs dont elle porte le nom, c'est aussi d toutes les Indes Occidentales qui appar tiennent à l'Espagne: c'étoit le Siége de anciens Rois du Pays, & aujourd'hu c'est celui du Viceroi Espagnol & d Conseil Suprême à qui ressortissent tou tes les autres Jurisdictions & Conseils.

Elle est distante de la Vera-Crux d'en viron 90 lieuës: il y a presque 7. degre à monter de l'une à l'autre Ville sur l quartier de réduction, ce qui donne 1 lieuës d'élevation, cela fait que le Paï quoique situé sous le tropique du cancr & voisin de la ligne, a cependant la mêm temperature de climat qu'en Italie, 

d'ailleurs contribuent beaucoup sur
pour la Ville de Mexico, les Mon-
es qui l'environnent & dont le som-
est toûjours chargé de glaces fort
ses que l'on conserve & qu'on vend
l'année pour rafraîchir lesboissons,
me on fait ici : la livre en est venduë
scalin ; l'air est fort pur, & les hom-
vivent lon -temps : on dit que cet-
ille a été fondée par Mexianus,
ce Indien, l'an de grace 823. &
ce qui est de l'origine de toutes les
lades de ce Continent, le Théatre
icaire la rapporte à une Colonie
breuse venuë de la grande Tartarie
enduë au Mexique, ce qui fait croire
elques uns que ces deux Païs se
inent par quelque endroit.
es Anciens Roys ou Empereurs du
ique avoient quatre Palais dans
Capitale, lesquels se voyent encore
urd'hui : l'or & l'argent y brilloient
ous côtez ; ainsi que dans un grand
nple où ils s'assembloient pour leurs
rifices qui étoient souvent detesta-
, puisque ils y immoloient des hom-
& sur tout les esclaves qu'ils avoient
sur leurs ennemis : leur Idole s'ap-
oit *Vitziliputily*.
On sçait avec quelle grandeur, quel

faste & quelle molesse vivoient ces Prin-
ces. Ils ne mettoient jamais le pied sur la
terre, & ils n'alloient en aucun lieu
qu'ils ne fussent portez sur des brancars
par les Principaux de leur Royaume.

Au reste, on ne trouve parmi eux au-
cuns vestiges ou monumens bien intelli-
gibles de leur Histoire ; l'Ecriture qui
leur étoit inconnuë n'a pû nous en instrui-
re ; ils peignoient seulement ce qu'ils
vouloient apprendre à leurs descendans.

On sçait aussi de quelle maniére ces
habitans ont été découverts, & sont tom-
bez sous la puissance des Espagnols, ce
fut Fernand Cortez Espagnol, qui en 1519.
sous les Ordres de son Roy, en fit la
Conquête, & ce qu'il y a de prodigieux,
c'est qu'il subjugua une si grande multi-
tude de peuples avec seulement 500 hom-
mes. Dans la suite l'Espagne y a établi
des Colonies jusques à 400 lieuës avant
dans les Terres ; la bonne portion de
l'Amerique a été leur partage, les au-
tres puissances de l'Europe n'y ont fait
que de petits établissemens en compa-
raison, mais pour parler sincérement
il leur en a coûté aussi plus de crimes &
plus de cruauté, car on compte qu'ils
ont fait mourir dans le Mexique seul &
ses environs plus de 700000 ames, dans la

r de les dépoüiller & de les réduire
leur joug.

CHAPITRE X.

*ription de la Ville du Mexique. Des Habitans, de leur figure, leurs mœurs, ur commerce, leurs plaisirs & leur urriture.*

Ette Ville fameuse telle que je l'ai vûë est tirée au cordeau, ornée de eurs belles Places quarrées & de coup de fontaines, dont l'eau est llente, les édifices y sont bâtis d'une e legere, rougeâtre à peu prés de la eur d'une éponge. Le Viceroi y fait ésidence dans un des Palais anciens t j'ai parlé, & qui par les ouvrages veaux, dont on l'a embelli, ressemble au Palais de Madrid; au reste, elle é bâtie sur Pilotis à cause des tremble-s de terre qui sont assez fréquens en Païs & qui renversent les bâtimens plus solides. Elle passe pour avoir trois ès de circuit : elle est fort peuplée & marchande; elle est située dans une irie environnée de Montagnes & d'un nd Lac, d'où plusieurs canaux coulent

dans la Ville, ce qui eſt pour elle d'un
grande commodité.

La plus grande partie des Marchand
qui y habitent ſont Gentilshommes, leſ
quels y commercent en vertu d'un Privi
lége accordé autrefois par Charle-Quin
à leurs anceſtres. Il y en a environ 2
qui n'ont d'autre négoce que d'achéte
des barres d'or & d'argent qui viennen
des mines, & qu'ils font porter à l
Monnoye où il ſe fabrique enviro
300000 piaſtre par jour.

C'eſt une choſe prodigieuſe que ce
Mines, dont le nombre va juſqu'à 150
& dont la fecondité paroît inépuiſable
on ſçait combien la quantité d'eſpece
qu'on en a tirées à avili le prix de la mon-
noye ; puiſque dix mille écus autrefoi
étoient le Mariage des Reynes, & pre-
ſentement ce n'eſt que le preſent de nop-
ces d'un Maltotier. Vû & conſideré l'utili
té de ces métaux, & combien tout eſt facil
par eux, les Eſpagnols devroient en effe
avoir pouſſé l'execution de leurs projet
ambitieux & avoir ſurpaſſé la magni-
ficence des Grecs & des Romains, s'il
étoient auſſi habiles qu'ils dévroient ; &
cependant c'eſt preſque le peuple d
l'Europe qui s'eſt le moins ſenti de l
découverte de ces treſors : on peut dir

ne qu'elle leur a été funeste autant
ux peuples à qui ils les ont arrachez
premiers ; la tradition porte que lorſ-
ls dépoüillérent Monteſuma, Roy de
Païs, dans le temps de leur invaſion ils
vérent dans un ſeul Palais cinquante
ions en pieces d'or & d'argent mon-
é, c'eſt plus de huit cens millions
ſentement.

La pluſpart de ces Mines ſont d'ar-
t, les autres ſont mêlez d'or ; les
ıx où elles ſont ſont affreux, quelques
s ſont ſituées ſous des Riviéres qui paſ-
t deſſus. On prétend qu'il s'y trouve des
ctres & des eſprits, mais point mal-
ans, enſorte que les Ouvriers y tra-
llent en ſûreté & en paix.

Outre ce que nous avons dit de cette
lle, elle a entr'autres édifices conſa-
z à la Religion Chrétienne, une Ca-
édrale qui eſt un morceau excellent
rchitecture, ayant été bâti par les meil-
rs Architectes de l'Europe : cette
liſe eſt grande, large, éclairée, & la
heſſe des ornemens n'y frape pas
oins ; on y voit auſſi quelques peintu-
: il y a un tableau de la Sainte Vier-
pour lequel ils ont beaucoup de dévo-
n ; on ne parle d'autre choſe que des
iracles qui s'y ſont opérez, & ſur tout

à l'égard d'un Indien nommé Jean Dicq à qui ils disent que cette Auguste Mere de Dieu s'est apparuë : cette Image s'appelle l'Image de la Sainte Vierge de Guadaloupe, parce que c'est en cet endroit que l'apparition arriva. On en trouve l'Histoire imprimée à laquelle je renvoye les devots curieux.

On compte en tout dans le Royaume du Mexique d'établissemens pour le Clergé, un Archevêché qui est à Mexico, quatre Evêchez, 70. Eglises 4. Paroissiales, 5. Collégiales, 41. Convens de Religieux & 19. de Religieuses, & outre cela la Cathédrale dont nous venons de parler.

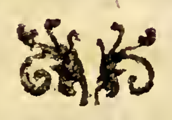
Voici la maniére dont les affaires du Commerce sont conduites en ce Païs par les Espagnols. Ils ont une Jurisdiction Souveraine de Consuls, qui décident & réglent tout en dernier ressort & sans appel. Les Flottes qui arrivent d'Espagne, leur apportent un Mémoire ou charte partie, où sont specifiez toutes les Marchandises de la Cargaison, soit pour le nombre, soit pour la qualité. Leur Conseil s'assemble alors & donne le prix à chaque denrée suivant sa valeur intrinseque, & suivant le temps; aprés quoi on vent librement les

rchandiſes , mais ſans oſer paſſer
n denier la taxe qu'on en a faite.
Toutes Marchandiſes ſont bonnes à
ter dans ce Païs excepté les ſoiries ,
ce qu'ils en font eux-mêmes un grand
nmerce avec les Chinois , dont il leur
nt tous les ans un grand Vaiſſeau au
t d'Aquapoulca chargé pour environ
s millions de ſoyes,de porcelaines &
res denrées.
Les Indiens du Mexique ſont eux-mê-
s fort induſtrieux , & ils ont tant
ſprit & d'adreſſe , que dés qu'ils ont
miné les ouvrages qu'on leur apporte
l'Europe , ils les imitent avec ſuccez
ſans apprentiſſage : ainſi les agréemens
la vie ne doivent pas manquer en ce
s , où la terre d'ailleurs eſt ſi abon-
nte & ſi riche : car elle a encore quel-
e choſe de meilleur que ſes Mines ; ce
t de vaſtes Campagnes qui rendent
o boiſſeaux de grains pour un & qui
vent portent deux fois l'année. Tous
fruits de l'Europe & autres s'y trou-
nt & preſque en toute ſaiſon.
Le bled dont ſe nourriſſent les Habi-
s de ce Païs s'appelle *Mahis*, & leur
ſſon *Poulque*,laquelle eſt ſaine & pur-
ive. Ils aiment fort la débauche des
nmes , elles y ſont aſſez belles : les

hommes y ſont d'une taille médiocre, paſſablement bien-faits & d'une couleur brune & rougeâtre ; il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes dans les autres Colonies de l'Amerique, mais dans celle-cy, c'eſt tout le contraire, & cependant les hommes font comme s'ils n'avoient jamais aſſez de cette marchandiſe. Ils s'y adonnent d'une maniére outrée, qui les met ſouvent au tombeau, ſur tout les Eſpagnols qui ſont moins robuſtes que les Indiens. Les Indiennes n'ont pas moins de part à la galanterie que les Eſpagnoles, & ne ſont pas moins aimables, quoique les premieres ne ſoient pas ſi parées que les dernieres qui ſont vêtuës trés-richement & parées de pierreries d'or & d'argent : les maladies les plus connuës dans ce Païs ne ſont que des indigeſtions, douleurs de tête & maux de côté, & on croit que l'uſage outré des femmes y contribuë beaucoup: car, comme nous avons dit, l'air y eſt ſain & la nourriture fort bonne.

La Cour du Viceroy nous parut aſſez Françoiſe par ſes maniéres : il a établi un Opera qui eſt composé d'Acteurs Italiens qui paſſent pour bons, mais les Actrices ſont des femmes du Païs, leſquelles n'ont pas de grands talens pour

Métier : en récompenſe elles tâchent
ſe donner tous les autres qui peuvent
endre agréables : elles ne ſont point
uches, on les aborde ſans peine,
répondent gracieuſement aux propo-
ons obligeantes qu'on leur fait, vous
dent volontiers deux ſouris pour un,
s préviennent quelques fois de leurs
rds, vous étalent *gratis* toutes leurs
utez, & encouragent les gens les plus
ides par cent traits de minauderies à
e connoiſſance avec elles. C'eſt une
ſe admirable de voir ces femmes, voi-
s de la Barbarie & des peuples les plus
ces conſerver la douceur des mœurs
plus faciles, & copier ſi parfaitement
femmes les plus humaines & les plus
nmodes de Paris. J'aurois pluſieurs
ntures agréables à en raconter, mais
s laiſſe pour décrire une Hiſtoire beau-
p plus curieuſe & non moins in-
eſſante, où d'ailleurs j'eus quelque
t.



# CHAPITRE XI.

*Hiſtoire de Dona Juana Eſpagnole, & de d'Aubriſſel, Cavalier François.*

DEs le lendemain de mon arrivée au Mexique, le hazard m'avoit donné la connoiſſance d'un Eſpagnol plein d'eſprit & de probité nommé Boſcoſa, la ſimpatie avoit agi d'abord de ſon côté comme du mien, & nous nous étions déja raconté une partie de nos affaires lorſqu'un jour que je paſſois dans une ruë dont j'ai oublié le nom, mais qui eſt preſque attenant les murailles de la Ville, Boſcoſa qui étoit pour lors à une fenêtre, me vit & me fit ſigne de monter vers lui. J'y allai, & je fus d'abord agréablement frapé à la vûë de deux femmes avec leſquelles il étoit : l'une nommée Dona Juana paroiſſoit âgée de 30. ans ou environ, elle n'avoit plus ſur le viſage ce premier éclat de la beauté qui ne fait qu'éclorre, mais à cela prés, elle en avoit tous les charmes : c'étoit de grands yeux noirs, pleins d'eſprit & de feu, un front majeſtueux & ſerein, un nez un peu voûté, mais d'ailleurs droit & pro-

tionné, les plus belles dents du mon-
, une bouche environnée de graces &
ris : elle sembloit au reste une ama-
e, sa taille étoit des plus riches &
plus hautes sans être gigantesque,
 port noble & assûré sans être con-
int ni hardi, son action des plus ai-
, une maniére de parler fine & en-
jée, beaucoup de politesse avec cela
un air de grandeur & de bonté fort
rqué. Telle étoit la premiere de ces
mmes, la seconde nommée Dona Thé-
e qui me parut sa fille & qui l'étoit en
et, étoit telle, que la mere en étoit pres-
e effacée, je n'ai jamais vû sur un
age tant de roses & de lis ny leurs cou-
rs si finement si sçavamment mariez
emble : son teint paroissoit un tis-
transparant des plus doux rayons
ne lumiere vive & pure, & ce riche
d de beauté sembloit avoir été paré
envie, des traits les plus gracieux & les
s touchans de la pudeur, de la no-
sse & de l'esprit : cette fleur touchan-
que donne la jeunesse à un corps sain
bien formé, étoit accompagnée en elle
mille charmes nouveaux & inconnus :
ses joues, sur ses lévres, sur son sein,
son front : on ne voyoit que des
ours, mais des amours enfantins, ti-

mides, délicats, ſpirituels & innocens d'autant plus dangereux pour les cœurs, qu'ils ſembloient ni pas ſonger : cependant ceux que receloient ſes yeux du plus beau bleu du monde étoient encore bien plus puiſſans ; il ſembloit que l'éloquence & la felicité même s'y fuſſent réünies pour perſuader que rien n'étoit ni plus doux, ni plus juſte que de l'aimer.

Pour ſe faire une idée approchante d'une ſi adorable perſonne, on peut raſſembler tout ce qu'on voit dans les autres belles : mais ce ne ſera pas aſſez, il faudra ſupprimer les deffauts qui y peuvent être & y adjoûter des charmes que je n'ai point vûs ailleurs : enfin elle avoit tout le beau de ſa mere ; mais outre qu'elle étoit blonde, elle lui étoit infiniment ſupérieure en beauté par mille endroits. J'avouë que dés que je la vis j'en fus ébloüi & touché juſqu'au fond du cœur, j'eus bien de la peine à conſerver aſſez de liberté d'eſprit pour en marquer un peu, quand Boſcoſa me preſenta à la mere & à la fille. Voilà, leur dit-il, mes Dames, un François qui a été à la Martinique & qui a fait la guerre avec les Flibuſtiers, il pourroit bien avoir quelque connoiſſance de ce que vous voulez ſçavoir ; c'eſt

pourquo

quoi je l'ai prié de monter dans vô-
chambre, & je le crois trop galant
me & trop de bon goût, quand il ne
it pas de mes amis comme il eſt,
r trouver mauvais que je l'aye appellé
lans cette vûë.

Dona-Juana prit alors la parole & me
les yeux en larmes & avec une viva-
des plus tendres. Hà ! Seigneur Fran-
, quels hommes avez vous remar-
z parmi les Flibuſtiers ? N'avez-vous
né à aucun d'eux une attention par-
liere ? N'y avez-vous point vû un
nçois nommé d'Aubriſſel ? C'eſt un
me qui doit avoir à preſent trente-
ans, grand, bien taillé, une mine
rmante, des yeux noirs à fleurs de tê-
la peau fort blanche, le teint vif &
né, le poil noir, une chevelure lon-
& bouclée naturellement : il eſt outre
reconnoiſſable par une cicatrice qu'il
és de l'œil, & de plus par un air né-
gé & un peu rêveur, mais beaucoup
antage par une bravoure à toute
euve & par un eſprit des plus grands
des plus ornez. Ah! que je donnerois
ontiers tous les biens de l'Univers, ſi
es avois, pour les moindres nouvelles
vous m'en pourriez apprendre, pour-
qu'elles me ſerviſſent à le retrouver :

car, Seigneur François, cet homme dont
je vous parle est mon époux, & époux
des plus aimables & des plus aimez,
faites-moi la grace de me dire si par ha-
zard vous l'auriez vû, ou si vous en au-
riez entendu parler, j'en ai quelque espe-
rance, parce que d'abord il étoit Flibus-
tier quand le sort cruel nous a séparez l'un
de l'autre; que d'ailleurs depuis plus de
huit jours je crois le voir toutes les nuits,
lequel m'assûre qu'il n'est point mor
comme j'ai dû le croire, & comme j
l'ai crû jusqu'ici, & que bien-tôt il auroi
le plaisir de m'embrasser, & parce qu'en-
fin le Seigneur Boscosa me promet toû-
jours ce bon-heur & m'ose assûre
qu'il s'approche tous les jours; ô Die
si mon songe se vérifioit, si la pré-
diction de Boscosa s'accomplissoit
Y auroit-il rien de comparable à m
joye! Ah! dussai-je en mourir, continu
Dona Juana avec le même feu, en s
tournant du côté de sa fille, la mort à c
prix me seroit douce: vous y gagnerie
trop, & moi aussi ma fille. Je lui ré-
pondis que j'avois vû parmi les Flibustier
beaucoup d'hommes parfaitement bien
faits & gens de mérite, mais que je n
pouvois pas l'assurer au juste d'avoir v
celui dont elle me parloit; que ce que j

vois là-dessus de plus propre à flatter
esperances, c'étoit que j'avois oüi
étant à la Martinique qu'une troup-
de Flibustiers ayant à leur tête un
nme qu'on vantoit beaucoup, avoit
né le dessein de s'enfoncer à l'Occi-
t de l'Amerique, de pénetrer chez
Sauvages, & de ne s'y arrêter que lors-
ils auroient trouvé un lieu propre à y
e une belle habitation, & qu'en cas
ils réüssissent dans cette entreprise
gré les Indiens qu'ils s'attendoient
n d'avoir à combattre : ils avoient ré-
ns de former un nouvel Etat, à qui ils
neroient pour Roy un d'entr'eux, &
aussi-tôt ils feroient venir de gré ou de
ce tout ce qu'ils pourroient trouver de
çons & de filles pour accroître & per-
uer ce nouvel Empire, à peu prés
nme avoit fait autrefois Romulus :
je ne pouvois lui dire si ce projet avoit
ssi ou non, parce que j'ajoûtai que
de jours aprés en avoir entendu par-
, j'avois quitté la Martinique, &
s repassé en France. Un dessein si
rd, reprit Dona Juana, est un trait
convient fort au caractere de mon ma-
dont l'imagination est vaste & le cœur
élevé, & je dois croire qu'il se sera
é à une idée comme celle-là, avec

d'autant plus de raiſon que je lui ai oüi dire fort ſouvent, qu'en cas qu'il me perdit, il ne prendroit point d'autre parti que celui de s'enterrer tout vif dans une azile de la Religion ou celui de tenter tout pour former une eſpece d'Etat & de Royaume où on ne trouvât aucun deffaut de ceux qu'on voit dans toutes les ſocietez de la terre Mais helas ! à qu'elle illuſion me livrai-je moi-même. N'ay je pas vû devant mes yeux mon cher mari baigner dans ſon ſang ? Et n'ay-je pas reçû ſon dernier & éternel Adieu de ſes regards mourans, l'orſqu'une main cruelle m'en leva d'auprés de lui ? Pardonnez, Seigneur François l'étalage mal placé que je vous fais de ma douleur & de mes peines, je vous prie de croire que j'aurai ſoin dans la ſuite de ne vous plus recevoir ſi triſtement, j'eſpere que vous ferez aſſez génereux pour me faire grace pour cette fois. Je ne ſçaurois, Madame, que vous admirer en vous plaignant, lui répondis-je, perdre un mari qu'on aime eſt une perte d'autant plus ſenſible que quand une fois cet amour eſt bien fondé & bien allumé, il eſt auſſi violent qu'il eſt rare. Je ne dois point me faire vanité d'avoir aimé mon époux, reprit Dona Juana, il n'y a point de femme pour

qu'elle eût eu d'honneur & de bon
, qui ne l'eût adoré comme j'ai fait
omme je prétends faire le reste de
jours : je vais vous en faire Juge
ous avez un moment de temps à me
ner pour vous mettre bien au fait
ne union si tendre & si douloureuse.
e prenois trop d'interest à ce qui regar-
& la mere & la fille, sans compter
uriosité que j'avois d'apprendre quel-
chose de singulier pour n'être pas
osé à entendre Dona Juana, ainsi
elle le desiroit. Aprés donc quelqu'au-
complimens qu'elle me fit encore
l'attendrissement que je lui marquois
ses malheurs, & aprés avoir dit à
cosa d'une maniere fort galante qu'il
oit lui pardonner cet empressement
femme passionnée à rédire cent fois
avantures, elle commença ainsi.
e suis native de Cadix, fille d'un riche
nquier qui se nommoit Savelo. Je
i jamais connuë ma mere, elle mou-
en me mettant au monde, mon pere
i n'avoit que moi d'enfant & qui avoit
aucoup aimé sa femme, résolut de ne
point marier, & se livra tout entier à
tendresse qu'il avoit pour moi. Il s'y
ra trop : car cela a été cause de mes
alheurs ; je n'entrerai point dans le

détail de tous ses soins pour ma nourriture & mon éducation : je veux ménag vôtre temps & vôtre patience à m'écouter, je vous dirai seulement qu'il m donna tant de Maîtres & tant d'atten tion à me faire profiter de leurs leçons que je me trouvai à l'âge de 15. ans si fo à son gré & à celui de tout le monde qu'il commença à perdre la raison s mon sujet. Voici en quoi consistoit cet folie : il se mit dans la tête que je n'éto point faite pour être la femme d'un Parti culier, & que sans compter son bien mon mérite seul suffisoit pour me fair épouser un Prince Souverain. Il fut pe de temps sans me communiquer ses idée d'une maniére bien claire : mais agissan toûjours conséquemment à ce projet & refusant tous les Partis qui se presente rent pour moi pendant ce temps, quoi qu'il y en eut qui auroit pû satisfaire tou te autre ambition que celle de mon pere pour m'amener insensiblement où il vou loit, il me produisoit par tout où ma beauté pourroit avoir des Spectateurs de consé quence ; il prenoit soin de me mener lui même chez toutes les personnes considé rables, qui pourroient me donner du goût pour l'éclat de la fortune, ou qui pour roient me l'attirer par leur relation avec

puissances, & par les témoignages
ils pourroient rendre au loin à mon mé-
. De plus, il me faisoit lire toutes les
toires des femmes fameuses par la for-
e que leur beauté & leur esprit leur a-
t procurée, me demandoit souvent ce
j'en pensois & prévenoit toûjours mes
ponses par de grandes exhortations à a-
r leur courage & leur noble ambition. Il
oit sur tout les Leontions ou Athe-
s, les Ester & les M. . Il ménageoit
core en cela ma délicatesse en ne me
proposant ainsi que des femmes de vertu:
pendant son intention étoit de n'y
oir aucun égard lorsque la nécessité
opposeroit: il avoit résolu de m'élever
quelque prix que ce fut & de suivre
ur cela les routes les plus honteuses, en
s qu'il n'en trouvât point d'autres. Je
yois encore plus ses pensées qu'il ne
déclaroit par ses discours, quoiqu'il
parlât en termes bien capables de me
per; il n'y a point de grandeur, me
soit-il, qui puisse vous échapper,
vous voulez la saisir. Je vous ai
is en état de tout tenter avec succez.
ne femme qui a les talens & la beauté
ue vous avez, n'a qu'à vouloir, rien ne
i est impossible: elle peut s'asservir le
eur des Roys, & partager leur Cou-

ronne. Comment pourroient-ils vou
resister ? Vous êtes en état de les char
mer par les yeux, par les oreilles, pa
la raison, par vôtre langage, vôtr
esprit, vôtre figure & vos talens
vous avez le don universel de plaire
Quel autre tresor ou quel autre force
est comparable ? C'étoit ainsi que mo
pere, qui d'ailleurs avoit du bon sens &
de l'honneur, s'égaroit dans l'idée outré
qu'il avoit de mon prétendu merite &
dans les projets follement ambitieux qu'i
batissoit dessus : mais je n'étois pas d'hu
meur à lui obéïr en cela, quoique j'eusse
pour lui un respect fort tendre. Je sen-
tois trop ce qu'il y avoit de faux & d
criminel dans les discours qu'il me te
noit, & dont je viens de parler : j
n'osois le marquer d'abord, mais ma
vertu s'enhardit peu à peu, la Provi-
dence enfin me secourut & confondit
ses projets ; & quoiqu'il m'en ait coûté
d'ailleurs tout le repos de ma vie, je
ne sçaurois n'en pas rendre graces au
Ciel, puisqu'il m'a conservé mon inno-
cence & m'a procuré le plus digne & le
plus aimable des époux. Mon cher d'Au-
brissel vint alors à Cadix, helas ! de tou
tes manières, c'étoit sa mauvaise fortune
qui l'y amenoit : il n'avoit pu éviter une
de

ces occaſions funeſtes où la fatalité
gage quelque fois l'homme le plus pru-
nt : il s'étoit battu en duel & avoit
celui contre qui il avoit eu affaire,
ſi il avoit été obligé de ſortir de Fran-
, & il étoit venu en Eſpagne plûtôt
ailleurs, parce qu'il ne trouva alors
cune reſſource dans ſon malheur, qu'un
cien ami de ſa Maiſon qui étoit un
nquier de Paris & correſpondant de
n pere ; cet ami genereux nous l'en-
ya à Cadix, il le faiſoit paſſer pour ſon
dans ſes Lettres & prioit mon pere de
le point laiſſer manquer d'argent.
C'eſt ainſi que nous nous connûmes,
ſt ainſi que le Ciel executa le deſſein
'il avoit de nous unir par la plus ten-
, mais la plus infortunée union : nos
urs ne furent point lents à entrer dans
te union; jamais ſimpathie ne s'eſt decla-
plus promptement : nous fûmes égale-
nt frappez l'un de l'autre dès la pre-
ere fois que nous nous vîmes ; ſes re-
rds qui furent ſes premiers interpre-
, trouvérent dans les miens la ré-
nſe qu'il y cherchoit, & quelque ſoin
e je priſſe de rappeller en cette occaſion
ites les maximes de ſageſſe qui deffen-
nt à une honnête femme de ſe livrer
ns précaution à l'amour & d'en laiſſer

voir si tôt l'impression à celui qui l
cause, je ne pus jamais gagner sur mo
d'avoir ce ménagement, mais je n'ai ja-
mais eu *lieu* de m'en repentir. Rien n
s'offroit à mes yeux dans d'Aubrissel qu
n'eût pu charmer toute autre femm
comme moi : il étoit impossible de n'ê
tre point frappée, de sa taille, grande
fine, aisée, de son port noble, de sa tê
te qui étoit la plus belle du monde, d
son air libre & brillant, de tous les trait
de cette politesse qui donne tant d'avan
tage aux François sur les autres hommes
cependant tant de charmes ne faisoien
que la moindre partie du mérite de mo
cher d'Aubrissel : il avoit outre cela tou
te la droiture, l'intrepidité, la bont
de cœur, la grace, la probité & l'espri
qui peuvent rendre un homme parfait
toutes ces qualitez frappoient en lui dan
tous les mouvemens par où l'ame f
montre & se déployе sans équivoqu
sur le visage & dans la conduite d'u
homme. Comment pouvoir résister à ce
amas de vertus qui s'offrit à mes yeu
dés le premier jour que je vis d'Aubrissel
& dont la suite ne fit que fortifier l'idé
que j'en avois ? Bien-tôt nous eûmes u
tête à tête où sa bouche me confirma c
que m'avoient dit ses yeux : il me parl

: une ſincerité qui n'appartenoit qu'à
cœur qui vouloit être tout à moi, de
t de ſes affaires, de ſon vrai nom &
a véritable qualité ; il m'apprit qu'il
t Gentilhomme & Capitaine dans le
giment de... Infanterie. Je fus char-
de ſa naïveté & de ſa confiance, &
mme je prévoyois que nous n'aurions
t-être pas long-temps la commodité
nous parler ainſi librement, je me
ii de lui rendre confidence pour con-
nce, & je lui appris dans quelles in-
ions étoit mon pere pour mon éta-
ement. Les idées qui ſe preſentérent
s à nous, nous attriſtérent : mon cher
ix étoit ſur tout deſolé en conſidérant
ſe trouvant, comme il étoit, ſans eſpe-
e de pouvoir jamais tirer qu'une foi-
portion du bien qu'il avoit en Fran-
il étoit comme impoſſible qu'il pût
ſir de m'obtenir de mon pere, qui de-
me laiſſer prêt d'un million, quand
leurs il pourroit lui ôter les vûës am-
uſes qu'il avoit ſur mon ſujet : mais
i dis, que j'aurois un jour aſſez de
pour lui & pour moi, & qu'avec la
e d'être aimée de lui, je me trouve-
capable d'attendre tout le temps qu'il
roit, le jour favorable que je pourrois
oſer librement de ma main, & je

l'assûrai que je ne la donnerois jamai
à d'autre qu'à lui. Cela le calma, & mo
même m'en trouvant plus tranquille
nous conclûmes que rien au monde n
pourroit nous empêcher de nous aime
Nous convînmes seulement de ménage
de nôtre mieux l'esprit de mon pere, &
de faire tous nos effors pour le mettr
dans la disposition d'agréer nôtre amou
Je ne vous dirai point tout ce que d'Au
brissel fit pour cela aussi bien que moi
mais loin d'y réüssir, c'est ce qui avanç
nos malheurs : car quoique nous nous
prissions d'une maniére qui ne pouvo
lui faire connoître nôtre amour, il s'e
deffia du moins, & ce fut assez pour l
faire prendre des résolutions qui nou
étoient contraires. Il fit d'abord à d'Au
brissel un accueïl plus froid qu'à l'ord
naire, ensuite il le pria sans façon de n
point lui rendre visite si souvent, & d
ne jamais demander à me voir, parc
qu'il étoit informé, disoit-il, qu'on n
le trouvoit pas bon dans le monde, e
qu'il ne vouloit point exposer sa fille à
médisance. D'Aubrissel m'apprit par u
billet, cette déclaration nouvelle de mo
pere, & j'en fus si touchée, que je cou
rus me jetter à ses pieds & lui appris l'e
gagement où j'étois avec d'Aubrissel,

jurant avec les larmes & les priéres
plus tendres, de vouloir l'approuver.
n pere parut d'abord attendri de l'état
loureux où il me voyoit, mais bien-
cette pitié fit place à une espece de
e où il étoit de voir que toutes ses vûës
moi, loin d'avoir été suivies & res-
ctées se trouvoient si inopinément con-
duës avant qu'il l'eût soupçonné.
entra alors dans des mouvemens si vio-
ns, que je crus ou qu'il alloit se tuer,
me poignarder moi-même : mais enfin
es pleurs qui redoublérent & le respect
nstant que je lui fis voir pour lui, l'ap-
isérent un peu, & il se contenta de me
re tous les reproches qu'il pouvoit faire,
ns les sentimens où il étoit par rapport
la maniére brusque dont j'avois pris de
mour, & par rapport à la qualité de
lui qui en étoit l'objet : il adjoûta tou-
s les maximes & toutes les exhortations
ont il s'étoit déja servi plus d'une fois,
conclut qu'il ne me pardonneroit qu'à
ondition que j'oublirois pour jamais
'Aubrissel, & que je ne m'attacherois plus
u'à ceux qu'il m'offriroit pour amans.
prés cela il me quitta & courut tout
isposer pour sortir au-plûtôt de Cadix
ésolu de passer à Madrid, d'y étaler
nes charmes à la Cour, & d'y faire ses

premieres tentatives pour les fortu[n]
qu'il vouloit me procurer.

Je pénétrai son dessein & j'en aver[tis]
d'Aubrissel avec ordre de me suivre p[ar]
tout le mieux déguisé qu'il pourroit. Il n[']
avoit rien à quoi je ne me fusse déterm[i]
née, pour éviter la condition honteuse [que]
le succez des desseins de mon pere pouvo[it]
m'engager, & je croyois qu'en ce cas [la]
vertu même auroit approuvé & justifié l[es]
mesures les plus hardies que j'aurois p[u]
prendre avec mon amant contre un pa[-]
reil malheur. Enfin le jour venu, nou[s]
partîmes pour Madrid, mais nous n'a[l-]
lâmes pas loin : nous eûmes une rencon[-]
tre qui nous contraignit bien de revenir[;]
voici ce que c'étoit. Entre les amans qu[e]
j'avois à Cadix, il y en avoit un qui s[e]
nommoit Almeyda, riche, des meilleu[-]
res familles & assez bien fait : il s'étoi[t]
déclaré pour moi des premiers, & m'a[-]
voit demandé pour femme à mon pere
à peu prés un mois avant que d'Aubrisse[l]
arrivât en Espagne. Il avoit été remerci[é]
par mon pere comme tous les autres
( mais il ne s'étoit pas rebuté & avoi[t]
continué de me faire la cour autant qu'il
avoit pû ) quoiqu'il ne trouva pas mieux
son compte auprés de moi qu'auprés de
mon pere, car je ne le pouvois souffrir.

ui trouvois dans l'esprit un caractere violence & de hardiesse qui m'auroit oûté de lui, quand d'ailleurs il auroit out le mérite & toutes les dignitez du nde : dans la rage où le mirent les uvais succez qu'il avoit eu jusques là ns son amour, il se résolut de m'en-er. Il apprit justement alors que nous vions partir, & il regarda ce départ nme l'occasion la plus commode pour dessein. Il vint pour cela avec trois tres Cavaliers se poster, dés la pointe jour de nôtre départ, dans un petit is, prochain du premier gîte que nous vions faire : il y passa jusqu'à six heu- du soir que nous entendant venir, ils coururent deux aux portiéres de nôtre osse le pistolet à la main & un mas-e sur le nez, & deux autres dans le ême équipage allerent à deux laquais e nous avions, dans le dessein de les er, afin de nous ôter tout secours. Les quais s'enfuirent & cela suffisant à nos avisseurs, ils se joignirent tous ensemble ur nous tirer de nôtre carosse mon re & moi : ils n'eurent pas besoin de us le dire deux fois : nous nous y trou-mes fort disposez, quand ils nous dirent 'ils n'en vouloient point à nôtre vie, nous jugeâmes que c'étoit des voleurs

qui vouloient foüiller par tout dans nôt
carosse & en emporter tout ce qu'ils
trouveroient : mais je fus bien surpri
quand deux de ces Messieurs, sous prétex
te de m'aider à sortir de carosse, me leve
rent tout d'un coup sur le devant de l'u
de ceux qui n'étoient pas descendus d
cheval, & qui aussi-tôt lâchant la bride
mit à courir à toutes jambes. Je reclamo
alors mon cher d'Aubrissel, pendant qu
mon pere le soupçonnoit d'être mon ra
visseur. Il ne tarda pas à paroître il m
suivoit bien monté & bien armé, ainsi qu
nous étions convenus & n'apperçût pa
plûtôt nôtre carosse arrêté de dessus un
petite éminence où il étoit pour lors
qu'il picqua des deux & fondit avec un
veritable impetuosité d'amant sur ceu
qui m'enlevoient & qui n'avoient pas e
le temps de beaucoup s'éloigner dans u
chemin de traverse qu'ils avoient pris D
premier coup qu'il tira, il en renversa u
sur le carreau & par bonheur un d
nos valets qui se trouva là & qui étoi
brave garçon, profitant des armes & du
cheval de ce malheureux, il accouru
pour servir de second à mon Amant. Ils
n'oserent attaquer celui qui me portoit
devant lui de peur que leurs coups ne fis-
sent un qui pro quo. Ils se flatterent qu'en

défaiſant des deux autres, ils obligerent bien-tôt celui-ci à lâcher ſa priſe : donnérent donc de ce côté,& les ayant ſſez tous deux, ils les obligérent de ndre la ſuite, ainſi mon raviſſeur reſta l, perdit la tramontane, & toutes les rques de colere qu'il donna fut de me uſſer de devant lui & de me jetter à re le plus rudement qu'il pût pour me er, s'il avoit été poſſible. A ma chûte on Amant fit un cri qui marquoit tout n amour : ſon premier mouvement fut courir aprés mon raviſſeur & de le tuer ur le punir comme il méritoit : mais je i tendis les bras, il accourut à moi auſſi-t & le plaiſir de voir que je m'étois eſſée peu dangereuſement en tombant, ſſipa toute ſa fureur, il me ramena à on pere & le ſervice qu'il venoit de me ndre me rempliſſant de mille idées gréables que j'eſperois que mon pere rtageroit avec toute la reconnoiſſance ië à mon Amant ; je beniſſois le Ciel de ut le péril que j'avois couru & de toutes s frayeurs dont je m'étois d'abord trouée ſaiſie. Mon pere le vit d'abord avec ndignation, le prenant pour mon raviſſeur, & croyant que ce n'étoit que ar repentir ou par ſtratagême qu'il venoit e remettre entre ſes mains : mais quand

il eut appris la verité de toutes choses il ne put s'empêcher de laisser couler ses larmes & de le remercier en l'embrassant du service qu'il venoit de lui rendre. Le spectacle étoit d'autant plus touchant que d'Aubrissel s'étoit d'abord jetté à ses genoux, lui avoit demandé pardon s'il avoit osé élever ses yeux jusqu'à moi, le conjuroit d'avoir pitié d'un amour aussi passionné & aussi innocent, lui promettoit l'attachement le plus parfait & le plus respectueux & l'assuroit au reste que pourvû que sa fille fût heureuse, il consentoit à l'en laisser disposer à son préjudice, ne prétendant nullement se prévaloir de ce qu'il venoit de faire pour elle & pour lui. Je voyois alors encore dans le cœur de mon pere son ambition combattre un peu en secret contre les sentimens qui nous étoient favorables, mais enfin la raison & la reconnoissance l'emportérent, & nous allâmes à nôtre gîte passer tous ensemble les plus heureux momens que j'aye eu en ma vie; mon pere nous promit de nous marier incessamment. J'eus soin de lui apprendre la veritable condition de d'Aubrissel & cela ne lui fit que plaisir. Dès qu'il fut jour le lendemain nous reprîmes le chemin de Cadix, où nous trouvâmes qu'on étoit déja instruit de nôtre avantu-

tant la renommée à bon pied & bonne
ıgue, & nous ne fûmes pas long-temps
çavoir que la partie avoit été faite par
om Almeyda & que celui de sa troup-
qui avoit été d'abord renversé pour
ort par d'Aubrissel, étoit un de ses La-
ais & qu'on esperoit qu'il en réchape-
it ; mon pere avoit quelque envie de
re des poursuittes de cette affaire, mais
parens d'Almeyda qui étoient gens de
nsidération étant venus au-devant,
ıt se pacifia : nous ne songeâmes plus
'à consommer nôtre bonheur ; mais ma
uvaise fortune n'étoit pas contente,
nôtre calme fit bien-tôt place à une
npête cent fois plus horrible que celles
i nous avoient agitez depuis que nous
us aimions d'Aubrissel & moi. Nous
ions un autre ennemi plus dangereux
'Almeyda & que mon pere : c'étoit une
ıne veuve de Cadix des plus belles,
plus riches & des plus qualifiées, nom-
e Dona Torre : nous étions fort liées,
m'aimoit d'abord de bonne foi & je
faisois un honneur d'y répondre,
is la vûë de d'Aubrissel avoit tout
é : elle avoit conçû une passion vio-
te pour lui, & aprés lui avoir envoyé
ıtilement plusieurs messages pour l'en-
ger à la venir voir : elle étoit venuë

elle-même déguiſée, le trouver & lui a
voit offert ſa main & toutes ſes richeſſe
D'Aubriſſel n'y avoit répondu qu'ave
une civilité froide & indifferente, cel
avoit renverſé la raiſon de cette jeun
veuve, & elle s'étoit livrée à toute la fu
reur qu'un amour mepriſé peut inſpirer
cette fureur nous menaçoit d'autant plus
qu'elle ſçavoit la diſſimuler & que j'i
gnorois ſon amour, mon Amant ayan
jugé à propos de ne m'en rien dire pa
diſcretion pour elle & pour moi, ell
avoit d'abord réſolu de faire poignar
der d'Aubriſſel : mais ſentant qu'en cel
elle agiroit contre elle-même, elle pré
fera à ce deſſein cruel un autre qui no
moins inhumain, lui laiſſeroit encore quel
que eſperance de poſſeder ce qu'elle ai
moit : elle tourna ſa fureur contre mo
& réſolut de priver pour jamais mo
Amant de ma vûë. Sa partie étoit tout
faite pour la veille du jour que mon per
étoit ſorti de Cadix & que nous eûme
l'avanture que je viens de raconter: mo
départ dont elle fût informée par moi
même la veille, la ſurprit, mais la flâta
elle eſpera d'en parvenir plus facilemen
à ſe faire aimer de d'Aubriſſel, ainſ
elle donna des contr'ordres à ceux
qu'elle avoit apoſtez pour m'en lever ſu

re chemin & pour me tuer ensuite :
le jour que je partis,elle envoya chez
ubrissel pour le prier de la venir voir ;
is que devint-elle , quand elle apprit
l avoit aussi quitté Cadix ? elle ne
ıta point qu'il ne m'eût suivi , &
e idée l'accablant elle pensa se tuer
-même ; nôtre retour la tira de ce
sein & la rendit aux desirs de me
dre : elle le cacha avec sa dissimula-
n ordinaire , & elle fut des premieres
ıous venir feliciter sur le peril que
vois évitée : elle en fit compliment
'Aubrissel même , de la maniere qui
roissoit la plus sincere & la plus ca-
ble de nous éblouir tous. Dans la suite
redoubla encore ses soins , ses ca-
ses, ses empressemens,pour nous mieux
rsuader qu'elle m'aimoit parfaitement,
qu'elle prenoit part au bonheur de
voir bien-tôt unie avec d'Aubrissel :
and elle vît que nous avions une
rfaite confiance en elle ; elle nous
oposa d'aller passer quelques jours à
e Maison de plaisance qu'elle avoit
le bort de la Mer à deux lieuës de
dix, où elle vouloit, disoit - elle ,
us faire joüir des agrémens de la
mpagne , & contribuer de quelque
ose à nos plaisirs ; elle le pouvoit sans

doute, dans un lieu aussi beau que sa
maison, & nous y trouvâmes en effet
d'abord des momens fort délicieux ;
mais enfin elle avoit une intention bien
differente, & j'étois venu au moment
cruel, qu'elle devoit éclater & réüssir.
Ce jour-là elle nous fit un souper plus
splendide que tous ceux qu'elle nous
avoit fait : elle redoubla d'enjoüement
& de belle humeur, chanta, but, &
fit enfin tout ce que peut faire une
femme qui veut faire boire ses hôtes
plus qu'à l'ordinaire ; elle avoit en vûë
de faire en sorte que le sommeil de
mon pere & de mon Amant fut des plus
profonds, & pour s'en mieux assurer,
elle avoit fait mêler un peu d'Opium
dans les bouteilles dont on leur versoit
du vin, elle réüssit ; ils ne songerent
bien-tôt qu'à s'aller coucher & dormirent
jusqu'au lendemain matin bien
tard. Nous nous couchâmes aussi la
veuve & moy, mais nous ne dormîmes
gueres ; à peine eus-je passé deux heures
dans mon lit, qui étoit tout prés
de celuy de Dona Torre, qu'elle sortit
du sien & me vint trouver, m'éveilla,
& me dit en me faisant mille
caresses d'un air enjoüé & plein d'amitié,
que je nétois gueres amoureuse,

ſque je dormois ſi tranquillement,
le vouloit m'apprendre à en faire
peu mieux le perſonnage, & qu'il
oit que je la ſuiviſſe tout à l'heure
s ſon jardin pour nous y entretenir
l'Aubriſſel, & que rien n'étoit plus
cieux que de s'occuper de ce qu'on
ne, en reſpirant l'air frais de la
t, qui eſt d'ailleurs ſi propre aux
es les plus agreables & les plus ten-
s; je ſouris à la propoſition qui ne
dep aiſoit pas.
Je fis ce qu'elle voulu, je mis ma
be de chambre & nous deſcendîmes
us ne reſtâmes qu'un moment dans
ardin, elle en ouvrit une porte de
qui donnoit ſur une avenuë, &
nvita de m'y promener, je la ſui-
; mais nous n'avions pas fait qua-
te pas, que quatre hommes à che-
parurent, qui ſe partageant nous
irent & nous enleverent, elle d'un
é & moy d'un autre; elle ſçavoit
n où on la menoit: ſes pretendus ra-
eurs la conduiſirent & la laiſſerent
ſque à la porte d'un Gentilhomme,
elle connoiſſoit un peu & qui de-
uroit environ à ſix lieuës de ſa
iſon; elle luy conta tout ce qu'elle
lût de la maniere dont elle avoit

été abandonnée par ses ravisseurs, ma
elle appuya avec un air si sincere &
triste sur son enlevement & le mien
qu'on la crût en tout. Une partie
son recit qui se verifia bien-tôt, donn
de l'apparence au reste : elle pria
Gentilhomme, de vouloir bien la r
mener chez elle, & elle parut aux yeu
de mon pere & de mon Amant, si affl
gée de nôtre avanture, qu'ils étoien
bien loin de soupçonner la part qu'el
y avoit : cependant ceux qui m'enle
voient me conduisirent à la mer ave
quatre autres qui s'étoient joints à eu
pour être plus sûrs de leur coup ; une p
tite Barque nous attendoit: ils m'y trans
porterent, & aussi tôt s'éloignerent d
rivage. Ils avoient ordre de me jette
à la mer : ils étoient bien payez pou
cela & s'y disposoient, lors qu'un Co
saire de Tunis, qui rodoit de ce côté
ayant apperçû la Barque où j'étois, f
force de voile sur nous, & étourdi
tellement par son apparition subite me
bourreaux, qu'ils furent pris & mo
avec eux avant de songer quel party il
prendroient en cette occasion. Ce Cor
saire (il s'appelloit Ali Mohed) fût bie
étonné de trouver une femme parm
son butin : il jugea bien d'abord à l'é
ta

où il me voyoit, que la violence
ceux qui m'accompagnoientt avoit
: à mon avanture ; un d'entre-eux
mmé Roucou qui sçavoit un peu la
igue des Mores & qui me connoiss-
bien, quoy que je ne le connusse
moy, acheva de le mettre au fait :
ıy conta tout le complot de la veuve
re, & n'oublia pas de luy dire que
ois un pere fort riche & qui m'ai-
t tendrement ; & le Corsaire ju-
nt là-dessus qu'il n'avoit pas fait une
ıvaise capture, d'autant plus que
beauté luy paroissoit d'un prix con-
rable, il se hâta de retourner à
nis pour me mettre en sûr dépot,
éfléchir à loisir, s'il me rendroit à
ı pere moyennant bonne rançon, s'il
vendroit à Tunis ou à Constanti-
le, ou s'il me garderoit pour luy.
prit le dernier party : il ne pût se
endre de m'aimer, & bien-tôt il
pprit ses sentimens. Je n'entreray
ıt dans le détail de tout ce qu'il fit
r venir à bout de me plaire, &
bien j'eus besoin de patience & de
mulation pour ne point ceder à sa
ion, & pour ne luy point donner
de la pousser à la derniere violence ;
bonheur Roucou dont je viens de

parler, s'étant repenti d'avoir tremp
dans le funeste dessein que la Veu
avoit eu de me perdre, & dont il m'ap
prit toutes les circonstances que j'e
viens de raconter, ne songeoit qu'à r
parer sa faute. Pour cela il avoit pr
le Corsaire Ali Mohed de vouloir bie
le garder à son service & de ne le p
vendre comme il avoit fait ses Compa
gnons, ce qui luy avoit été accord
sur la parole que Roucou luy avo
donnée de le servir prés de moy dai
sa passion. Il compatissoit donc fo
à ma peine, & m'aida pendant long
temps à traîner les choses en longueur
ce qui fut un service essentiel pour moy
car cela donna le loisir à mon pere
à mon Amant d'executer le dessein qu'i
prirent de me chercher sur les côte
de Barbarie : ils s'y étoient détermine
sur l'inutilité des recherches qu'ils a
voient faites de moy par Terre, & su
ce qu'un Pescheur étant dans son exe
cice lorsque je fus prise, en avoit entre
vû quelque chose sans pourtant devin
au juste ce que c'étoit : il avoit dit seu
lement à mon pere qu'il avoit vû u
petit Bâtiment s'éloigner de la Côte
certaine heure de nuit aprés y avoi
passé tout le jour, & il ajoûtoit qu'i

doutoit point qu'il n'eût été enlevé
un Vaiſſeau Corſaire qu'il avoit vû
deux nuits auparavant roder au-
r de la côte. Sur ce rapport mon
& mon Amant ne balancerent point
e mettre en mer pour me trouver :
vinrent heureuſement d'abord à
nis, & ayant appris qu'une priſe
toit arrivée depuis peu ; ils allerent
voir avec ce Peſcheur en queſtion,
ls avoient engagé de venir avec eux,
qui d'abord reconnut la petite Barque
on m'avoit enlevée. Mon pere &
ubriſſel qui étoient entrez à Tunis
me gens qui viennent racheter des
aves Chrêtiens, ne demanderent pas
x fois qui étoit le Corſaire qui avoit
né cette priſe, on leur dit ſans fa-
que c'étoit Ali Mohed, & qu'il
euroit en tel endroit. Ils vinrent
luy du même pas, & luy ayant
iqué ce qui les amenoit, ils le prie-
de dire quelle rançon il vouloit
me délivrer : il n'y en avoit preſ-
point de ſi forte qu'on ne fût prêt
uy accorder pour cela ; mais il dé-
tout d'un coup qu'il ne me relâ-
oit pas pour tous les tréſors du
de. Cette réponſe jetta mon pere
le deſeſpoir, & ſon affliction fut

ſi vive, qu'il en tomba malade, mon pe[re]
preſſentant que cette maladie luy ſero[it]
uneſte, voulut avoir la conſolation de m[e]
voir l'épouſe de d'Aubriſſel ; & ayan[t]
trouvé un Prêtre captif que nous rachetâ[-]
mes, il le pria de vouloir bien nous donne[r]
la Benediction nuptiale, ce qu'il fit pa[r]
le moyen de Roucou, qui introduiſ[it]
de nuit dans ma chambre, ainſi qu'[il]
avoit fait déja quelquefois, mon pere
mon Amant & le Prêtre ; aprés quo[y]
mon pere nous donna luy-même ſa be[-]
nediction pendant que nous fondion[s]
en larmes, & enſuite s'en étant retour[-]
né il ſe mit au lit, où il rendit le der[-]
nier ſoûpir ſept jours aprés.

Cette mort étoit cruelle pour nou[s]
de toute maniere ; car elle rendit le Cor[-]
ſaire plus déterminé & plus hardy à m[e]
refuſer ma liberté : il diſoit qu'il n[e]
vouloit pas me relâcher pour un autr[e]
Amant ; que ſon amour meritoit bien l[e]
mien, qu'il étoit tout prêt, pour ache[-]
ver de s'en rendre digne, de prendr[e]
tel party que je jugerois à propos
que pour cela il étoit prêt de quitte[r]
ſon Païs & même ſa Religion, qu'en[-]
fin je pouvois luy ordonner toute choſ[e]
excepté de ne me plus aimer. Dans cett[e]
extremité où nous ne ſçavions que re-

dre , Roucou nous dit qu'il se flat-
que si nous voulions y donner les
ins , il lieroit si bien sa partie pour
ıs tirer de Tunis sur le Bâtiment
avoit amené mon pere , & qui nous
artenoit , qu'il en viendroit à bout.
nous dit qu'il avoit fait connoissance
c un Renegat, qui étoit assez en état
xecuter ce dessein , & qui ne deman-
t pas mieux , qu'il ne falloit de nô-
côté que dissimuler un peu , & que
ement nous réüssirions , parce que
ıs trouverions quantité d'Esclaves
rêtiens qui seroient de nôtre partie ,
qui la fortifieroient. D'Aubrissel &
y consentîmes à la proposition , &
our enfin étant venu , Roucou m'ap-
ta un habit d'homme que je mis ,
descendit ensuite dans le Jardin de
re maison , à la porte de laquelle je
uvay mon cher époux que j'embras-
avec mille transports , & que je
ris jusqu'au prés du rivage , où nous
uvâmes le Renegat en question , qui
ppelloit Singo Maleva , avec plus de
Esclaves Chrêtiens , lesquels nous
nt redoubler le pas pour nous em-
quer au plus vîte. Tout nous réüs-
, nous montâmes tranquillement sur
re Vaisseau , & nous quittâmes la

rade de Tunis ſans oppoſition. Que d
douces eſperances alors me flatterent:
mais la Providence ne me les offroi
que pour me faire ſentir plus vivement
la rigueur des afflictions nouvelles qu'ell
me preparoit Nous n'étions qu'à di
lieuës de Cadix, lorſqu'un Vaiſſeau
François qui venoit de Marſeille & qu
alloit à la Martinique parut tout à
coup à nos yeux, il nous vît en même
temps & reconnoiſſant bien-tôt qu'i
étoit en état de nous prendre, il ne dif-
fera point à en executer le deſſein;
rien ne l'arrêtoit : car la derniere guerre
entre la France & l'Eſpagne duroit en-
core : ainſi il nous attaqua, & aprés
une demie-heure de Combat, il nous
força de nous rendre : nous paſſâmes
tous ſur ſon bord; il s'empara de tout ce
que nous avions, excepté quelques
Pierreries que nous cachâmes d'Au-
briſſel & moy ſous nôtre chemiſe. Je
me trouvois malgré cela encore fort
contente en ce que d'Aubriſſel ne s'é-
toit point fait tuer malgré la fureur avec
laquelle il avoit combattu, & en ce que
j'eſperois que moyennant une rançon
auſſi forte que celle que je pourois don-
ner à ceux qui nous avoient pris, ils
voudroient bien nous relâcher; mais les

ſes étoient bien éloignées d'être diſ-
ées favorablement pour mes deſirs &
s vûës. Le Lieutenant du Vaiſſeau
nçois ſe nommoit Baritet, & étoit
e de celuy dont la mort avoit obligé
ubriſſel de s'enfuir en Eſpagne : dés
il vît mon époux il le reconnut, &
a de le perdre ; il fit ſur le champ
t ce qu'il pût pour ſatisfaire le deſir
il en avoit, il tâcha de faire entrer
s ſa fureur ſon Capitaine nommé
ſolé, & tout le reſte de l'Equipage
leur racontant la mort de ſon frere,
en faiſant ſonner bien haut qu'ils
oient de prendre ſon mary les armes
main contre les ſujets de ſon Prince ;
ût bien voulu qu'on luy eût fait ſon
cés ſur le champ, & qu'on l'eût
damné au dernier ſuplice comme re-
le à ſon Roy & comme aſſaſſin de
frere. Il faiſoit d'autant plus ſes
rts pour perdre d'Aubriſſel, qu'il
trouva tout à coup le rival ; j'eus le
lheur de luy inſpirer de l'amour.

Toutes ſes agitations neanmoins fu-
t inutiles pour le preſent : Bruſolé
qu'il falloit attendre qu'ils fuſſent
du où ils alloient pour décider du
t de d'Aubriſſel ; mais qu'en atten-
t il le prenoit ſous ſa protection,

& deffendoit bien qu'on luy touchât
Cet homme étoit naturellement auſ
bon que ſage, & nous aurions eu toute
les marques que nous pouvions deſire
de la bonté de ſon cœur, ſans l'écla
qu'avoit fait Baritet. Je luy contay toute
mes avantures, il en fut attendry : j
luy marquay qu'il pouvoit nous mettr
à terre en quelque endroit d'Eſpagne te
qu'il le choiſiroit pour ne point s'expo
ſer, & qu'en nous rendant ainſi heu
reux, il pouvoit ſe propoſer une gloir
immortelle & une reconnoiſſance écla
tante de nôtre part. Il m'écoûta ave
facilité, & il m'auroit accordé ce qu
je luy demandois, ſi Baritet s'en étan
douté n'avoit redoublé ſes cris & me-
nacé même hautement qu'il informe
roit la Cour de France, en cas que d'Au
briſſel s'échapa; cela détermina Bruſolé
pour ne point ſe perdre, à diſſimuler
& il me promit que dés que nous ſe-
rions à la Martinique, il me feroit voi
plus ſûrement pour luy & avec utilite
pour nous, combien il s'interreſſoit à
ce qui regardoit d'Aubriſſel & moy
eſperant, diſoit-il, trouver des biais
en ce Païs là pour nous renvoyer ſu
les Terres du Domaine d'Eſpagne, &
nous mettre ainſi en état de revenir à
Cadix

dix ; en effet dés qu'il fût arrivé à la
rtinique, il ſongea à nous tenir ſa
ole : il me logea d'abord chez une
ne femme de ſa conno:ſſance, qui
traita de la maniere la plus honnête,
enſuite ayant mis mon mary dans
prison, parce qu'il ne pouvoit pas
diſpenſer, il luy facilita bien-tôt
-même les moyens de s'en échaper.
comme dans la ſituation preſente
n mary ne pouvoit choiſir d'autre
ty, il luy conſeilla de ſe faire Fli-
tier pour ſe mettre en ſûreté juſqu'à
que l'occaſion ſe preſentât de paſſer
s un état plus convenable ; cette ne-
ité nous parut bien rude à mon mary
moy ; mais enfin il fallut la ſubir,
s eſperâmes de nous en dé.ivrer
n-tôt ; nôtre malheur d'ailleurs étoit
uci par la compaſſion que Bruſolé
it inſpiré à tout le monde pour nos
heurs, & j'avois le plaiſir de voir
z ſouvent mon mary, qui, pour cela,
qu il n'étoit plus en Courſe, avoit
de ſe rendre dans une petite habi-
on appartenante à un oncle de mon
eſſe, & diſtante de la Mer environ
ne lieuë. Baritet même ſembloit
re calmé, & ne nous inquietoit plus
ſes cris & ſes menaces. Il y avoit

trois mois que nous étions ainsi à la Martinique, & mon mary ayant sçû par sa bravoure & son desinteressement, gagner tous les cœurs des Flibustiers, il comptoit de pouvoir bien-tôt les engager à nous passer incessamment dans l'Isle Espagnole la plus prochaine ; & de la maniere dont il m'avoit parlé, que tout se disposoit pour cela, j'en avois moy-même une esperance certaine, & je me flattois de me voir bien-tôt dans un Vaisseau qui nous repassât à Cadix : mais mes esperances s'évanoüirent bientôt & le cruel Baritet qui se trouva Commandant de son Vaisseau, parce que Brusolé tomba malade & vint à mourir, nous préparoit bien un autre sort. C'étoit lui qui devoit consommer mes malheurs par le plus grand de tous ; il n'avoit pris des maniéres plus tranquilles & plus moderées en apparence, que pour mieux perdre mon mari : il avoit eu soin d'épier & de faire épier tout ce qui se passoit entre nous, & il avoit découvert que nous nous voyons d'Aubrissel & moi dans l'habitation dont j'ay parlé. Il se servit de cette connoissance & se mit en embuscade un jour que mon mari devoit me venir voir. Quand je devois recevoir de si agréables visites, j'avois

ûtume de ſortir de la maiſon & d'aller
 devant de lui, dans l'impatience de
mbraſſer : j'y allai encore ce jour-là,
 je le voyois déja s'avancer vers moi
ec tous les tranſports dignes des miens,
rſque le perfide Baritet avec cinq au-
es aſſaſſins, ſortirent de derriere un vieux
ur, parurent; & déchargeant en même
mps leurs mouſquets ſur mon époux,
tendirent à mes pieds nageant dans
n ſang; après quoi ils accoururent &
'enleverent aux yeux mourans de d'Au-
iſſel. A peine pûs-je en recevoir les
erniers Adieux : car je tombai évanoüie
ſſi-tôt que je vis ces Aſſaſſins accou-
 vers moi : ils m'emportérent dans
t état juſqu'au bord de la mer où une
haloupe qui les attendoit, nous reçût
 nous porta au bord du Vaiſſeau Fran-
is qui nous avoit pris & que comman-
it alors Baritet, ainſi que je l'ai dit, &
mme il n'y avoit plus rien qui l'arrêtât
 la Martinique, il fit auſſi-tôt lever
ncre & mettre à la voile.

C'eſt alors que je ſentis tout mon mal:
me voyois privée pour jamais du plai-
 de revoir mon cher époux, ſoit qu'il
 mort, ſoit qu'il pût revenir de ſes
eſſures; chaque inſtant m'éloignoit du
u où je l'avois laiſſé. Le Barbare qui

l'avoit assassiné étoit maître de mon sort, & osoit s'offrir à mon cœur avec une confiance tyrannique, pour y remplir la place de mon époux. Je ne pus soûtenir tant d'idées accablantes, & je retombai dans un évanoüissement nouveau, qui me parut devoir finir que par ma mort : je l'aurois bien desirée, je me la serois bien procurée moi-même si je n'avois écouté que ma douleur ; mais outre la Religion qui me le deffendoit, j'étois grosse de ma chere fille que voilà, & le soin de conserver un fruit si cher de l'amour de mon mari, suspendoit tous les autres mouvemens de mon ame : ainsi la foiblesse de mon temperament & non celle de ma raison, abandonnoit seule mes jours à l'impression excessive de mes douleurs. Le Ciel en fut touché, & nous n'étions qu'à trente lieuës de la Martinique, qu'un Vaisseau Anglois beaucoup plus fort que le nôtre, parut, nous découvrit, s'approcha avec vitesse, nous livra combat & nous prit. Le Capitaine Anglois nommé Schoüel, étoit un parfaitement honnête homme : je lui comptai mon histoire tragique, il en fut ému, & si les Anglois n'avoient pas été alors en guerre avec la France, celui ci m'auroit ramené à la Martinique pour me procurer

tisfaction de m'éclaircir entiérement
sort de d'Aubriffel : dans cette im-
ibilité, il fit d'ailleurs tout ce qu'il
pour adoucir mes peines : il me fit
traiter, il me consoloit par tout ce
on a coûtume de dire aux malheu-
. Il fut prêt de faire mourir ignomi-
usement Baritet & le jetter à la mer,
'y eut que moi qui l'en empêchai par
délicatesse de Religion. Enfin quoi-
il fût pressé d'aller ailleurs il tourna
côté de la Havane & il m'y débarqua,
ardant avec moi ce lieu qui apparte-
t aux Espagnols & étoit un Port fort
quenté, comme le plus propre à me fai-
rouver bien-tôt l'occasion de retour-
à Cadix.

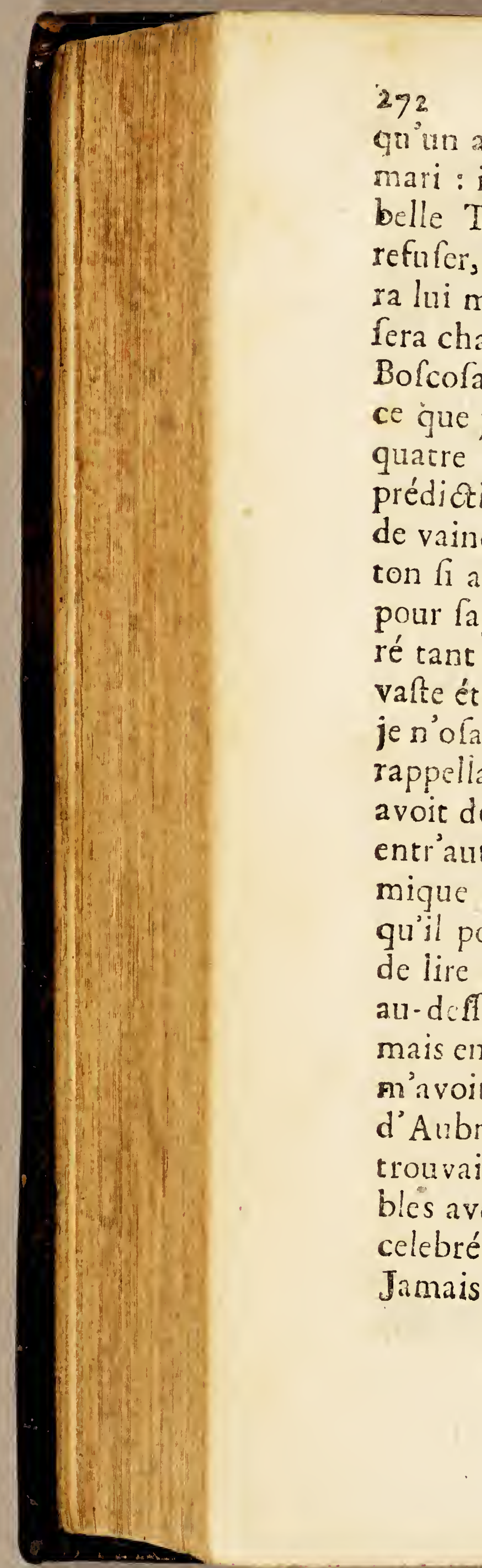
Mon intention n'étoit pas cependant
revoir si-tôt mon Païs, & je voulois
nt de m'éloigner davantage de la
rtinique, faire toutes les recherches
cessaires à m'instruire certainement du
de mon mari. Je restai pour cela à
Havane trois ans, pendant lesquels
donnai tous mes soins à acquerir les lu-
eres que je cherchois : je vis même
n-tôt des François qui pouvoient me
isfaire. La paix qui venoit de se faire
re les deux Couronnes ouvrant le
mmerce de l'Amerique à la France

comme aux autres Peuples, il y en ve-
noit de tous côtez, & j'en vis plusieurs qu
avoient passé à la Martinique, mais au-
cun ne me dit rien qui pût me flatter d
l'idée que mon cher d'Aubrissel vit enco-
re le jour : plusieurs au contraire qu
avoient entendu parler de son avanture,
ne m'en parloient que comme d'un éve-
nement où il avoit perdu la vie ; deux
hommes enfin que j'ai envoyez exprés à
la Martinique ne m'ont rapporté que la
même chose, ensorte que le Seigneur
Boscosa qui est present & dont je fis l'heu-
reuse connoissance à la Havane, gâgna
enfin sur moi de me faire passer à ce Païs,
où il m'a procuré un état si doux, que si je
pouvois donner place dans mon cœur à
tout autre amour qu'à celui de mon cher
d'Aubrissel, il y a long-temps que je me
serois livré à celui qu'il merite. Je lui dois
toute ma vie, celle de ma fille, & de plus,
son éducation ; ne pouvant lui donner
le titre de mon époux ny de mon amant,
je lui donne celui de mon second pere :
voilà Seigneur François la douloureuse
histoire de ma vie. Que toute l'amertume
s'en dissiperoit bien-tôt si vous m'aviez
donné les nouvelles que je desirerois ap-
prendre ?

Je m'attendris sur un recit si triste &

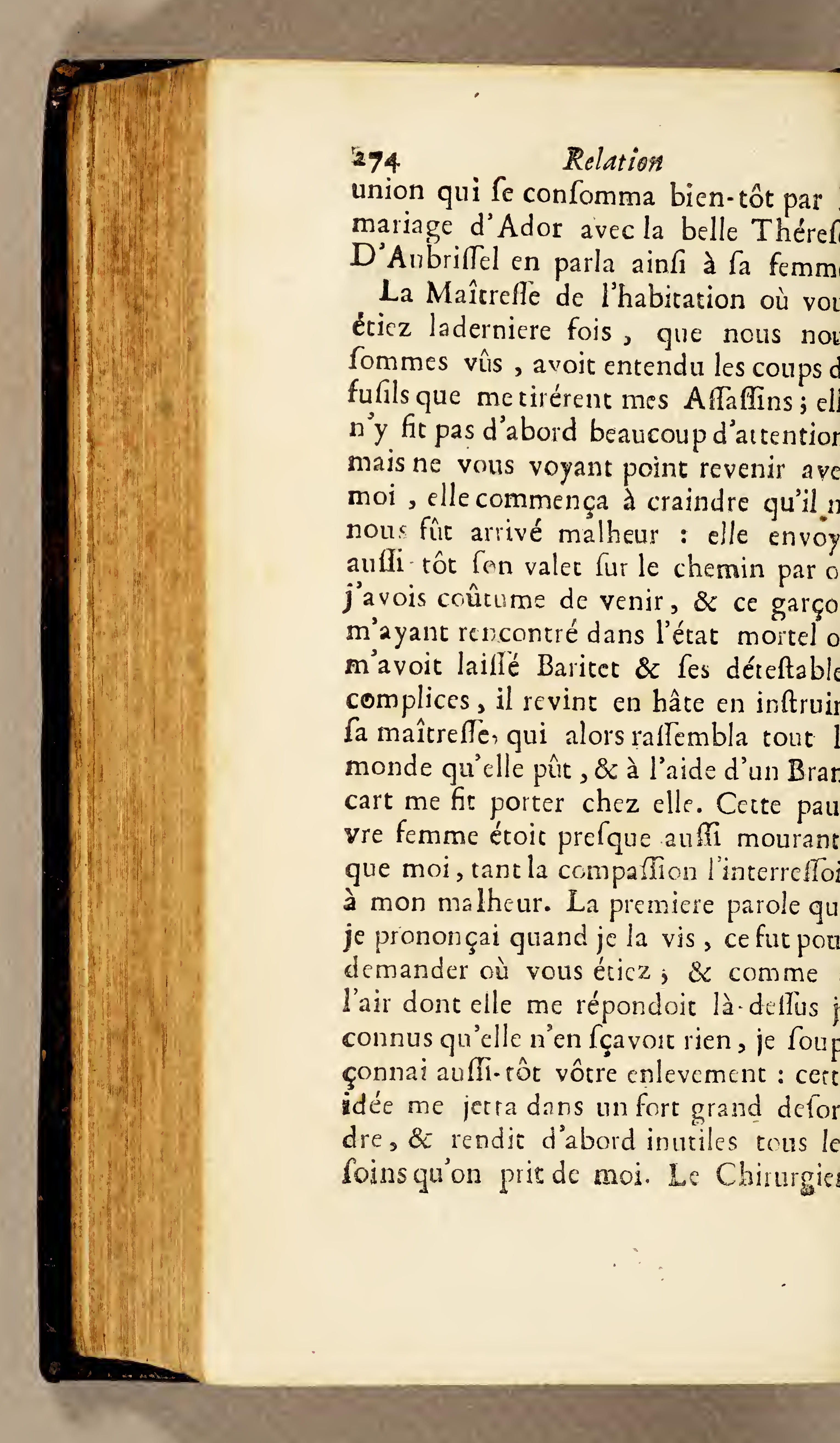
dis que j'étois homme à repaſſer à la
:miere occaſion à la Martinique pour
:r m'informer encore avec exactitude
les lieux, de tout ce qu'elle vouloit
voir, & je lui fis ce compliment d'une
niére qu'elle vit bien la raiſon puiſ-
te & ſecrette qui me donnoit tant de
e pour les intereſts de la mere & de la
lle Thérefe : mes regards eurent ſoin
lui ôter tout doute là-deſſus : mais ce
yage lui paroiſſant inutile ou n'oſant
accepter l'offre, elle me remercia, &
és quelques autres complimens de
mpaſſion de ma part & de civilité de
fienne, nous nous ſéparâmes.

Je fus encore environ trois ſemaines
ce Païs, pendant ce temps-là j'eus
n d'aller tous les jours chez Dona
ana, & quoique je ne viſſe guéres d'ap-
rence à réüſſir dans mon amour prés
Dona Thérefe, cependant j'avois pei-
à ne m'y pas livrer entierement. Boſ-
a s'en apperçût, il m'en parla : mon
er ami (me dit-il) cette belle fille
ſt pas deſtinée pour vous : car outre
le a connu vôtre mérite dés le pre-
er moment qu'elle vous a vû ſans ſe
uver prévenuë en vôtre faveur d'autres
timens que de ceux de l'eſtime, la ſcien-
que j'ai de l'avenir m'a fait connoître



qu'un autre que vous lui eſt deſtiné pour mari : il n'eſt point encore connu de la belle Thérefe, mais elle ne pourra le refuſer, car c'eſt ſon pere qui lui preſentera lui même cet amant, & ſon cœur en ſera charmé. Je fus frappé du diſcours de Boſcoſa. Ne doutez point ( me dit-il ) de ce que je vous annonce, devant qu'il ſoit quatre jours l'évenement vérifiera ma prédiction, je n'en ai point encore fait de vaines. Cet homme me parloit d'un ton ſi aſſuré, je le connoiſſois d'ailleurs pour ſage à un tel degré, j'avois admiré tant de fois dans nos entretiens la vaſte étenduë de ſes connoiſſances que je n'oſai douter de ce qu'il me diſoit : je rappellai le ſoupçon que j'avois eu qu'il avoit de grands ſecrets & qu'il poſſedoit entr'autres celui que la Philoſophie Chimique vante le plus, & je me perſuadai qu'il pouvoit bien encore avoir le talent de lire dans l'avenir ; rien ne me parut au-deſſus du genie d'un ſi grand homme; mais enfin l'expérience me fit voir qu'il m'avoit prédit juſte, car trois jours aprés d'Aubriſſel arriva au Mexico, & je me trouvai preſent aux tranſports inexprimables avec leſquels ce retour charmant fut celebré dans la maiſon de Dona Juana. Jamais un heureux mélange des larmes

de joye ; jamais l'agréable confu-
1 de tous les mouvemens tendres &
; de deux ames qui ſe trouvent réünies
és une longue ſéparation , jamais em-
ſſemens réïtérez , regards expreſſifs ,
ſtions précipitées & entaſſées avec ten-
ſſe n'ont formé un ſpectacle plus tou-
ant que celui que me donnoient l'a-
our & l'himen d'accords entre ces deux
ſtres moitiez : leur ſaiſiſſement étoit
doux & ſi vif que tous les Aſſiſtans en
ent pénétrez ; j'en ſentis pour moi
npreſſion juſqu'au fonds de l'ame ,
tois frappé tour-à-tour de tout ce
i éclatoit dans le pere la mere & la
e , & je me trouvai malheureux de ne
uvoir joindre mon ſang avec un ſang
beau : mais une autre ſurpriſe pour
oy combla la premiere , & y répandit
ne douceur qui diſſipa tout ce qu'il
uvoit y avoir de triſte dans mon amour;
jeune homme qui accompagnoit d'Au-
iſſel & qui devoit être ſon gendre, ſe-
n la prédiction de Boſcoſa étoit mon
er Ador : ce jeune homme ſi aimable
ec qui je m'étois lié ſi tendrement , &
ne j'avois quitté à la Martinique à la
de mon ſecond voyage : voici comme
s'étoit rencontré chez d'Aubriſſel ,
ce qui avoit formé entr'eux cette




union qui se consomma bien-tôt par l
mariage d'Ador avec la belle Thérese
D'Aubrissel en parla ainsi à sa femme
La Maîtresse de l'habitation où vou
étiez la derniere fois, que nous nou
sommes vûs, avoit entendu les coups d
fusils que me tirérent mes Assassins; ell
n'y fit pas d'abord beaucoup d'attention
mais ne vous voyant point revenir ave
moi, elle commença à craindre qu'il n
nous fût arrivé malheur : elle envoy
aussi-tôt son valet sur le chemin par o
j'avois coûtume de venir, & ce garço
m'ayant rencontré dans l'état mortel o
m'avoit laissé Baritet & ses détestable
complices, il revint en hâte en instruir
sa maîtresse, qui alors rassembla tout l
monde qu'elle pût, & à l'aide d'un Bran
cart me fit porter chez elle. Cette pau
vre femme étoit presque aussi mourant
que moi, tant la compassion l'interressoi
à mon malheur. La premiere parole qu
je prononçai quand je la vis, ce fut pou
demander où vous étiez ; & comme
l'air dont elle me répondoit là-dessus j
connus qu'elle n'en sçavoit rien, je soup
çonnai aussi-tôt vôtre enlevement : cett
idée me jetta dans un fort grand desor
dre, & rendit d'abord inutiles tous le
soins qu'on prit de moi. Le Chirurgien

on fit venir ne trouva point mes bles-
es mortelles par elle-mêmes , mais la
blesse extrême où j'étois par le sang
e j'avois perdu , avec la douleur acca-
nte de nôtre séparation que je regar-
is comme éternelle,ne firent pas moins
indre pour moi. La fiévre me prit , &
transport au cerveau succeda bien-tôt,
telle maniére que le bruit courut que
toit fait de moi. Je fus environ dix
douze jours dans cet état au bout
squels les Flibustiers inquiets de ne
point voir , & voulant faire une
pedition nouvelle , détacherent deux
ntr'eux pour me chercher. Ils sçavoient
e j'avois habitude chez vôtre hôtesse ,
y vinrent , & furent bien étonnez de
y voir, comme j'étois,à deux doigts de
mort. Je leur comptai mon avanture ,
en fremirent pleins de zéle pour me
uver , ils ne se contentérent pas de faire
nir un d'entr'eux qui étoit excellent
edecin & qui en moins de trois jours
guérit & me redonna presque toutes
s forces , ils promirent de plus de me
nger , & me flatterent de pouvoir vous
r des mains de vos ravisseurs. Cette
erance acheva de me rétablir & au
ut de huit autres jours nous nous mî-
s tous en chemin vers le reste de nos

Flibuſtiers pour voir de quel côté je tournerois pour courir après vous.

Cependant le réſultat de nos déliberations fut que j'yrois ſeul vous chercher, & que mes camarades ſe joindroient à moi volontiers, quand j'aurois découvert où vous ſeriez, & qu'il ne s'agiroit plus que de main forte pour vous tirer des lieux où vous ſeriez.

J'appris que Baritet s'étoit embarqué dés le jour de ſon aſſaſſinat, & avoit pris la route de France : je ne doutai point qu'il ne vous eût emmené avec lui, ainſi je réſolus de le ſuivre jusques dans Paris, où juſques dans ſa Province, s'il le falloit, & pour lui arracher la vie & pour lui arracher ma chere Dona Juana.

Cependant pour y réuſſir, & pour empêcher que mon nom ne fût un obſtacle à mon deſſein à cauſe de l'affaire de mon duel, je jugeai à propos non ſeulement d'en prendre un autre & de me déguiſer, mais encore de faire courir le bruit de ma mort ; & on en étoit ſi bien perſuadé, que ſur le Vaiſſeau François où je m'embarquai, on comptoit tout devant moi ma derniere avanture, & on n'y parloit de moi que comme d'un homme qui n'étoit plus. J'arrivai bien-tôt en France, & je ne perdis point de temps

ır m'informer ſi Baritet étoit de re-
ır : ce fut en vain, je ne trouvai au-
ıes nouvelles de lui, ni dans les Ports
il étoit connu, ni dans ſa parentée :
comptoit qu'il avoit péri en mer, &
odai ſix mois ſur les Côtes de France
s en apprendre autre choſe de tous
x que je queſtionnois. Il me vint alors
penſée qu'il pourroit bien avoir pris le
ti de vous remener à Cadix. Je réſo-
de m'y tranſporter, je vous y cher-
ıi, mais mes pas furent perdus enco-
J'y eus la douleur de voir vos parens
poſſeſſion de vos biens, & qui, pour
joüir tranquillement, avoient eu ſoin
bien certifier que vous n'étiez plus : je
jugeai pas à propos de les démentir
de me faire reconnoître, & je revins
Rochefort pour repaſſer à la Martini-
e.

Quand mes pauvres Flibuſtiers me re-
ınt, ils me marquérent une joye ca-
ble détourdir toute autre douleur que
nienne : ils étoient d'autant plus con-
s, qu'ils croyoient avoir appris des
ıvelles touchant vôtre ſort, capables
me donner quelque conſolation : &
effet elles me firent un plaiſir infini,
tes incertaines, toutes inutiles quelles
ient en un ſens. Ils avoient ſçû par

un Anglois qui s'étoit rangé parmi eux ; que ma chere épouſe pouvoit être encore au monde ; ils me contérent le combat de Baritet contre Schoüel, la victoire de ce dernier, la priſe de vôtre Vaiſſeau, & comme ils ajoûtoient, ſur le rapport qu'on leur en avoit fait, que Schoüel étoit honnête homme, je me flattai que vôtre ſort n'étoit pas tout-à-fait déplorable au point que je l'avois crû, & que je pourrois vous revoir & vous obtenir de cet Anglois ; je demandai en quel lieu on croyoit que Schoüel fut paſſé aprés ſon combat, & on me répondit que ſelon tout ce qu'on en pouvoit juger, il avoit dû tourner à la Floride où dans les autres lieux dépendans de l'Angleterre dans l'Amerique. Je priai mes camarades de me paſſer dans cette partie du nouveau monde, & je la parcourus toute entiére. Je ne vous dis que ſuccinctement tous les mouvemens que je me donnois pour vous retrouver, & je vous conterai une autrefois toutes les avantures differentes où je m'étois engagé dans mes voyages, je viens au fait.

Je n'appris rien de vous à la nouvelle Angleterre, on me dit ſeulement que Schoüel aprés y avoir demeuré environ un mois étoit retourné dans l'Europe.

souffrois beaucoup ; mais plus deter-
né que jamais à vous chercher, je
ſai à Londres, & là je trouvai Baritet
i ſortoit des priſons : il étoit dans un
t pitoyable, ſa barbe étoit longue
n demi pied, ſes vêtemens tout rom-
s, ſon viſage have & ſec, ſes yeux
ux ſon corps tout décharné. Mon reſ-
ntiment pouvoit ſeul me le rendre re-
nnoiſſable ; je courus à lui, il me re-
nnut auſſi-tôt, ſe jetta à mes genoux &
dit : Je vous abandonne mes jours,
i merité la mort, vous ne pouvez aſſez
punir quoique je ſorte d'un lieu où, à
recommandation de Schoüel qui étoit
ré preſque dans tout vôtre reſſenti-
nt, j'ay ſouffert tout ce qu'on peut
uffrir ſans mourir : j'avouë que je n'ai
int encore aſſez ſouffert pour expier
crimes que j'ai commis contre vous,
tes de moi ce que vous voudrez : en-
re une fois je m'abandonne à vôtre
te vengeance. Je fus fâché d'entendre
diſcours comme celui-là qui me ren-
it compatiſſant malgré moi. Ah mal-
ureux lui dis-je ! c'eſt la crainte qui
rend accuſateur contre toi-même, &
tends un piége à la bonté de mon cœur
ur éviter le ſuplice que tu mérites : mais
nd-moi ma chere épouſe, ou me dis où

elle eſt, & je te pardonne. J'atteſte le Ciel ( que je commence à craindre ) me répondit Baritet, que je ne puis vous donner les connoiſſances que vous me demandez. Dés que Schoüel m'eut pris, déteſtant mon crime qu'il ſçût ſans doute de la bouche de Dona Juana, & me voulant punir, comme je méritois, il me fit charger de chaînes, me relegua au fond de cale de ſon Vaiſſeau, de maniére que je n'en ai bougé pendant tout le reſte de ſa courſe : ainſi il pût aller par tout où il jugea à propos ſans que cela put venir à ma connoiſſance. Il avoit deffendu à ceux qui m'apportoient à manger, de me parler; & je ne revis le jour que lorſqu'il revint en Angleterre & qu'il me fit entrer dans la priſon d'où je ſors à la faveur de la Paix. Je crus ce malheureux : je voyois dans ſon air & dans ſes yeux un air de ſincerité & de repentir contre qui ma deffiance ni mon reſſentiment ne purent tenir : ainſi je l'abandonnai au deſſein qu'il me dit avoir, de ſe retirer & de faire penitence de ſes crimes. Je revins enſuite à la Martinique n'ayant rien de mieux à faire : car aux dernieres enqueſtes que je fis de Schoüel, on m'apprit qu'il étoit mort, & je n'avois plus ainſi à qui m'adreſſer pour ſçavoir ce que vous étiez devenuë.

Comme il me restoit toûjours quelque
ſperance de vous retrouver un jour, je
rus que ma meilleure place pour profiter
de l'occaſion qui s'en preſenteroit étoit
celle que j'avois parmi nos Flibuſtiers, &
n attendant cet heureux moment, je
ne livrai à toutes les idées ambitieuſes
ou nobles, ſi vous voulez, que je vous avois
utrefois communiquez. Certainement
e ne m'y propoſois guéres de plus doux
vantage que celui d'étourdir ma dou-
eur & de me rendre digne de vous. Je
ne vous dirai rien en détail de toutes nos
entatives; je puis vous aſſûrer ſeulement
n paſſant, que parmi les Flibuſtiers qui
ne ſont guéres celebrez dans le monde
comme des gens vertueux, il y en a ce-
pendant de bien eſtimables, & je pour-
ois dire, d'une ame grande & heroïque.
J'eſpere le faire voir dans peu par un
uccés éclatant, pourvû ſur tout que
j'aye pour compagnon l'illuſtre Ador qui
m'a déja rendu tels ſervices que je lui
dois la vie. Il s'aſſocia avec nous il y a
deux ans lorſque nous partîmes pour
l'expedition dont Dralſé vous a déja
parlé. Dés que je le vis, je fus préve-
nu en ſa faveur : mais il ſurpaſſa mon
ttente. Nous eûmes à ſoûtenir un com-
bat furieux de la part des Sauvages, ils

étoient vingt contre un : ils accablérent le tiers des nôtres, & ils avoient comme investi la troupe où je me trouvois; Ador se hâta de dissiper ceux qu'il avoit en tête, & il en vint heureusement à bout avec tant de diligence qu'il fût bientôt en état de me secourir : il accourut avec rapidité, & me dégagea en un moment par ses mouvemens sagement conduits & par ses coups qui tomboient comme grêle. Je sçay certainement qu'il n'est entré dans nôtre Corps que par curiosité, & dans le dessein de ne s'y point fixer ; & je suis persuadé qu'il ne s'en repent point & qu'il y a trouvé une sorte de gloire qui n'est pas indigne de lui : quelque parti que nous devions prendre avec lui dans la suite sur la continuation de mes projets, je me trouverai toûjours heureux, en plus d'un sens, d'avoir fait un ami tel que lui, & mon ambition la plus douce est de me l'attacher par les liens les plus forts. C'est à lui, ma chere Dona Juana, à qui je dois le plaisir de vous revoir : car outre qu'il m'a sauvé la vie dans le combat dont je viens de parler, c'est par ses soins que j'ai découvert le lieu de vôtre séjour : il a voulu lui-même parcourir de nouveau la Floride, pour voir s'il ne trouveroit aucun de ceux

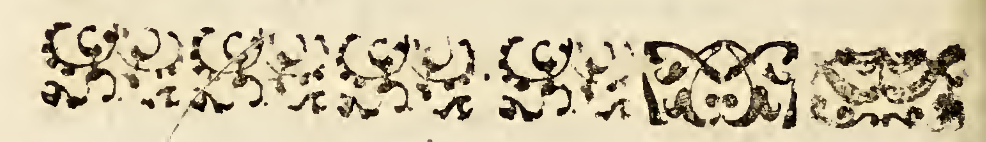
ui étoient avec Schoüel, lorsqu'il vous
a des mains de Baritet, & enfin ses pei-
es ont réüssi : il a rencontré le Pilote
n Vaisseau de cet Anglois, & il a sçû
e lui qu'on vous avoit debarqué à la
avane. Ador est accouru aussi-tôt m'ap-
orter ces nouvelles, & il a bien voulu
'accompagner dans le voyage que j'ai
trepris pour vous rejoindre. Nous a-
ons passé à la Havane, & ayant appris
ie vous étiez venu vous habituer au
exico, nous nous y sommes transpor-
. Je vous avoûë, ma chere Dona Juana,
e je fus frappé de deux idées bien dif-
entes sur vôtre sujet, quand on m'a dit
e vous viviez, que vous aviez une fille
qu'un Seigneur Espagnol qui passoit
ur riche & pour homme de mérite, étoit
idûment chez vous. La joye de sça-
ir que vous aviez heureusement con-
vé le fruit de vôtre mariage m'étoit
n douce : mais je craignois en même-
nps que cet Espagnol, qui est le Sei-
eur Boscosa ne fût parvenu à me rem-
cer auprés de vous, dans le peu d'es-
ance où vous vous étiez trouvée de
revoir jamais : mais mon bonheur est
nplet : vous m'avez donné un ami il-
tre au lieu d'un rival importun, & j'en
acquis un autre non moins estima-

ble dont vous pouvez faire vôtre gendre.

Aprés ce recit, d'Aubriſſel me fit compliment ſur ce que j'étois ami d'Ador, me pria de vouloir bien être des ſiens, & me propoſa de m'aſſocier avec eux pour l'execution du deſſein qu'ils avoient l'un & l'autre, de former une nouvelle Republique avec l'aide des Flibuſtiers & de tous ceux qui voudroient ſe joindre à eux. Ils avoient jetté pour cela leur vûë ſur un autre climat que celui où ils avoient fait la premiere tentative dont j'ai parlé. C'étoit ſur les bords du Miſſipi du côté des Nipiſſiriniens, qu'ils vouloient faire leur deſcente nouvelle, & ils ſe promettoient d'avoir tout ce qui ſeroit neceſſaire pour une ſi grande entrepriſe La propoſition de d'Aubriſſel me flatoit infiniment, mais j'avois des affaires de conſéquence qui me rappelloient en France, ainſi je me trouvai obligé de le remercier des marques qu'il me donnoit de ſon eſtime, & de me diſpenſer de ce qu'il exigeoit de moi pour la mériter : je fus encore trois ou quatre jours au Mexico pendant leſquels l'Hermite Sophronime étant ſurvenu, & s'étant fait connoître pour le pere d'Ador, & ayant conſenti à ſon mariage avec la belle Thérеſe, on en célébra le jour avec tant de pompe, de richeſſe &

éclat, que je ne doutai point que So-
hronime & Boſcoſa,qui encheriſſoient
un ſur l'autre pour la dépenſe de cette
te,ne fuſſent tous deux de ces mortels
rivilegiez, de ces ſages adeptes à qui le
rand ſecret d'une richeſſe intariſſable a
té revelé. Ador même m'en avoüa quel-
ue choſe. Il m'accabla de careſſes & me
it qu'il ne vouloit pas me retenirpreſen-
ment prés de lui, vû les raiſons eſſen-
elles que j'avois de retourner en mon
aïs; Mais qu'il ſe flattoit qu'avant deux
ns il me donneroit de ſi grandes nou-
elles du ſuccez de leur entrepriſe pour
établiſſement dont j'ai parlé, qu'il com-
oit que j'accourerois au plûtôt pour le
joindre. Je lui dis que je comptois bien
oi-même que je finirois le reſte de mes
urs dans ſa Compagnie : nous nous
mbraſſâmes, & je lui dis Adieu ainſi
u'à tout le reſte de ſa famille.
Nôtre Vaiſſeau étoit prêt à faire voile
our retourner en France, j'y revins &
ous partîmes le même jour 19. Décem-
re 1713. J'ai été pendant tout nôtre re-
our ſi occupé ce que j'avois vû, que je
royois être encore au Mexico lorſque j'ar-
vai à Rochefort le 2. May 1714. Il y a
ntôt 18 mois que je ſuis de retour, & je
e propoſe de me rembarquer pour l'Ame-

rique dés que j'auray reçû les nouvelles qu'Ador m'avoit premis de m'écrire.



# NOMS ET QUALITEZ de plusieurs Officiers & Volontaires d'Honneurs, avec lesquels j'ay eu l'honneur de faire mes Voyages.

*Premierement sur le Vaisseau du Roy* la Sphere.

MOnsieur la Mothe de Tilly, Capitaine en Chef du Canada, ancien Lieutenant de Haut-Bord & du Port de Rochefort pour le Roy.

M. de Fremicourt, premier Lieutenant dudit Vaisseau & Capitaine de Fregate : c'est un Gentilhomme natif de Paris.

M. Bigot, Seigneur de la Quanté, Lieutenant en second, il est frere de M. Bigot, Capitaine de Haut-Bord. Ils sont de Tours

M. Beauchamps, Enseigne dudit Vaisseau. Il est de la Rochelle.

M. Mathé, Officier dudit Vaisseau, natif du Port de Rochefort, qui au retour

plusieurs Voyages qu'il a faits depuis, té nommé Lieutenant de Fregate pour ompense, comme étant fils de feu Mathé, ancien Officier pour le y dudit Port de Rochefort.

I. Miret, Officier dudit Vaisseau, il de Paris, & il a toutes les qualitez cœur & de l'esprit qu'on peut de- r.

## *Second Voyage sur le Vaißeau* l'Esperance.

M. Moreau du Plessis, Capitaine en nef dudit Vaisseau, un des plus vail- ns hommes qu'il y eût. Il est mort és avoir été nommé par la Cour Lieu- nant de Vaisseau de Roy, aprés avoir ssé par celle d'Enseigne, la seule ma- ére dont il se battit contre les Anglois, peut être trop loüée.

M. Des-Gigou, Capitaine en second: reçût un coup de mousquet à la tête ns le Combat que nous eûmes contre Anglois dont il n'est pas mort.

M de Cauville, premier Enseigne du- Vaisseau *l'Esperance*, jeune Officier in de valeur.

M. de Beaupré, natif de Paris, Offi- er & Controlleur dudit Vaisseau. Il

avoit conseillé d'aller à l'abordage de
Anglois contre qui nous eûmes affaire.

M Masson, Officier de la famille d
M. l'Intendant de Brest, il étoit du même sentiment que M. de Beaupré.

M. de Flammartingue à present Capitaine d'Infanterie.

M. le Chevalier de Comflans d'une trés bonne Maison, Enseigne dudit Vaisseau.

M. du Buisson, Officier dudit Vaisseau, natif de Normandie, de present à Buenos-Aires dépendance du Perou en Amerique.

*Sur le Vaisseau nommé* le Maur.

M. de Rés, brave Officier, homme d'une grande intelligence & de bon conseil: il est à Paris depuis son retour du voyage qu'il a fait en Canada.

*A mon retour des Isles de l'Amerique, sur le Vaisseau*, le Phelippeaux.

M. Noesle, Capitaine, Commandant ledit Vaisseau, il est de saint Malo, homme de tête & de cœur trés-digne du Commandement.

*Troisiéme*

*roisiéme Voyage sur le Vaisseau du Roy nommé* le François.

M. Bigot, Capitaine Commandant le-t Vaisseau, d'ailleurs Capitaine de aut-Bord & du Port Loüis, infiniment gne de son poste & au dessus des loüan-s qu'on pourroit lui donner : il est fre- de l'Officier que j'ai nommé.

M. de Conil, Capitaine en second du- Vaisseau du Roy *le François*, il est l'Isle d'Oleron : il y a peu d'hommes ssi entendu sur la Mer, c'est un second hevalier Jean Bart.

Monsieur de Robion premier Lieu-nant dudit Vaisseau, il est de l'Isle Oleron.

M. de la Faluere dont la Famille connuë à Paris, il a été fait En-gne des Vaisseaux de Sa Majesté, & étoit second Lieutenant dudit Vais-u, homme plein d'esprit & de cou-ge.

M. Desveaux, Enseigne dudit Vais-u, il est digne neveu de M. Bigot, pitaine de Port du Port Loüis.

M. Lessel in, Enseigne dudit Vaisseau, est d'Amiens.

M. Bridou, Enſeigne dudit Vaiſſeau Pour la Compagnie Royale de l'Aſſiente, Jeune homme de la plus grande eſperance, également ſage, capable & vaillant : il eſt mort pendant le voyage aprés avoir été nommé par la Cour Garde-Marine, il étoit fils & petit fils de Meſſieurs Bridou, anciens Gentilshommes ordinaires du Roy.

M. de Maleſcot, Ecrivain du Roy dans ledit Vaiſſeau, c'eſt un homme d'une grande intelligence.

M. Pottier, Chirurgien Major dudit Vaiſſeau, il eſt de Rochefort, & un des plus habiles hommes de ſa Profeſſion.

M de Carrere brave Officier, eſtimable par ſon cœur.

Outre cela, j'ai vû ſur leſdits Vaiſſeaux quantité de Volontaires d'Honneur, également dignes de loüange.

*Sur le Vaiſſeau du Roi* la Sphere *il y avoit*

M. Goſſelin le fils, Capitaine d'Arme dudit Vaiſſeau, Commandant les Volontaires. Il eſt mort dans un autre voyage qu'il a fait depuis dans le Vaiſſeau nommé *la Comteſſe Choiſſeule* qui s'eſt

ſé ſur un Rocher ſuivant le rapport
i m'en a été fait par un Officier de
 connoiſſance.

M de la Vrilleux d'une trés bonne
aiſon de Paris.

1. Butet le fils, de Paris, jeune homme
ıne grande eſperance.

M. Nicole, jeune homme hardi : il eſt
re de M. le Chevalier du Pleſſis Ni-
le, ils ſont de Milly.

M. Sellier de Paris, brave homme : il
 mort depuis dans la qualité de Ca-
aine d'Arme dans une Fregate nom-
ée *la Galère de Breſt.*

M. Cocherot jeune homme qui promet-
t beaucoup, il eſt mort dans le cours
dit voyage.

M. Godin de la Rochelle, habile en
ırt de Chirurgie, qui étoit cy-devant
premiere fonction.

*Sur les Vaiſſeaux*, l'Eſperance, *la*
Galatée *&* *le* Phelippeaux.

M. de la Bretiniére de Roüen, égale-
ent recommandable par ſa probité &
r ſon cœur.

M. de la Porte le fils, il avoit été au-
ravant Cadet dans la Compagnie de feu

M. de Phelippeaux, Général des Isles de l'Amerique : il est des plus estimables.

M. de Turgis, jeune homme Parisien brave au possible. Etant sur un Vaisseau Corsaire François, il sauta le premier à l'abordage sur un Navire d'Angleterre, & s'empara du Pavillon avant que le Vaisseau fut pris ; action pour laquelle il eut une récompense.

M. de Feugerolle de Chartre en Beausse & fils du Président de ladite Ville : il joignoit la pieté avec la valeur; il s'est fait Religieux au retour de son voyage.

*Sur les Vaisseaux du Roy* le François *&* la Ville d'Umburg *premierement* le François.

M. le Baron de Courseule, de Normandie, Capitaine d'Arme dudit Vaisseau, Commandant les Volontaires d'Honneur : on est hardi avec un tel Chef.

M le Chevalier de Mont-Joüen, ayant beaucoup de valeur & d'esprit.

M Dessart d'Amiens & frere de l'Ayde-Major de la Ville de Paris, jeune homme recommandable par sa bravoure.

I. de Mont-huchon, natif de Pont l'E-
que, lequel au retour de son voyage est
tré Page chez Son Altesse Serenis-
ne Monseigneur le Comte de Tou-
se.

I. de Beauchamps, de la Ville de Caën,
il est à present Receveur des Consi-
ations.

M. Lesselin natif d'Amiens, jeune
mme fort estimable.

M. le Fort de la Rochelle, il s'étoit
tingué déja en qualité de Cadet à la
scente de la prise de Riogeneve à la
te de Bresil: il s'y comporta en brave
mme & y fut blessé, dont on lui don-
récompense.

M. le Roux, de Paris, Volontaire
Honneur.

M. le Chevalier de Pomponne, capa-
de soûtenir l'honneur de sa Maison.

M. la Mothe de Launay, de Romo-
ntin.

M. Martineau d'Orleans, brave hom-
e.

M. de Tallendau, il est de l'Isle
Dleron.

M. de Rancy, de Paris, jeune homme
s brave.

M. Pinçon Chirurgien dudit Vais-
u de present à la Rochelle, habile

homme dans sa Profession.

M. le Grain, de Paris ; il est entré au re
tour de son Voyage Garde du Corps d
feu Monseigneur le Duc de Berry.

Au retour de tous mes voyages, je n
dois point oublier ici quelques personne
également dignes de loüanges.

PREMIEREMENT.

M. Pasquier, Directeur Général en l
Marine de la Compagnie Royale d
Guinée, dont le nom est connû, pou
ainsi dire, dans les Païs les plus inconnu
de toute la terre.

M. Huttier, Procureur au Parlement
de Paris.

M. de Vige de Sailly, natif de Cham-
pagne, recommandable par son cœur &
par son esprit.

M. Beauchet, il est d'Avenay e
Champagne.

M. de Vige, Conseiller du Roy, Sei-
gneur de Droüilly

M. de Maisons, Conseiller du Roy
au Grenier à Sel de Champagne, frere d
Mrs. de Droüilly & de Sailly.

M. Jourdan, Sécrétaire du Roy,
d'ailleurs ancien Armateur pour le Roy,

département de Breſt.

M. l'Hoſte d'Avenay en Champagne.

M. de Vige trés digne Religieux Bénédictin de Champagne, il eſt frere de
ſeſſieurs de Sailly & de Droüilly

M. Paſquier, jeune homme d'une
ande eſperance, il eſt de Paris &
s du Directeur Général que j'ai nom-
né.

M. Le Pautre, de Paris, auſſi jeune
omme trés brave.

M. Houdart, de Châlons en Champa-
ne.

M Rocher auſſi de Châlons.

M. Gourdin Ayde Major de la Ville de
aris.

M. Tabouret, de Châlons en Cham-
agne

M. Grimont, il eſt de Montmirelle.

M. Barillet, il eſt de Seſanne en
rie.

M. le Givre de Virginy en Champagne,
yant beaucoup de mérite.

M Dupleſſis-Nicole, il eſt frere de
Officier que j'ai nommé

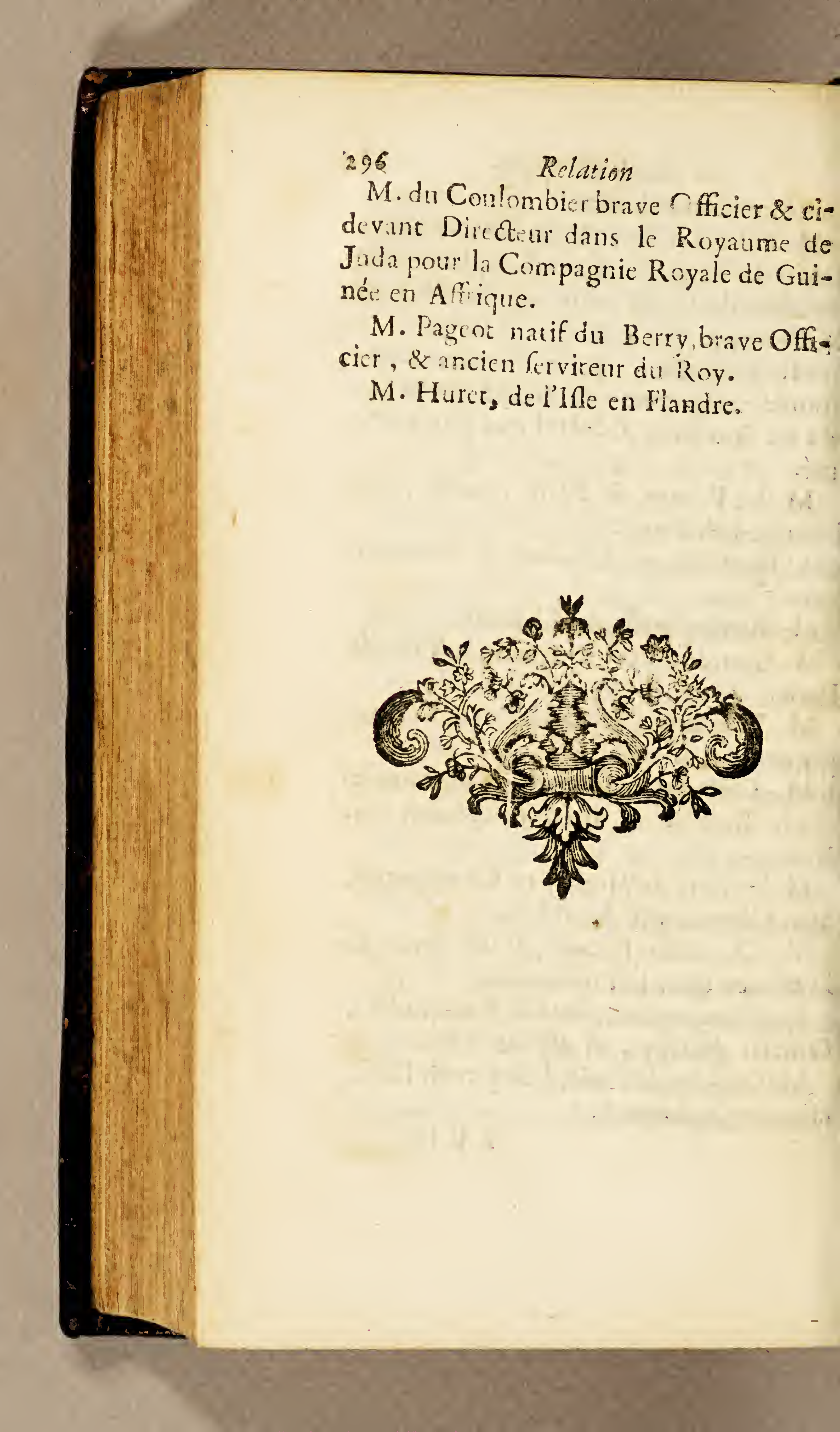
M. Hannequin, ſieur de Beaumenil,
fficier du Gay, il eſt de Paris.

M. Goſſelin de Paris, il eſt pere de l'Offi-
ier que j'ai nommé.

M. du Coulombier brave Officier & ci-devant Directeur dans le Royaume de Juda pour la Compagnie Royale de Guinée en Affrique.

M. Pageot natif du Berry, brave Officier, & ancien serviteur du Roy.

M. Huret, de l'Isle en Flandre.



# RELATION D'UNE ISLE NOUVELLEMENT habitée dans le Détroit de Malaca, avec l'Histoire de deux Princes de Golconde, par le R. P... Missionnaire.

L'Entrée Orientale du Détroit de Malaca est entre un degré & un degré 30. minutes de latitude, & par 121. degrez de longitude, quoique M. Samson dans sa Carte d'Asie la mette par 140. degrez de longitude : elle a le Royaume de Loor au Nord, & l'Isle de Sumatra au Midy, & à mesure qu'on avance dans ce Détroit, on y trouve une si grande quantité d'Isles, qu'on n'en sçait pas le nombre. Les Cartes se sont contentées de marquer celles qui sont depuis Nicobas jusqu'à Malaca, & n'ont fait aucune

mention de celles qui ſe trouvent depuis Malaca juſqu'à la Pierre-blanche, exceptez celles qui ſont aux deux côtez de la route que l'on tient ordinairement ; les autres qui ſont en grand nombre ont été negligées comme inutiles aux Navigateurs : au reſte ce Détroit s'étend entre l'Iſle de Sumatra & le Païs des Malais.

C'eſt dans ce détroit même qu'eſt l'Iſle dont j'ay à parler , & voicy ce qui m'en a donné la connoiſſance. Un Vaiſſeau Armenien dans lequel j'étois, s'étoit engagé dans ce détroit ſans le ſçavoir ; il y avoit été attiré par les courants qui y ſont vifs, & la nuit nous cachoit nôtre erreur qui devoit naturellement nous être funeſte , parce qu'on trouve là de tous côtez de baſſes roches à fleur d'eau , qui ſont de vrays écüeils. Nous nous croïons encore en pleine mer , & quand nous nous fûmes reconnus , nous nous trouvâmes bienheureux de n'avoir pas pery. Nous y moüillâmes l'Ancre , & le calme étant ſurvenu , nous y reſtâmes deux ou trois jours , au bout deſquels nous apperçûmes une petite Naule qui venoit à nous & qui portoit cinq perſonnes , ſçavoir une femme , trois hommes & un jeune

enfant environ de dix ans ; cet enfant étoit demy blanc, les traits de ſon viſage étoient fort beaux, ſes yeux vifs & perçans, ſes cheveux châtains & friſez, & il paroiſſoir avoir beaucoup d'eſprit ; la femme qui pouvoit avoir environ 35. ans, avoit l'air d'une femme qui a ſouffert, mais qui conſerve encore de grands reſtes de beauté : elle portoit un jupon fort court, tiſſu de petits joncs fins, tels qu'on en trouve dans ce Païs-là : quantité de fleurs enfilées en bandoliere de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche luy couvroient preſque tout le corps juſqu'à la ceinture ; elle avoit un anneau au nez, des bracelets, des pendans d'oreilles en collier & des bagues, & tout cela me parut d'or, elle laiſſa monter ſur nôtre bord deux jeunes hommes des trois dont j'ay parlé, ces hommes me parurent tres bien-faits & de bonne mine. Ils avoient un maintient grave & aiſé, & on jugeoit naturellement à leur air qu'ils étoient gens de diſtinction. Ils demanderent avec beaucoup de grace à parler à nôtre Capitaine, qui auſſitôt quitta des Paſſagers avec qui il converſoit, & s'en vint à ces deux Etrangers à qui il demanda ce qu'ils

desiroient de luy ; ils luy répondirent qu'ils venoient de perdition, c'est-à-dire, qu'ils avoient fait naufrage, que ce malheur leur étoit arrivé il y avoit un an, sur la pierre blanche, que depuis ils s'étoient réfugiez dans une Isle voisine, & qu'ils le prioient de vouloir bien les souffrir sur son Vaisseau jusqu'à Malaca ; ils ajoûterent que le Bâtiment sur lequel ils étoient lors de leur naufrage, étoit une somme Chinoise qui alloit de Macao à Batavia.

Nôtre Capitaine ordonna aussi tôt qu'on les fit manger, & qu'on les plaça dans un endroit commode de son Navire ; il avoit des provisions de reste aussi-bien que de la place ; car son monde étoit peu nombreux, & il n'avoit pour toute charge que quatre cens mille écus qui étoient le prix des Marchandises qu'il venoit de porter aux Philippines. Cependant la femme qui étoit restée dans sa Naule avec un homme & le jeune garçon m'ayant apperçu, m'appella en Langue Malabaroise, & me dit qu'elle n'avoit point de linge, j'en allay chercher aussi-tôt & le luy donnay avec mon manteau, dont elle me remercia par beaucoup de signes de reconnoissance, aprés quoy les deux

jeunes hommes qui étoient montez ſur nôtre bord, retournerent vers cette femme pour luy dire adieu, & ils le firent d'une maniere ſi triſte & ſi tendre, que tous tant que nous étions qui en fûmes ſpectateurs, pleurions auſſi-bien qu'eux : ils revinrent, & le petit Paraut où étoit cette femme & le reſte de ſa troupe ayant iſſé ſa Voile qui étoit de jonc, s'éloigna de nous, & je le ſuivis de vûë le plus qu'il me fut poſſible.

Je cherchois à démêler tout ce que je voyois, & j'étois ſur tout ſurpris de voir ſi loin de Malabar une femme qui en parloit fort bien la Langue. Pour m'en éclaircir j'allay trouver les deux jeunes gens qui venoient de luy dire adieu, & je les priay de vouloir bien m'apprendre qui ils étoient, ainſi que ceux qu'ils venoient de quitter ; ils me répondirent d'abord qu'il falloit bien du temps pour me faire le recit de tout ce qu'ils avoient à me dire : cependant, ajoûterent-ils, puis que vous deſirez le ſçavoir, nous allons vous ſatisfaire de nôtre mieux, en abregeant le plus qu'il nous ſera poſſible, ſans omettre les choſes eſſentielles.

# HISTOIRE
## DE DEUX PRINCES
## DE
# GOLCONDE,

*COMME ILS FURENT MENEZ à Macao, leur naufrage en leur abord, dans une des Isles du Détroit de Malaca, où ils trouverent leur mere.*

L'Aîné se chargea du recit de leurs avantures, & me dit. Lorsque l'Empereur Aurenzeb, grand Mogol, prit Golconde, il emmena le Roy à Agra ou à Dedly, qui sont les deux principales Villes de son Empire, où il fait sa residence ordinaire. On dit qu'il le fit mourir du poison ou d'autre mort violente. La plusspart des femmes du Serrail de ce Prince malheureux, aimerent mieux s'empoisonner, que de se voir abandonnées à la discretion du Soldat, qui aprés les avoir dépoüillées

& deshonnorées, pourroient encore leur couper la tête : ma grand-mere qui étoit une des femmes du Roy de Golconde, se fût lors empoisonnée comme les autres, sans la consideration de nôtre mere qui étoit sa fille, & qui n'ayant pour lors que quinze mois, étoit une petite victime absolument destinée à mourir, si ma grand-mere n'eût vêcu pour en prendre soin.

Elle resolut donc de ne point elle-même attenter sur sa vie, & de vaincre tous les obstacles qu'elle auroit à franchir. Elle vit piller le Palais du Roy de Golconde, & toutes ses richesses emportées par le Soldat, aprés que Aurenzeb en eut tiré les plus gros Diamans : elle tomba prisonniere entre les mains d'un Cavalier, qui luy ôta d'abord pour plus de cent mille écus de pierreries: mais ma grand-mere luy ayant presenté sa fille luy dit : Prenez encore cela, & si vous en avez soin, je compte pour rien tout le reste que vous venez de m'enlever, & je mourray contente avant que le Soleil se couche. Elle fut plus heureuse qu'elle n'esperoit. Le Cavalier qui étoit Rajepour, c'est-c'est à dire, Race de Roy, dont on tire les meilleurs guerriers des Indes,

& qui n'ont point d'autre profession que celles des armes, luy répondit : Je sçay trop ce qu'on doit à la fille d'un grand Roy pour y manquer : je prends vos joyaux, mais c'est pour vous les garder, & j'auray soin de vôtre fille comme si j'étois son pere. En effet il la donna à garder à ses domestiques, avec ordre de la traiter avec toutes sortes d'attention & de respect, & ensuite il envoya la mere & la fille à sa femme, qui les reçût avec beaucoup de bonté: il esperoit d'abord que Aurenzeb renvoyeroit le Roy de Golconde dans son Royaume, mais lors qu'il vit qu'il n'en faisoit rien, & qu'on assûroit par tout au contraire qu'il l'avoit fait mourir : il perdit l'esperance de pouvoir renvoyer ma grand mere à Golconde, & prit le party d'établir sa fille dans Arcat. Il porta la generosité jusqu'au dessein d'en faire sa bru, & il la maria avec un petit garçon qu'il avoit, quoy que l'un & l'autre ne fussent âgez que d'environ six ans ; mais telle est la coûtume des Indes: on marie les enfans dés l'âge de trois ans, sauf à ne consommer le mariage que dans le temps competant.

Dés que mon pere eut atteint l'âge de faire le mêtier de la guerre, il fut Cavalier,

Cavalier, & ſuivit mon grand-pere en toute occaſion. Il ſe diſtinguoit & pouvoit ſe flatter de parvenir aux grands emplois, dont la gloire & le titre honnorable ſont preſque tous les avantages, car les Generaux des armées des Mogols qu'on appelle Nababes, n'ont pour toutes richeſſes que des Tentes aſſez magnifiques, grand nombre de beaux chevaux & de belles armes. L'endroit où ſont leurs quartiers eſt entouré d'une enceinte de toiles auſſi grande preſque qu'une Ville, à cauſe du grand nombre de leurs femmes & de leurs domeſtiques, qui ſont prés de quatre mille. Ils ont quelques jardins avec des Jets-d'eaux qu'ils font faire où ils ſe trouvent, car ils changent de place, ne ſéjournant que par campement où ils demeurent pourtant plus qu'ils ne devroient naturellement par rapport au nombre de leurs chevaux, mais ils peuvent y reſter trois & quatre mois ſans manquer de fourage, parce que les chevaux en mangent peu, on leur donne du ſucre, du beurrre, du poivre long & des grains. Mon pere pouvoit parvenir à ce degré; mais trois ou quatre ans aprés que ma mere nous eut mis au monde mon frere & moy, s'étant

armé avec mon grand-pere pour aller en guerre contre le Prince Sivagy, il se donna une Bataille, où ils furent tous deux tuez.

Dés que la nouvelle de leur mort fut apportée à Arcat, le Divan dépoüilla nôtre grande-mere, & nôtre mere, generallement de tout ce qu'elles avoient, il ne leur laissa que leurs nippes & quelques meubles de peu de consequence ; car dans les Indes on n'en a que ce qui est absolument necessaire : elles ne tarderent pas à tomber dans la derniere extremité aprés ce malheur, d'autant plus qu'il survint bien-tôt aprés une disette generale de grains qui dura trois ans, & qui reduisit les deux tiers de l'Empire du grand Mogol à mourir de faim : toute nôtre famille en fut accablée, la mere de mon pere se retira avec ses parens ; ma grande-mere maternelle mourut de chagrin, & nôtre mere n'eut plus de ressource que l'aumône. Elle nous mena à S. Thomé, où on disoit que les Portugais faisoient beaucoup de charités, elle fut à la porte d'un riche Portugais nommé Fernand-Manuel, mon frere & moy luy plûmes, il demanda à nôtre mere si elle vouloit luy donner ses enfans, elle luy répon-

dit qu'elle le vouloit bien ; mais qu'il ne luy en coûteroit pas beaucoup davantage de prendre auſſi la mere : le Portugais y conſentit, nous entrâmes tous chez luy, & y fûmes traitez avec toute la bonté imaginable ; il nous fit habiller proprement ma mere reprit ſon embonpoint, & parut plus belle que jamais, ce qui frappa la Signora-Gibique, femme de Dom Manuel, laquelle étoit naturellement fort jalouſe. Cependant dans la ſuitte Dom Manuel, qui de ſa profeſſion montoit des Navires pour des particuliers, fut demandé pour en monter un qui alloit à la Chine ; il accepta la propoſition, & reſolut de nous mener avec luy : il fit agréer la choſe à nôtre mere, en luy promettant d'avoir bien ſoin de nous, & en luy faiſant entendre que ſon deſſein étoit de nous apprendre la Marine, & de nous mettre en état d'être un jour Capitaines de Vaiſſeau comme luy, & que pour réüſſir dans cette profeſſion, il falloit que nous pratiquaſſions dés l'enfance. Comme la diſette duroit encore, ma mere conſentit au deſſein de Dom Fernand, dans la crainte où elle étoit qu'après ſon départ la Signora Gibique ne nous mît tous trois à la Porte.

Nous partîmes ainſi avec Dom Manuel, nous allâmes de Madras à Malaca & enſuite à Macao prés de Canton ; nous deſcendîmes à terre avec luy, & il nous mena chez une de ſes parentes qui étoit veuve d'un Portugais, & n'avoit point d'enfans : dés qu'elle nous vit elle nous prit en amitié, & elle dit à Dom Manuel, que s'il vouloit nous laiſſer auprés d'elle, elle nous éleveroit comme ſi nous étions ſes enfans, qu'elle n'avoit pas deſſein de ſe remarier, & qu'en ſe conſolant dans l'amour qu'elle auroit pour nous, elle nous regarderoit comme ſes heritiers. Dom Fernand nous demanda ſi nous ſerions contens de reſter avec ſa parente, & nous répondîmes qu'oüy. En effet ſes manieres nous donnoient beaucoup de goût pour elle, elle nous careſſoit plus que n'avoit jamais fait nôtre propre mere, & pendant quinze ou ſeize ans que nous avons vêcu avec elle, nous n'avons eu chaque jour que des agrémens toûjours nouveaux ; nous avons été élevez comme ſes vrays enfans, ainſi qu'elle nous l'avoit promis ; elle nous fit apprendre tout ce qui convient aux jeunes gens de meilleure famille : nous étions ſervis chacun par un Eſclave qui nous

ſuivoit par tout, & nous n'avons jamais porté ſur nos habits que des garnitures d'or, nous laiſſions les garnitures d'argent à nos Eſclaves, comme trop communes ; enfin nous étions ſi bien traitez par cette charmante femme, que ſes parents en furent jaloux, & craignirent qu'elle ne nous adoptât, & ne nous laiſsât toute la ſucceſſion qu'ils en attendoient : nous ne ſçavons pas même ſi l'amour qu'elle avoit pour nous n'a point été cauſe de ſa mort qui fut fort précipitée, car elle ne fut que trois jours malade & mourut ſans faire ſon Teſtament ; à peine eut-elle le temps de ſe confeſſer, lorſque les Medecins l'avertirent que ſa maladie étoit mortelle. Auſſi-tôt ſes parens s'emparerent de tous ſes biens, & nous ôterent tout ce que nous avions, excepté nos habits, avec quelques garnitures & un Diamant, qu'ils nous laiſſerent à chacun ; à peine nous nourrirent-ils en attendant une occaſion pour nous renvoyer en nôtre Païs chercher nôtre mere. Nous n'en avions eu aucune nouvelle depuis nôtre départ de S. Thomé, & dans nôtre malheur nous ne nous conſolions que par l'eſperance de la revoir. Nous nous propoſâmes de profiter de

la premiere occasion, qui pourroit nous procurer un plaisir si doux, & s'étant trouvé une somme Chinoise qui alloit à Batavia : nous nous mîmes dessus, quoy que ce fût une voye indirecte pour le lieu où nous voulions aller, mais elle étoit la plus presente & étoit toûjours sûre, parce que les Hollandois vont souvent de Batavia à Paliacat, dont ils sont Seigneurs, & cette derniere Ville n'étoit éloigné de S. Thomé que de huit lieuës ; ainsi nous esperions toûjours retrouver nôtre chere mere chez Dom Manuel. Nous nous embarquâmes donc sur cette somme, aprés avoir, selon le conseil que l'on nous donna, changé nos boutons, boucles, peignes, cannes, diamans & autres que nous avions, contre des marchandises de la Chine que nous emportâmes avec nous, & sur lesquelles nous devions gagner, dequoy nous dédomager & au de là de la dépense de nôtre voyage.

Cependant les heritiers de cette bonne Dame que nous venions de perdre nous voyant prêts à partir, se firent un point d'honneur de nous donner quelque marque d'amitié ; un entre'-autres qui venoit souvent chez cette Dame lorsqu'elle vivoit, nous fit venir

chez luy, nous regala, & nous dit que s'il n'avoit point eu d'enfans, il nous auroit laissé sa part de la succession, & ensuite nous fit present de quelques pieces d'étoffe de la Chine, & de quelques curiosiez, en nous priant que si nous allions quelque jour à la Chine nous ne manquassions point de venir à Macao & de loger chez luy, & qu'il nous recevroit toûjours avec plaisir. A l'exemple de celuy-cy, les autres heritiers nous traiterent à peu prés de la même maniere, ne voulant pas passer pour moins genereux.

Aprés cela nous partîmes, c'est-à-dire, il y a environ un an vers la fin de Janvier. Il faisoit pour lors le plus beau temps du monde ; nous avions un vent Nord-Est, qui à la verité ne pouvoit passer que pour un petit frais ; mais la Somme étant carennée de nouveau, nous faisions passablement de chemin. Nous nous trouvâmes par le travers de Poulcandor vers le 10. du mois de Fevrier, le vent changea & nous devint fort contraire. Comme les Chinois ne sont pas bons Marins, nous croïons perir à tout moment & il fallut jetter à la Mer beaucoup de choses qui embarrassoient, peu de temps aprés pour-

tant le temps ſe modera, mais le Soleil ne ſe montra de plus de huit jours, & nous n'avions perſonne capable de prendre hauteur aux étoiles ; envain elles ſe montroient de temps en temps toutes les nuits, nous gouvernions toûjours vers le Détroit de la Sonde Les Chinois n'ont que vingt quatre Rhuns de vent à leur Compas de route, ce qui nous embarraſſoit un peu ; car dans nos études nous avions appris la Carte Marine ſur un Compas à la Portugaiſe : enfin le ſixiéme Mars ſur les dix heures du ſoir, nous entendîmes la Mer briſer ſans ſçavoir où nous étions. De bons Navigateurs euſſent ſondé pour voir s'il y avoit fond, ou d'habiles manœuvriers euſſent promptement viré de bord, ce que les Chinois voulurent faire, mais en ſe preſſant trop ils perdirent la tramontane, & on apperçut les Briſans à ſix braſſes de nous.

Nous ne balançâmes pas un moment mon frere & moy à prendre alors nôtre party, nous nous faisîmes d'une cage à poules, & nous nous mîmes deſſus avec chacun un aviron ; heureuſement il ne faiſoit preſque point de vent & par tout ailleurs que ſur les baſſes roches, la Mer étoit aſſez tranquille.

Nous

Nous fîmes si bien que nôtre cage ne donna point dessus, & nous le dépassâmes à la faveur d'un courant qui portoit entre deux Isles où la Mer passoit d'une rapidité incroyable. Nous fûmes portez sur celle des deux Isles qui étoit à bas bord, & nous nous y acrochâmes à des branches d'arbre ; nous nous trouvâmes ainsi en sûreté, tandis que nous entendions les cris & les gemissemens des Chinois qui apparemment étoient sur les débris de leur somme, n'attendant plus que de la voir entierement abîmée.

Cependant nous n'ozions descendre dans l'Isle où nous nous étions accrochez, dans la crainte d'y trouver des Tygres ou des Habitans également dangereux : nous pretâmes l'oreille avec beaucoup d'attention, pour écoûter si nous n'entendrions rien qui pût éclaircir nos doutes, mais ce fut inutilement ; aussi sur les une heure aprés minuit nous nous determinâmes à mettre pied à terre, ce qu'ayant fait, nous montâmes sur un arbre où nous dormîmes en attendant le jour. Dés qu'il fut venu, nous prîmes encore garde si nous ne verrions ou n'entendrions rien qui pût nous faire connoître le Pays où

nous étions, & n'ayant ni apperçû ni fumée, ni aucun veſtige d'hommes ou d'animaux, nous deſcendîmes de notre gîte & nous mîmes à marcher dans le deſir de trouver quelque choſe à manger : nous ne trouvâmes que des Calderes dont la tige n'eſt pas d'un mauvais goût, il approche de celui des artichauds. Nous en coupâmes & enſuitte nous rompîmes de gros Bembous qui ſont des cannes creuſes de la groſſeur de la jambe, nous en attachâmes ſept ou huit de chaque côté de notre cage, & au lieu des poules qui y étoient, nous y mîmes des pierres pour ſervir de leſte, enſuite ne voyant pas que nous puſſions demeurer dans cette Iſle, nous paſſâmes à petit bruit dans l'autre, où étant arrivé nous montâmes encore ſur un arbre pour faire le même manége que nous avions fait dans la premiere Iſle, & n'ayant encore découvert ni hommes, ni tigres, ni quoique ce ſoit qui pût nous le faire ſoupçoner, nous deſcendîmes & nous promenâmes dans cette ſeconde Iſle, & tout ce que nous y gagnâmes ce fut d'y decouvrir de deſſus une petite hauteur la Roche blanche ſur laquelle la ſomme Chinoiſe s'étoit perduë. Nous avançâmes du côté

lu rivage le plus proche de cette pier-
e pour voir ſi nous ne trouverions pas
uelques debris ou quelques Cadavres
es Chinois que nous puſſions dépoüil-
er pour en tirer quelques ſecours, car
ous n'avions mon frere & moi que cha-
un une chemiſe, un caleçon & une ve-
te, mais nos peines furent perduës, &
fallut nous contenter de ce que la ter-
e de cette Iſle pouvoit nous offrir de
ecours qui ſe reduiſit à des Goujaviers,
ui ſont une eſpece de fruits aſſez bons
 balſamiques: nous jugeâmes qu'il fal-
oit que des Chauve-ſouris, qui dans
es Indes ſont groſſes comme des poules,
uſſent paſſé dans cette Iſle, & qu'en
aſſant elles y euſſent fienté de la grene
e Goujaviers qu'elles avoient mangé,
 que cette grene eût prit racine. Quoi
uil en ſoit nous fîmes proviſion de ce
ruit, & ayant trouvé de l'eau dans une
oſſe, nous en prîmes des bembous
our trois ou quatre jours, & à l'entrée
e la nuit nous paſſâmes dans une au-
e Iſle.

Nous y prîmes les mêmes precautions
ue dans les deux precedentes, toûjours
ans la crainte d'être mangé par des Ti
res qui y ſont en grand nombre, ou
ar des Malais, qui ſont des Peuples fort

cruels & dont on nous avoit fort parlé ſur toute notre route en nous parlant du detroit de Malaca : nous ne doutions point que l'endroit où nous nous trouvions pour lors ne fût ce detroit & que celui où la ſomme Chinoiſe avoit peri , ne fût la Pierre - blanche egalement connuë par les naufrages. Nous étions reſolus d'aller d'Iſle en Iſle , juſqu'à ce que nous puſſions parvenir à la Ville de Malaca même en continuant toûjours nos attentions pour ne pas tomber entre les mains des Malais qui au moins nous euſſent fait eſclaves, ſans eſperance de jamais ſortir de leurs mains. Nous ne trouvâmes rien dans cette troiſiéme Iſle , & nous y fîmes fort mauvaiſe chere , car nos poules s'étoient corrompuës, & nous n'avions pas eu de feu pour les faire cuire. Nous reſtâmes là le reſte du jour, mais ſur le ſoir nous mîmes à la mer pour nous rendre dans une autre Iſle qui nous paroiſſoit bien à quatre lieuës en avançant dans le detroit : nous prîmes ſeulement des Calderes qui ſe trouvent par tout , & dont les chiens ſauvages ſe nourriſſent , & nous nous pourvûmes d'eau pour huit jours pendant leſquels nous paſſâmes dans pluſieurs Iſles avec moins

'esperance que jamais de nous pouvoir
rer de la fâcheuse scituation où nous
tions : nous ne trouvions rien, nous
raignions toûjours les mauvaises ren-
ontres, nos provisions étoient épuisées,
ous n'avions plus de Calderes, & en-
n fatiguez & dégoutez nous sentions
os forces diminuer peu à peu & nous
s aurions perduës entierement sans le
ommeil qui étoit notre ressource & dans
quel nous passions une grande partie
u jour. Enfin nous decouvrîmes une
utre Isle & nous apperçûmes une grosse
umé,ece qui ne nous permit pas de dou-
er qu'elle ne fût habitée. La crainte
'abord nous rendit incertains si nous
ions, mais enfin comme nous ne trou-
ions plus à manger la faim nous de-
ermina à y passer : nous prîmes seu-
ment la precaution d'y aborder de
uit avec intention d'en enlever tout ce
ue nous pourrions pour vivre ; pour
ela nous fîmes une claye avec des bran-
hes touffuës que nous disposâmes sur
otre cage en guise de voile : cette idée
ous réüssit, & le vent qui nous secon-
oit nous faisoit faire beaucoup de che-
in, nous allions si vîte, que nous euss-
ons pû aborder de jour à l'Isle en que-
ion : mais nous amenâmes la claye sur

notre cage & ne nageâmes qu'autant qu'il falloit pour ne pas deriver : nous ne voulions pas être apperçus des Habitans de l'Isle, mais dés que le Soleil fut couché nous remîmes notre voile & nous abordâmes sur les neuf heures du soir, c'est-à-dire, 3. heures aprés le coucher du Soleil, car comme vous voïez, dans ce climat pendant toute l'année le Soleil se couche & se leve à six heures du matin & six du soir, étant descendus à terre nous marchâmes à quatre pattes pour être moins decouverts, faisant des poses de temps en temps pour voir s'il n'y avoit rien à craindre pour nous : étant un peu avancé nous vîmes du monde auprés d'un assez garand feu, nous observâmes tous leurs mouvemens & ayant jugé qu'ils faisoient cuire à manger & que ceux que nous voyons aller & venir étoient occupez à aller querir de l'eau, du sel & du ris, nous esperâmes en attraper quelque chose aprés qu'ils se seroient tous retirez & qu'ils seroient endormis: ils pouvoient pourtant fort bien n'être auprés du feu que pour se chauffer, car les nuits sont assez fraiches dans cette Isle, & d'ailleurs les hommes que nous voyons étoient assez mal vêtus : mais enfin sur les onze heures

e nuit s'étant en effet retirés & endormis, nous nous avançâmes en tâtonant par tout à leurs Panelles, nous y rouvâmes du ris tout cuit plus u'il n'en falloit pour notre refection, & ous le mangeâmes avec grand appetit, nais ce n'étoit pas assez, nous desiions en avoir une provision pour pluieurs jours ainsi nous continuâmes d'en hercher ce qu'il nous en falloit. En pasant dans un endroit nous trouvâmes ine personne qui dormoit sur le chemin, nous nous en éloignâmes, mais ious étant approché d'une chaumine ans muraille dont la couverture étoit ppuyée sur la terre comme le font la plû-part des maisons des Malabarois le la côte de Caromandel, nous enendîmes une voix qui nous dit en Langue Malabaroise, qui est là ? Je fus urpris d'entendre cette Langue dans le ieu où nous étions, je repondis d'une voix basse & sourde, ce n'est rien, & ensuite nous nous retirâmes pour nous dire l'un à l'autre les differentes pensées que nous avions au sujet des Habitans de cette Isle, parmi lesquels nous trouvions des gens qui parloient le Malabar. Peut être dîmes nous, que celui que nous avons entendu n'est qu'un Es-

clave : pour nous rendre plus certain sur ce sujet, nous retournâmes aux chaumines afin d'examiner plus exactement toutes choses & de juger mieux par leurs maisons, leurs Panelles & par tout le reste, quels pouvoient être les Habitans de cette Isle ; quand nous fûmes près d'une maison, nous entendîmes deux personnes, apparemment lasses de dormir, qui parloient de Madras, de Sadras, de Thivelour & de saint Thomé & parloient trés-bien Malabar, cela nous fit plaisir : mais pour plus grande sureté nous jugeâmes à propos de nous retirer, nous montâmes sur un arbre où nous restâmes jusqu'au retour du Soleil qui étoit à peine levé, que nous vîmes de tout côté sortir quantité de monde de leurs chaumines, les uns firent du feu, les autres fumerent, nous en voyons qui courroient les uns après les autres en badinant, d'autres conversoient tranquillement, une jeune fille appelloit son frere, nous entendîmes qu'elle parloit Malabar, ce qui, joint à l'air & à la maniere tranquille & familiere que nous voyons parmi eux tous, nous réjoüit extrêmement & nous fit juger que nous ne risquions rien de nous produire aux yeux de ce Peuple

qui nous parut une Colonie venuë de notre Païs. Nous descendîmes du haut de notre arbre & nous tournâmes du côté des maisons : dés que nous fûmes apperçûs plusieurs hommes se saisirent de sabres, de fleches & de grands bâtons armez comme des piques & vinrent vers nous comme contre des Ennemis. Pour les détromper & les fléchir, nous nous jettâmes à genoux le front contre terre à la maniere des Malabarois lors qu'ils veulent marquer le plus profond respect, ils nous ordonnerent de nous lever & nous demanderent qui nous étions : nous répondîmes que nous étions Malabarois, de la côte de Caromandel, vous n'avez rien à craindre, ajoûterent-ils, si vous n'avez point de mauvais dessein, mais comment avez vous abordé sur cette Isle où depuis vingt ans que nous y sommes nous n'avons vû descendre personne : Nous leur dîmes comme nous avions fait naufrage, comme nous avions avancé d'Isle en Isle, & pour les mieux assurer de la verité de notre recit nous leur montrâmes la cage sur laquelle nous avions vogué depuis le naufrage de notre Somme & abordé à leur Isle. Ils leverent alors les mains, nous em-

brasserent en pleurant & nous dirent : c'est le Ciel qui vous a conduit, soyez les biens venus. Dés que ceux qui étoient resté au Village nous virent ainsi caressez par leurs compagnons, ils accoururent en foule auprés de nous & nous embrasserent de même, excepté les femmes & les petits enfans qui mettoient leurs mains jointes sur leurs têtes & nous faisoient de profondes inclinations : jamais peut-être en pareille occasion tout ce que l'humanité a de douceur n'a éclaté plus agréablement & mieux prouvé que les hommes sont freres : ils nous emmenerent avec empressement au Villlage qui n'est autre chose qu'une rangée de maisons toutes placées sur une même ligne avec une distance de quatre pas de l'une à l'autre. Ils nous firent asseoir sous un Pendal qui est une espece de treille en berceau de verdure qui tient lieu d'une Salle commune où le peuple s'assemble pour causer & reposer à l'ombre : ils nous presenterent du Betel & du Tabac, les femmes se mirent à nous preparer à manger, & en attendant c'étoit à qui nous feroit des questions. Nous ne pûmes y satisfaire, parce que de moment en moment nous étions saluez & ca-

effez par de nouveaux furvenans qui vouloient avoir la même fatisfaction que les autres. Les derniers qui nous vinrent voir parce qu'ils étoient les plus éloignez c'étoient les Chrétiens du lieu, car les premiers étoient des Payens, ils ne laiffoient pas de vivre tous dans une fort grande union, ils n'avoient fait autre chofe pour fe diftinguer & fe conferver chacun la liberté de la Religion que d'avoir chacun leur quartier ou Village où ils fe tenoient ordinairement. Les Chrétiens nous emmenerent avec eux dans leur demeure : en faifant entendre qu'il étoit neceffaire que nous repofaffions & que nous priffions de la nourriture, nous les fuivîmes & nous arrivames aprés une heure de chemin, nous étions heureux que le Ciel fe trouvât couvert alors, car il étoit environ midi, & il fait là ordinairement un chaud extrême à pareille heure. Nous allâmes d'abord à leur Eglife qui eft une Chapelle où il y a une Figure de terre cuite qu'ils appellent la Sainte Mere : nous y fîmes notre priere & remerciâmes Dieu de nous avoir fi heureufement délivré de toutes nos craintes, enfuitte nous fûmes aux maifons où il y avoit un Pendal ou berceau femblable à ceux du

Village des Gentils. Le concours de ceux qui nous vouloient voir nous environna de nouveau, & le repas étant prêt ce fut à qui nous feroit fête, les filles s'étoient parées de tous leurs joyaux outre quantité de fleurs dont elles s'étoient couvertes, elles danserent & chanterent de leur mieux, elles n'avoient oublié ni l'un ni l'autre.

Aprés le repas qui dura assez long-temps & presque jusqu'à la nuit, nous avions fort envie de dormir, mais il n'y eut pas moyen de le faire : on nous demanda de nouveau quelque détail circonstancié de notre histoire & nous les satisfîmes. Nous la commençâmes à la prise de Golconde en rapportant ce que nous avions entendu raconter à notre bonne mere de Macao qui l'avoit appris de Dom Manuel. Cependant à peine nous avions parlé un quart d'heure qu'une des femmes qui nous environnoient tomba évanoüie : cela rompit notre narration, on crût cette femme morte & on la porta dans sa maison, mais deux heures aprés elle reprit ses sens & le lendemain matin dés que nous fûmes éveillez elle vint à la petite chambre qu'on nous avoit faite avec des perches & des nattes & où

ous avions fort-bien passé la nuit, le attendit jusqu'à ce que nous sortissions. Elle nous aborda dans ce moment & nous pria de vouloir bien lui conter le reste de nos avantures: nous la tisfîmes, aprés quoi ne pouvant plus reenir les transports qui la pressoient, lle se jetta à notre col en s'écriant, h mes enfans! mes chers enfans c'est ous, j'ay le plaisir de vous voir, j'ai bonheur de vous retrouver, ô Ciel! t-il possible? & sans tarder d'avantage lle dit à mon frere de lui montrer son ras gauche & y ayant retrouvé une nvie qu'il portoit au dessus du coude, üy, reprit-elle, c'est vous mes chers ls, je n'en puis douter. Nous étions galement surpris & charmez d'une renontre si inopinée & si agréable, & la oix du sang se joignant aux connoisances particulieres qu'elle avoit de note naissance & de notre famille & qu'lle nous donna, persuadez que c'étoit otre veritable mere, nous nous jettânes à ses genoux, lui arrosâmes ses mains le nos pleurs & lui demandâmes sa enediction en lui marquant par les ransports les plus naturels le plaisir que ous avions de la revoir.

Dés que nous nous fûmes relevez, le

bruit de cette reconnoiſſance s'étant répandu dans toute l'Iſle, nous vîmes de toutes parts accourir vers nous une nouvelle foule de peuple qui venoit prendre part à notre joye tant Gentils que Chrétiens; car c'eſt une choſe admirable que l'amitié & la concorde qui regne dans cette nouvelle habitation, c'eſt une veritable image de l'âge d'or où l'aimable égalité ſubſiſtoit, & où le tien & le mien n'avoit point encore diviſé les cœurs, l'abondance & la joye regnent toûjours ici, ils ne manquent de rien, tout ce qui peut être neceſſaire à la vie & même aux delices naturelles, les environne ſans qu'il leur en coûte beaucoup de travail, ni pour l'acquerir, ni pour le conſerver. On n'y voit ni Juges, ni Avocats, ni Bourreaux, & ils n'ont preſque pas beſoin de Medecins; il eſt trés rare d'y voir des malades, l'air y eſt le meilleur qui ſoit au reſte du monde & depuis que ce lieu eſt habité, c'eſt-à-dire, depuis vingt ans, il n'y étoit pas mort dix Habitans. Nous vîmes au feſtin qu'on nous fit ce jour-là nous vîmes que le païs abondoit en tout ce qui ſe trouve de meilleur & de plus eſſentiel pour la vie dans les autres, climats comme cabris, cochons,

& volailles de toutes ſortes en abon-
dance ; au reſte ce feſtin ne borna pas
a fête qu'on nous fit, on continua du
même air pendant huit jours,& ils nous
dirent qu'ils ne s'étoient point encore
ſi bien divertis depuis qu'ils étoient
dans cette Iſle, il nous accablérent
enfin de carreſſes & de toutes ſortes de
marques d'amitié. Quelques - uns d'en-
tr'eux nous dirent que la même nuit de
notre arrivée, notre mere leur avoit con-
té qu'elle avoit crû nous voir en re-
ve.

Cependant nous priâmes notre mere
de nous apprendre par quelle avanture
elle ſe trouvoit en ce païs ſi éloigné
du ſien : elle nous dit que ſi elle pou-
voit bien nous peindre toutes les hor-
reurs du ſort qu'elle avoit eſſuyé, elle
nous affligeroit trop ; car, dit-elle, tout
ce que vous avez pû ſouffrir depuis le
naufrage de votre Somme n'eſt rien en
comparaiſon de ce que j'ay ſouffert en
un ſeul des momens qui ont précedé
mon abord en cette Iſle, rien ne s'y
peut comparer que la douceur de la vie
que nous y menons, car il eſt vray que
notre bonheur eſt à preſent au deſſus de
celui de tous les Rois & de tous les Peu-
ples du monde, l'union ſeule & la cha-

rité qui regne entre nous, suffiroit pour justifier ce que je dis, rien n'est égale aux douceurs que nous trouvons dans cette concorde parfaite: personne ici ne songe à amasser du bien, ils sont tous communs, & on ne songe qu'à en joüir en les partageant avec les autres comme avec des freres, à peine les enfans sont-ils plus attaché à leur mere qu'aux autres citoyens, ils ne distinguent pas leurs maisons, car dans quelques endroits qu'ils se trouvent ils y sont comme chez eux, & les meres ne s'inquiettent pas du tout lorsque le soir ils ne se trouvent pas à leur maison ; mais puisque vous desirez sçavoir mon histoire, reprit notre mere, je vais vous la raconter.

---

*Histoire de la mere des deux Princes de Golconde, & comme elle aborda dans l'Isle de la Pierre-Blanche.*

APrés que vous fûtes partis de saint Thomé, mes chers enfans, avec Fernand Manuel, sa femme perdit ou fit semblant d'avoir perdu une de ses belles

elles chaînes d'or qui se font à Ma-
ille, elle fit grand bruit de cette per-
e vraye ou pretenduë, on batit par ses
rdres avec beaucoup de cruauté un de
es Esclaves, qui, selon toute apparen-
e, prevenu de l'intention de sa Maî-
resse, dit que c'étoit moi qui avoit pris
a chaîne d'or en question, & sur cette
léposition sans autre forme de procés
& sans se donner le soin de chercher
lans mes hardes, comme elle auroit fait
ans doute si elle eût crû y trouver ce
qu'elle avoit perdu, elle me prit par le
oras & me mit à la porte sans me di-
e autre chose sinon, ne mettez jamais
es pieds ceans. Je ne tâchay point
le la fléchir, je connoissois trop clai-
ement qu'ne passion aussi injuste &
aussi aveugle que la jalousie, lui faisoit
aire ce quelle faisoit, & qu'il étoit inu-
ile de vouloir lui faire entendre raison.
La saison approchoit que les Vaisseaux
pour la Chine devoient retourner, &
elle ne vouloit pas que son mari me
etrouvât dans sa maison à son retour.
Ainsi je sortis de chez elle & je me vis
à la merci de ma mauvaise fortune qui
porta tout d'un coup ses rigueurs pour
moi à l'excés : car la même jalousie qui
me chassoit de l'azile où j'avois été si

heureuſement reçûë me ferma tous ceux que je pouvois trouver : toutes les femmes craignant en moi une rivale me firent fermer leurs portes, & les hommes libres qui pouvoient le faire, s'en diſpenſérent par le ſoupçon où les avoit jetté contre mon innocence, le traittement que m'avoit fait la femme de Dom Manuel. Tout le ſecours que je reçûs ſe reduiſit à un peu de ris que me donnerent quelques voiſins, ainſi je me vis bien-tôt forcée de demander l'aumône. Je profitai pendant quelque temps de la generoſité d'un Anglois nommé le Capitaine Lucas. Il y avoit une grande diſette à Madras & cet Officier en ayant pitié envoya en païs étranger où il y avoit abondance de ris & en fit charger pluſieurs Vaiſſeaux qui, dés qu'il fut de retour à Madas, fut diſtribué par ſes ordres à petites meſures à *16* caches chacune, ( c'eſt-à-dire, environ un ſol de France ) ce qui mit les pauvres en état de recevoir plus facilement l'aumône, ce qui étoit un grand trait de charité dans cet homme qui auroit pû beaucoup gagner ſur ſon ris en le vendant à plus haut prix & en gros à la faveur de la diſette, ainſi que firent les Marchands Gentils Dés que l'Anglois n'eut

plus de ris à vendre, alors le nombre des pauvres augmenta ainſi que l'excés de leur miſere, au point qu'il en mourroit de faim conſiderablement tous les jours. Pluſieurs prirent le parti d'aller à Peliacat qui eſt une Ville appartenant aux Hollandois, éloigné de Madras d'environ ſept lieuës, où un Gentil faiſoit diſtribuer beaucoup de grains cuits aux pauvres, & je me propoſois d'y ſuivre les autres, lors qu'un Armenien me voyant à ſa porte, dit à un de ſes valets de me faire entrer & de me donner à manger. Aprés que j'eus mangé l'Armenien ſeul vint me trouver, me fit pluſieurs queſtions, me prit la main, me demanda ſi je voulois être à lui & m'aſſura que rien ne me manqueroit. Ma réponſe ne l'auroit pas aſſurement ſatisfait, mais je n'eus pas le temps de lui répondre : on vint dans ce moment l'avertir qu'on le demandoit, il me quitta & je ſortis comme j'étois entrée excepté que j'avois un bon repas. Je courus à mon ordinaire de porte en porte chercher l'aumône, mais les ruës étant couvertes de pauvres à qui les charités ne pouvoient ſuffire & qui faiſoient horreur par leur état hâve, décharné, languiſſant, ne ſçachant mieux je revins au

dessein que j'avois eu d'abord d'aller à Peliacat. Je m'y traînay le mieux que je pûs, car j'étois fort foible par l'accablement où me jettoit la faim, & je m'attendois d'avoir le sort d'une infinité de malheureux que je voyois tomber morts sur le chemin & devenir la pâture des oyseaux de proye & des chiens sauvages. O mes enfans! que la vie des hommes est sujette à de grandes miseres, est-il possible que le Ciel les ait mis sur terre pour tant souffrir?

Cependant j'arrivai à Peliacat où je n'eus pas besoin de demander en quel lieu étoit le charitable Gentil qui faisoit les aumônes dont j'ay parlé, je n'eus qu'à suivre une infinité de monde qui y couroit; c'étoit assez loin de la Ville, mais je trouvai qu'on n'y recevoit point de pauvres étrangers & que parmi ceux qui pouvoient se presenter, on ne choisissoit que les plus beaux & les plus belles. Comme je n'avois alors que vingt ans, & qu'ils crurent apparemment voir encore en moi quelque reste de beauté, on me fit avancer avec une vingtaine d'autres également jeunes, & aprés nous avoir donné à manger, on nous envoya sur le champ dans un Navire qui étoit au Port, nous y marchâmes sans ré-

ſiſtance : car la miſere nous ôtoit toute autre attention que celle que nous avions pour nos beſoins. Nous reſtâmes dans ce Navire juſqu'à temps qu'il fut plein de gens comme nous, & il le fut tellement que nous n'avions preſque pas aſſez d'eſpace pour nous aſſeoir ſur nos talons. On leva l'ancre : alors nous partîmes de nuit & nous fûmes bien ſurpris le matin au lever du Soleil de ne plus revoir le rivage : pluſieurs d'entre nous s'en trouverent deſolez, d'autres y paroiſſoient indifferens, pour moi je ne ſçavois à quels ſentimens me livrer ; une eſpece d'indolence étoit ma ſituation dominante, je ne me ſouciois plus de rien, à ce qu'il me ſembloit, & je m'étois trouvé toûjours aſſez dans cette diſpoſition. Depuis qu'on m'avoit fait baptiſer, je regardois la vie comme une choſe de peu de conſequence, & je ſongeois qu'il m'étoit indifferent de la perdre d'une maniere ou d'autre, car la mort étoit inevitable dans le lieu d'où nous ſortions à cauſe de la famine horrible qui y regnoit & il ne pouvoit arriver pis en quelque lieu qu'on nous conduisît : nous étions occupez de ces reflexions pendant que le Vaiſſeau avançoit. Nous eûmes aſſez beau temps

pendant dix ou douze jours & nous nous portions assez bien, car nous n'étions pas mal nourris & nous ne laissions pas de dormir quoi que dans une situation gênante & penible. Bien-tôt le temps changea, & les vents devinrent si furieux, que chaque flot de la mer étoit comme une montagne qui sembloit rouler sur nous pour nous abîmer. Nous devinmes tous malades de l'agitation du Vaisseau, & les Matelots même aussi-bien que nous, ensorte qu'il n'y en avoit presque point en état de manœuvrer ni de faire à manger, d'ailleurs la pluye tomboit avec une violence épouvantable : nous n'avions pas un endroit où nous puissions être à sec, ce qui joint à l'incommodité affreuse d'être les uns sur les autres, & obligez de faire nos ordures sous nous, & d'ailleurs ne pouvant recevoir l'air, parce que toutes les écoutilles étoient fermées à cause des vagues qui passoient sur notre Vaisseau & qui l'auroient bientôt rempli si on ne l'avoit fermé, tout cela joint ensemble, dis-je, nous réduisoit en un état auquel nulle autre misere n'est presque point comparable. Ce n'étoit de tout côté en toute chose que peine, travail, terreur & deses-

poir : nous trouvions tous les matins & pendant le jour plusieurs morts parmi nous , nos mats se trouverent rompus ou coupez , notre Vaisseau n'alloit plus qu'à la merci des flots. Il y avoit dessus à son départ environ huit Maîstres pour le conduire, tous moururent par le travail trop continuel , l'agitation, la puanteur & les insomnies , il ne nous restoit pour tous Manœuvriers que des Macois , qui sont des Pêcheurs accoûtumez à aller pêcher quatre ou cinq lieuës avant en mer sur quatre pieces de bois attachez ensemble , & qui , par consequent , n'entendent veritablement point du tout la navigation.

Enfin la tempête passa , mais cela ne servit qu'à nous faire connoître tous nos maux , tout étoit malade délabré languissant, infecté, & encore une fois nous n'avions plus personne pour conduire nôtre Navire ; on apperçut une terre vers le Soleil Levant ; mais on ne sçavoit point comment y aller , toute nôtre esperance étoit en un miracle de la misericorde divine , lequel fit naître un vent favorable qui nous porta luy-même en quelque rivage sûr ; nous nous nous mîmes en prieres , Gentils & Chrêtiens pour obtenir cette faveur :

Dieu nous avoit déja fait celle de nous mieux porter, & de nous avoir donné un parfaitement beau temps, qui avoit dissipé le mauvais air que nous respirions. Enfin une nuit, le Navire demeura immobile, & lors qu'il fit jour nous reconnûmes que nous étions prés d'une Isle : aussi-tôt nos Macois mirent la Chaloupe en Mer & descendirent à terre, ils y trouverent de fort bonne eau, ce qui nous fut fort agreable, car la nôtre étoit puante ; ils nous dirent qu'il falloit que nous descendissions tous parce que nôtre Vaisseau avoit échoüé & que nous n'avions point d'autre party à prendre : nous eûmes bien-tôt suivy leur exemple & leur Conseil, nous emportâmes tout qui pouvoit nous être utile ; nous ne laissâmes que quelques cordages, Canons, & autres choses qui ne pouvoient nous servir : bien nous pris de n'avoir pas differé ce débarquement ; car la même nuit il survint un orage si furieux, que ce Navire d'où nous étions sortis se trouva tout fracassé & tout en débris, & que nous crûmes que l'Isle où nous étions alloit être submergée : nous nous trouvâmes bien-heureux d'y avoir passé la nuit, quoy que nous y souffrissions beaucoup,

beaucoup, car il faifoit froid, & nous étions tous prefque nuds.

Cependant aprés avoir examiné dés la pointe du jour le terrain de cette Ifle, nous reconnûmes qu'elle n'étoit pas propre à y faire une habitation : nous en voyons plufieurs autres autour de nous : nos Matois allerent les reconnoître, ils nous firent paffer dans plufieurs où nous ne reftâmes pas, parce qu'elles ne nous convenoient pas plus que la premiere. Cela nous affligeoit fort, & dans la crainte de manquer de provifion avant d'en retrouver d'autres, il fallut nous retrancher beaucoup, & nous contenter d'un fort petit ordinaire : enfin il nous arriva ce qui vous eft arrivé, mes chers enfans, aprés avoir defcendu inutilement en plufieurs de ces Ifles, nos Matois en rencontrerent enfin une telle que nous la cherchions avec un terrain bas à l'humide, & propre par-là à la culture du Ris qui eft celle où vous nous voyez.

Elle étoit fort éloignée de celle où nous étions, & nous mîmes huit jours à nous y tranfporter tous fur nos Chaloupes avec tout ce que nous avions. Nous commençâmes alors à refpirer,

& remercier Dieu : nous étions bien au nombre de cinq cens, tous jeunes, il y en avoit qui n'avoient pas plus de douze ans ; nôtre ſanté étoit entierement rétablie, & nous nous voyons dans un Païs que perſonne ne nous diſputoit, & où nous pouvions trouver bien-tôt de quoy vivre en paix : cette Iſle étoit inhabitée, & propre cependant à une habitation. Nous la parcourûmes bien-tôt d'un bout à l'autre pour la reconnoître entierement, nous n'y mîmes pas beaucoup de temps, car elle n'a que deux lieuës de long & une & demie de large : nous choiſiſmes d'abord un endroit marécageux, où nous ſemâmes du Ris dans ſa boque, qui nous étoit reſté de la proviſion que nous avions en partant pour nos volailles, enſuite nous preparâmes d'autres terres ſeches pour les petits grains : tout le monde travailloit, nous avions preſque de tout ce qui pouvoit nous être utile dans ce nouvel établiſſement du fer, de celuy des mouſquets & d'un canon que nous avions tiré à terre, lorſque nôtre Vaiſſeau fut fracaſſé ſur la premiere Iſle où nous avions abordé, on en fit des inſtrumens à remuer la terre : nous avions des marteaux tous

faits qui nous servirent à forger.

Nous employâmes quinze jours à ensemenser la terre & la défricher, & ensuite on travailla à faire de petites maisons de branches, en attendant que nôtre Ris fut mûr pour en employer la paille ; on avoit d'abord tendu une partie de nos Voiles en guise de Tente pour nous loger, & du reste on avoit fait plusieurs morceaux pour couvrir ceux qui étoient nuds, & outre cela on avoit partagé le linge des Officiers Mate'ots & autres qui étoient morts, enfin 500. personnes qui travaillent assidûëment ne laissent pas de faire bien de la besogne en peu de temps, & bien-tôt nous goûtâmes le fruit de nos travaux, bien-tôt nous vîmes sortir de terre nos grains en herbe, qui nous donnoient une esperance sûre d'une moisson prochaine. Il faut avoir passé par cet état, mes chers enfans, pour connoître toutes les douceurs d'une esperance flateuse qui succede à de grands maux, & pour experimenter que la pure joye n'est pas celle des conditions les plus brillantes ; nous avions pareillement reservé tous nos bestiaux & nos volailles pour en multiplier l'espece ; nous ne commençâmes à en tuer que

lorſque nous fîmes des mariages, encore nous ne tuâmes que les mâles : pour ce qui eſt des Mariages il s'en fit autant qu'il y avoit de jeunes hommes, car il n'y en avoit aucun de marié parmy nous ; chacun d'eux prit d'entre les filles celle qui lui convint, les Gentils avec les Gentilles, & les Chrêtiens avec les Chrêtiennes, excepté quelques filles Gentilles qui épouſerent des Chrêtiens, parce que les Chrêtiens avoient plus de mâles de leur côté que les Gentils ; mais on convint dans toutes ces alliances, que chacun auroit la liberté de profeſſer ſa Religion, & que d'ailleurs la difference du Culte ſeroit la ſeule parmy nous, ſans y admettre quelqu'autre titre de diſtinction, certains que nous ſerions veritablement heureux tant que l'aimable égalité regneroit entre nous, & que nous ne connoîtrions ny l'orgüeil ny le mépris : nous avons crû à propos dans la ſuite de nous placer en deux Villages ſeparez, tant à cauſe de cette liberté que nous voulions avoir pour nôtre Religion, qu'afin d'avoir plus de facilité dans les travaux dont chacun étoit chargé. Ainſi les Gentils ſont reſtez dans l'endroit où nous nous trouvâmes en

abordant cette Isle, & nous autres Chrêtiens nous nous sommes reculez jusqu'au lieu où vous nous voyez ; mais cette separation n'a point du tout affoibli la liaison intime que l'amitié & l'équité ont d'abord mises entre nous; nous contribuons chacun de nôtre côté avec liberté, & en même temps avec émulation au bien public, la culture des champs est partagée entre nous chacun selon ses forces, & quand la moisson est venuë nous la déposons dans des especes de Magasins communs où tout le monde en va prendre selon son besoin ; nous en avons à present pour plus de trois ans, & nous joüissons ainsi d'une tranquillité qui est naturellement à toute épreuve, nous ne desirons que deux choses, sçavoir, des vaches & du coton, ce sont les seules qui nous manquent, nous avons du tabac & du betel, quoique nous n'en eussions point à nôtre arrivée dans cette Isle, ce qui étoit un grand besoin pour des Indiens comme nous qui ne sçauroient s'en passer, mais nos Macois y ont remedié, ils en ont été chercher dans les Terres voisines dont vous voyez les sommets : ils y entrerent de nuit, se glisserent dans les Jardins sans être apperçûs, & en

rapporterent du betel & du tabac germé que nous avons planté icy, ainsi que des citroüilles, des oranges, & autres choses que nous n'avions pas, & qui viennent fort bien, Comme vous voyez, avec facilité & abondance dans cette Isle.

Pour suppléer au défaut du coton nous nous servons de petits joncs mollets que nous mettons ensemble par petits filets, & que nous employons ainsi assez agreablement à divers usages. Cela nous emporte à la verité un peu plus de temps, mais nous en avons assez pour cela, parce que nous n'en donnons point aux travaux superflus qui occupent ces autres peuples adonnez au luxe, au faste, à la molesse, à l'ambition & à l'avarice : nous faisons tous nos ouvrages comme en nous amusant, parce que c'est par raison & par plaisir, dans une concorde charmante & une conversation continuelle, & je croy, mes chers enfans, que c'est là la vie que devroient mener tous les hommes, & qu'il n'est rien de plus raisonnable que de travailler tous les jours ainsi en societé & utilement les uns pour les autres, & non de travailler tristement pour soy seul, sans aucun rapport au bonheur public, com-

me font les avares & les ambitieux. Encore une fois vous voyez que rien ne nous manque, & que rien n'égale les douceurs de la bonne intelligence qui regne entre nous : y a-t'il donc d'autres vrays biens sur la terre que le necessaire & la paix ?

Nous fîmes plusieurs questions détaillées à nôtre mere, sur ce que l'Isle où elle étoit, fournissoit assez d'Habitans avant & depuis qu'elle avoit été peuplée, elle nous répondit,

Outre les cabris, les pourceaux & la volaille que nous avons en abondance, comme je vous ay déja dit, nous avons un arbre fort précieux qui est ancien & propre à cette Isle, il y a apparence qu'il luy faut beaucoup de temps pour parvenir à une grosseur raisonnable : car il y en a que nous avons plantez depuis vingt ans & qui sont fort petits. La premiere écorce de cet arbre mise en poudre & appliquée sur une blessure la guerit en 24. heures : outre cela du corps de cet arbre il sort une gomme qui se dissoût dans la graisse de porc, & dont se fait un Baûme le meilleur du monde ; on en prend par la bouche pour les coliques, & on s'en oint le corps ; il fortifie beaucoup les

membres : enfin la ſeconde écorce de cet arbre, dont j'ay oublié de vous dire que les fleurs ont une odeur des plus charmantes, cette ſeconde écorce, dis-je, qui eſt un peu plus brune que la canelle, a le goût d'un mélange de poivre, de gerofle & de canelle, & nous en broyons pour nous en ſervir en guiſe de ces drogues pour aſſaiſonner nos mets.

Nous n'avions point de ſel, mais nous en faiſions à la verité avec un peu de peine, mais bon & en quantité ſuffiſante pour nos beſoins.

Nous ne manquons pas de poiſſon & nous n'avons que faire d'aller à la mer pour en avoir, le flot l'apporte, ou il y vient de lui-même dans un petit lieu juſqu'où la mer monte & où l'on a planté des piquets à l'entrée, de maniere que dés qu'elle eſt retirée nous y allons & nous y trouvons du poiſſon en quantité que nous prenons ainſi ſans peine. Ce poiſſon eſt attiré par des fleurs de l'arbre dont je viens de vous parler, leſquelles on a ſoin de mettre dans un petit panier attaché à un piquet, le poiſſon ſe trouve toûjours rangé auprés de ces paniers.

Il ſe trouve ſur notre rivage de la

poudre d'or mêlée avec le ſable, & nos enfans s'occupent à l'amaſſer grain à grain & cela fournit aſſez pour faire les joyaux qu'il nous faut.

Nous avons de même des pierres precieuſes brutes, mais comme perſonne de nous ne ſçait les travailler ni les polir, elles nous ſont inutiles & du reſte nous nous en ſoucions peu, les regardant comme choſes qui ne ſont propres qu'au luxe.

Nous demandâmes comment les Chrétiens ſe conduiſoient dans l'affaire de la Religion : ma mere nous dit que dés que l'enfant étoit né, ils le portoient à l'Egliſe ou Chapelle, que là on le poſe ſur une natte couverte de fleurs & preparée pour cela, & qu'alors chacun des Aſſiſtans prend une branche où il y a trois feüilles & l'ayant trempée dans de l'eau de mer qu'on a apporté exprés pour cette ceremonie, en jette quelque goute ſur l'enfant en lui diſant, ſoit le Chrétien du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit. Aprés quoi tous lui donnent leur benediction en diſant, Dieu te donne longue vie & ſanté, Dieu te marie heureuſement. Enſuite ils prient Dieu pour le nouveau baptiſé, l'accompagnent chez ſes pere & mere où on

les attend là avec un repas apprêté ſous un eſpece de berceau composé de branches & de feüillages où on ne ſonge plus qu'a manger, rire, chanter, & danſer, & toûjours avec amitié. On ne donne point de nom à l'enfant que lorſqu'il commence à parler.

Pour les mariages, voicy comme ils ſe font : les ceremonies ſont de notre invention, car perſonne d'entre nous ne ſçavoit quand nous arrivâmes ici, les ceremonies d'uſage ancien dans l'Egliſe. Premierement, on engage les enfans dés l'âge de ſix ou ſept ans, cet engagement eſt une eſpece de fiançailles, enſuite les garçons font peu-à-peu une tunique de leurs cheveux qu'on leur coupe pour la premiere fois lorſqu'on les fiances, ils mêlent à ce tiſſu des filets de joncs trés fins, & ne l'achevent guére qu'au bout de cinq ou ſix ans, parce qu'il faut que cette tunique ne ſoit faite que des propres cheveux du fiancé, excepté les joncs qui y entrent en petite quantité. Quand le jour des noces eſt arrivé on pare la mariée avec tous les joyaux qu'elle a & quel'e trouve à emprunter de tous ſes voiſins, on la coëffe avec ſes cheveux tous entrelaſſez de petites chaînes d'or trés fines ; on

ui attache une cinquantaine de braſſe le fleurs enfilées & poſées en bandolie- e & ſes bras en ſont revêtus en gui- e de bracelets, aprés quoi on la con- luit à la Chapelle où elle & ſon fiancé e mettent à genoux : le fiancé ſe le- re & embraſſe ſon épouſée, la baiſe à a joüe gauche tandis qu'elle eſt encore genoux, il la releve en la prenant ſous es bras & enſuite lui fait préſent de la unique qu'il a faite pour elle. Alors ous les hommes & garçons ſortent de a Chapelle pour y laiſſer entrer les emme & les filles qui vêtiſſent la jeu- ne mariée de la tunique en queſtion, prés quoi les mâles rentrent & tout le nonde alors ſe met à genoux & prie Dieu pour les nouveaux mariez, en- ſuite on s'en va devant la maiſon de la nariée où on a dreſſé une grande ſalle compoſée de branches vertes & là on paſſe trois ou quatre jours à feſtiner & à ſe rejoüir.

Pour les enterremens ils ont été fort ares, juſqu'ici depuis notre arrivée, nous ſommes encore tous jeunes, & l'air que nous reſpirons eſt excellent : mais voici comme cela s'eſt pratiqué dans l'occaſion. Il y a toûjours tout prêt dans notre Chapelle un cofre de terre

cuitte pour le premier qui mourra. Lorſqu'il nous eſt mort quelqu'un on fait une foſſe où on met ce cofre : on y porte le cadavre ſur un petit brancart & il eſt orné comme ſi c'étoit le jour d'une fête rejoüiſſante on met le corps dans ce cofre & on le couvre de poudre de benjoin dont nons avons en abondance. Aprés on met une couverture ſur le cercueüil, on y jette dans tous les vuides qui y reſtent du charbon alumé on jette de nouveau de la poudre de benjoin juſqu'à ce que le feu ſoit éteint, enſuite on comble la foſſe ; un an aprés on en tire le cofre qu'on laiſſe dehors expoſé à l'air.

Pendant cette année qui eſt celle du deüil pour les parens, ils vont tous les jours ſur la foſſe prier pour l'ame du deffunt. C'eſt ainſi que ſe conduiſent les Chrétiens.

Pour les Gentils ils ont à peu-prés les mêmes uſages que ceux de la côte de Coromandel.

Au reſte, me dit le Prince de Golconde en continuant ſon recit, je ne vois pas qu'il y ait au monde un Peuple plus heureux que celui de cette Iſſe, à en juger par tout ce que nous avons vû & entendu : il ne tint qu'à nous de re-

er parmi ces Insulaires, car ils nous
n ont prié cent fois de la maniere la
us tendre & la plus pressante : nous
ous en deffendîmes en leur disant que
ous avions fait vœu lors de notre nau-
age d'aller à la Notre-Dame du Petit-
Iont prés saint Thomé, & que nous
oulions accomplir notre vœu, aprés
uoi nous verrions ce que nous aurions
faire : mais notre parti étoit tout pris
ous n'avions point envie de nous ha-
tuer dans cette Isle quelque atrait qu'-
it pour nous l'aimable égalité & la
e tranquille qu'on y menne, nous ne
ouvions nous resoudre de vivre dans
n lieu où il n'y a ni Ecclesiastiques
Sacremens, ni aucune forme d'E-
ise. Cette consideration seule a pû
ous empêcher de rester dans cette Isle,
ù d'ailleurs nous nous trouvions attiré
ar un charme aussi puissant que celui
e vivre avec une mere aussi aimable
aussi aimée que la notre, nous lui
vons promis de retourner la voir en
isant nos efforts pour lui amener & à
s compatriotes quelques Prêtres qui
ussent les diriger & les instruire dans
out ce qui regarde la Religion, &
ous venons de lui reïterer cette pro-
nesse en la quittant. Vous avez été té-

moins des tendres adieux que nous nous sommes faits.

Pour la rencontre que nous avons fait de votre Vaisseau, continua le Prince de Golconde, il y a long-temps que nous la minutions, nous sçavons la saison que les Navires qui ont été en Chine, à Siam & aux Philippines ont coûtume de retourner à la côte de Coromandel & nous nous sommes tenus prêts pour entrer dans le premier Vaisseau qui passeroit. Vous avez tiré plusieurs coups de canon, nous vous avons entendu & nous nous sommes hâtez de profiter de l'occasion & de venir à vous.

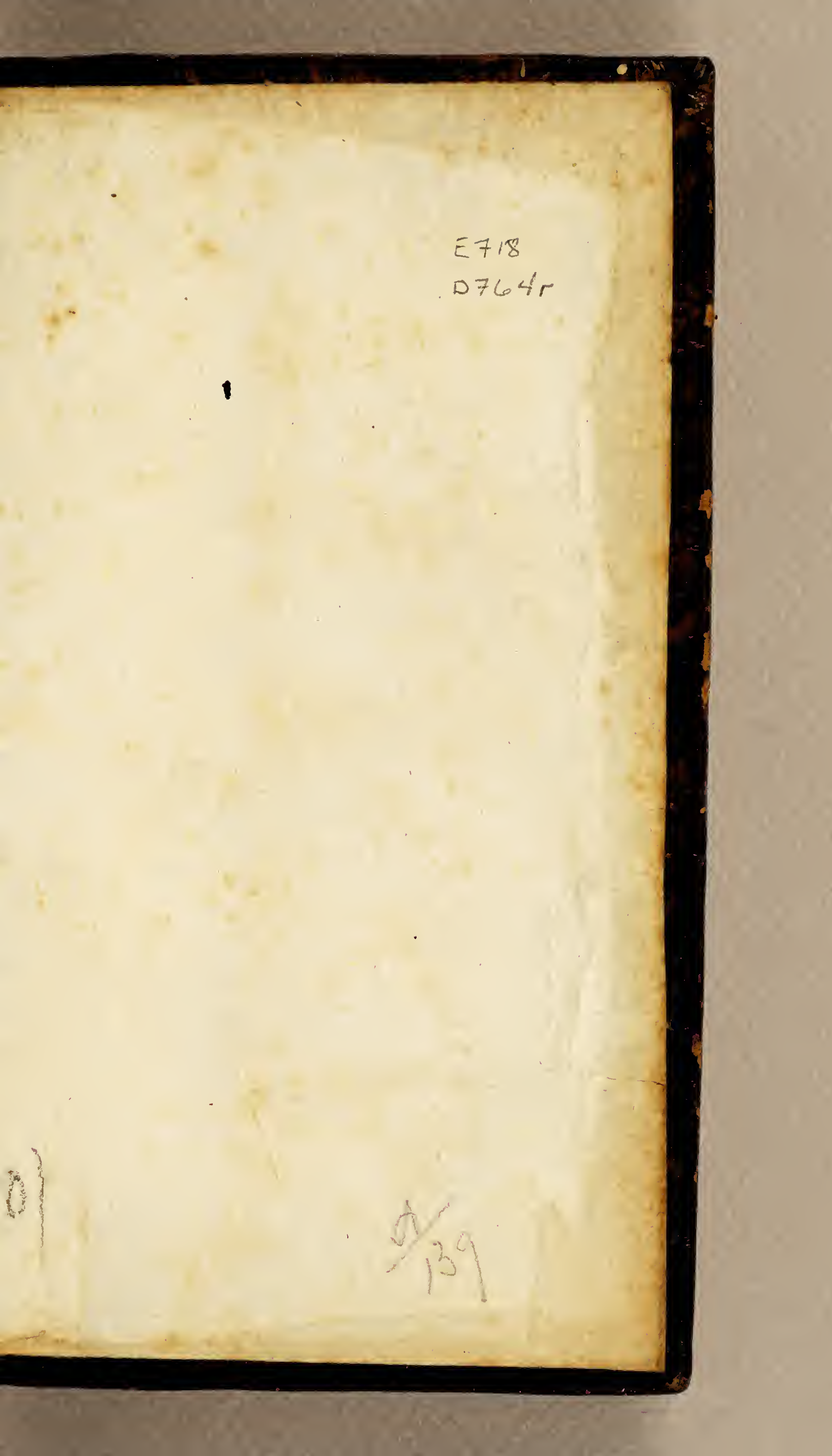
Tel fut le recit que me fit l'aisné des Princes de Golconde, & dans la suite le cadet me redit toutes les mêmes choses. On leur fit à l'un & à l'autre beaucoup de caresses sur notre bord, on leur fit même quelque present, on leur donna de la poudre d'or & ils donnerent au Capitaine du Vaisseau quelques fleurs seches de l'arbre dont j'ay parlé, je leur conseillai de ne point trop venter où ils iroient, le bonheur de ces nouveaux Insulaires de peur qu'il ne vint à la connoissance des Hollandois, & ne leur donnât l'envie d'aller établir leur

lomination ſur ce peuple heureux. Ils
ne repondirent que cette Nation étoit
bien reſoluë à ſe deffendre juſqu'à
a mort contre tous ceux qui vou-
droient attenter ſur leur liberté, qu'ils
connoiſſoient tout le prix de leur bon-
heur & que pour ſe le conſerver & é-
oigner d'eux tout ce qui pourroit le
roubler, ils avoient pris les meilleures
recautions qui peuvent en pareil cas
endre la defenſe heureuſe & apuyer leur
ourage, qu'ils veillent exactement les
ns aprés les autres pour ne laiſſer en-
rer tout au plus que ſix perſonnes à
a fois dans leur Iſle, qu'ils n'y ont laiſ-
é que deux entrées libres mais toûjours
ardées & que dans tout le reſte de ſon
ircuit ils ont planté des Bambouz ſi
rés & ſi bien ciez que cela fait un eſ-
ece de rempart de plus de vingt pieds
'épaiſſeur, au travers duquel un rat ne
ourroit paſſer, que d'ailleurs ils s'e-
ercent tous journellement à tirer de la
êche & y ſont ſi bien inſtruits que juſ-
u'aux enfans de dix ans ils tirent tou-
es ſortes d'oyſeaux en volant & ne man-
uent preſque jamais de les tuer & de
es abbatre.

A cinq ou ſix jours de cette rencon-
e des Princes de Golconde, nous arri-

vâmes à Malaca où ils débarquérent & allerent prier un Anglois de les recevoir sur son Vaisseau, parce qu'ils crurent que ce Vaisseaux alloit à Madras : mais j'ay appris depuis par un Officier Danois que cet Officier alloit à Bencoul, ainsi ils furent trompez & la suitte de cette erreur aura été sans doute funeste à ces Princes. Je suis persuadé qu'ils seront morts dans ce lieu; parce que je n'en ay pas entendu parler d'avantage, & on sçait que l'air de Bencoul est trés mauvais, & que les Anglois qui cherchent du monde de tout côté pour le mener en ce Païs en trouvent trés peu qui y veuillent aller, il faut qu'ils les mennent malgré eux. J'ay été fort touché de deux choses à l'occasion de ces Princes & de leur recit, premierement en ce qu'ils n'ont pas resté ou retourné au lieu habité par leur mere, & ensuite de ce que je n'ay pû aller moy-même cultiver la Religion dans cette Isle, où la paix profonde qui y regne siéroit si bien avec toutes les vertus du Christianisme. Plaise au Seigneur d'y envoyer au plu-tôt quelqu'un de ses serviteurs qui puisse être plus digne de cette grace que moy.

FIN.


E718
D764r

